Desbois
120
v.1
SMRS

PQ
2330
.L3
D48
1847
v.1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesdeuxfamilles01lamo

# LES DEUX FAMILLES.

# Librairie de A. Cadot.

*EN VENTE :*

---

**La fille à Jean Remy**, par Maximilien Perrin. . . . . 2 vol.
**Lilla la Tyrolienne**, par le marquis de Foudras. . . . . 4 vol.
**Cric-Crac**, roman maritime inédit, par Édouard Corbière. . . . . 2 vol.
**La Marquise de Candeuil**, par A. de Gondrecourt. . . . . 2 vol.
**Tristan de Beauregard**, par le marquis de Foudras. . . . . 2 vol.
**Une fille du Régent**, par Alexandre Dumas . . . . . vol.
**Le Chevalier de Maison Rouge**, par le même. . . . . 6 vol.
**Mémoires d'une Somnambule**, par Jules Lacroix . . . . . 5 vol.
**L'Étouffeur d'Edimbourg**, par le même. . . . . 2 vol.
**Médine**, par A. de Gondrecourt. . . . . 2 vol.
**Les Derniers Kerven**, par le même. . . . . 2 vol.
**La Famille Piton**, par A. Gautereau. . . . . 2 vol.
**Une Sombre Histoire**, par Mortonval . . . . . 2 vol.
**Vrais Mystères de Paris**, par Vidocq . . . . . 7 vol.
**La Princesse des Ursins**, par Alexandre de Lavergne . . . . . 2 vol.
**Le Secret de la Confession**, par le même . . . . . 1 vol.
**Dernier Seigneur de Village**, par le même. . . . . 1 vol.
**Fauvella**, par Hippolyte Bonnellier. . . . . 2 vol.
**Manoir et Chalet**, par le même . . . . . 2 vol.
**Le Bord de l'Eau**, par Alphonse Brot. . . . . 2 vol.
**Mademoiselle Zacharie**, par G. Desmoiresterre. . . . . 2 vol.
**Souvenirs du Maréchal Bugeaud** . . . . . 2 vol.
**Les Flavy**, par Madame de Bawr . . . . . 2 vol.
**Daniel le Lapidaire**, par Michel Masson . . . . . 4 vol.
**Une Femme compromise**, par Molé Gentilhomme. . . . . 2 vol.
**Pahlen, ou une nuit à Saint-Pétersbourg** . . . . . 2 vol.
**Ce Monsieur**, par Paul de Kock. . . . . 6 vol. in-12.
**L'Amoureux transi**, par le même. . . . . 8 vol. in-12.

## SOUS PRESSE :

UN DRAME EN FAMILLE, par le marquis de Fondras.
LES PÉCHÉS MIGNONS, par A. de Gondrecourt.
LE ROMAN D'UNE FEMME, par Alexandre Dumas fils.
LES FRANCS-JUGES, par Emmanuel Gonzalès.
L'AGE DE FER, par Alexandre Delavergne.
LE MANCENILLIER, par Emmanuel Gonzalès.
LA GRISETTE PARVENUE, par Maximilien Perrin
TROIS TERMES DE LOYER, par A. Gautereau.
UN COUSIN DU DIABLE, par Alfred Villeneuve.

---

Impr. de L. Lepec, à Sceaux (Seine).

# LES

# DEUX FAMILLES

PAR

LE BARON DE LAMOTHE-LANGON.

I

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1847

LES

# DEUX FAMILLES.

## I.

### UNE PETITE VILLE.

> Si vous tenez à connaître la portée de la sensibilité dans le cœur d'un homme, parlez avec dédain devant lui du lieu de sa naissance ; s'il fait chorus avec vous, c'est un misérable ; mais s'il s'indigne, s'il érige en Eldorado une bicoque, une terre aride, croyez qu'il y a quelque chose de bon dans l'ame de celui-là.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

A deux cents lieues environ de Paris et à une demi-journée de Toulouse, ancienne capitale du Languedoc, s'élève sur une

colline singulièrement exaucée, la petite ville de Saint-Félix; elle fit autrefois partie du comté de Caraman; elle soutint divers siéges, et sa prise en 1632, par l'armée royale de Louis XIII, décida le sort du fameux duc de Montmorenci, rebelle et fait prisonnier au combat de Castelnaudary.

Saint-Félix est sur la sommité du dernier mamelon d'une chaîne de hauteurs, qui séparent la plaine de la Garonne, de celle de Revel; jamais lieu habité ne fut mieux choisi pour la pureté de l'air et l'agrément de la vue. On rencontre rarement en quelle partie du globe que ce soit, un panorama aussi étendu, aussi varié que celui dont on peut jouir, si, non content des perspectives admirables que l'on embrasse du plain-pied des boulevards, on monte soit sur la jolie tour gothique de

l'église paroissiale, ou sur celle toute féodale du château, un horizon immense se déroule alors aux regards; il s'étend au midi jusques aux Pyrénées, toujours couvertes de neige. Au couchant, on atteint aux coteaux de Toulouse; au nord, de magnifiques amphithéâtres montent jusques aux montagnes de Castres; et enfin, à l'est, l'œil, après avoir joui d'une plaine qui en largeur a plus de trente lieues, se repose délicieusement sur la croupe, cultivée et boisée de la chaîne dite la Montagne Noire.

J'esquisse maintenant ce magique tableau, me réservant plus tard d'en décrire les plus belles parties. Saint-Félix a dans son ensemble la forme d'une hache ou d'un drapeau déployé; sa longue rue et le faubourg qui la suit en sont le manche; un second et non moins petit faubourg, borde

la route de Revel; et au sud-est, et à moitié dans la plaine, un troisième est composé ambitieusement d'une douzaine de pauvres maisons.

Deux rues principales et cinq ou six transversales, entourent une place assez vaste, ou s'étendent vers l'est. Cette place est ornée au centre, d'un portique misérable où des poutres tiennent lieu de colonnes et que couvre une charpente non plafonnée, au toît en tuiles creuses. Autrefois, cette construction était plus importante; on a diminué son étendue et on a supprimé un corps de logis qui la couronnait, et où l'on atteignait par une tourelle ronde, encore debout, et surmontée de sa girouette criarde. Dans cet édifice, et à deux fois, le Parlement de Toulouse chassé de cette ville par la peste était venu siéger.

Aujourd'hui, dis-je, ce souvenir féodal a disparu ; il existait encore, mais dans un délabrement complet, à l'époque où s'ouvrit l'action que nous allons décrire. Deux seuls édifices peuvent attirer les yeux du voyageur à Saint-Félix, le premier est l'église, beau vaisseau du quinzième siècle réparé dans le dix-huitième, surmonté par un clocher pentagone, couronné d'une flèche élégante. Là, avant la révolution, existait dans une chapelle les tombes vénérables de quelques princes de la maison de Foix, qui possédèrent la seigneurerie de Saint-Félix : les mêmes hommes qui profanèrent les sépulcres royaux de Saint-Denis, ordonnèrent la destruction de ceux de notre petite ville, et deux statues remarquables par le travail de l'artiste, gisent encore dans un puits qui tient à la muraille de l'église et où on les précipita sacrilégement.

En 1789, un chapitre composé d'un doyen, de douze chanoines et d'un assez grand nombre de prébendés et de bénéficiers, donnait de l'importance à cette collégiale et enrichissait les habitans. Sa destruction fut le signal de la ruine et de la décadence complète de Saint-Félix, qui dès-lors, ne fit que déchoir. Un collége existait à la même époque, lui aussi disparut, et toute instruction, tout amour de l'étude prit fin également.

Le château, forteresse féodale, reconstruit en partie avant 1789, a conservé encore une portion de sa vieille physionomie ; il occupe tout le haut et la largeur de la ville du côté de l'est, et de sa moindre place on jouit de cette somptueuse perspective que j'ai décrite rapidement au début de ce chapitre.

Le principal ornement de ce château,

est sa tour seigneuriale, carrée, lourde, mais fière; elle s'élevait à une hauteur prodigieuse; les niveleurs Jacobins exigèrent qu'on l'abaissât, et malgré le grand nombre des assises de pierre dont on l'a privée, elle domine encore et se laisse apercevoir de dix lieues à la ronde.

En 1807, la ville de Saint-Félix, veuve de son chapitre, abandonnée de ses chanoines, autrefois heureux et charitables, et qui répandaient dans ses murailles l'abondance et la prospérité, Saint-Félix, dis-je, plongée dans l'apathie de l'indolente ignorance et d'une paresse toute espagnole, existait dans ses habitans, comme par miracle. Un travail opiniâtre procurait à la classe laborieuse une nourriture chétive; et celle dite des propriétaires vivait, n'importe le nombre des membres de chaque famille, avec un revenu foncier

d'environ six cents à douze cents francs et guère au-dessus.

Les maisons qui possédaient deux, trois, quatre mille livres de rente, étaient reconnues riches, et on parlait de la prodigieuse fortune de cinq à six familles qui récoltaient depuis huit jusqu'à trente mille francs par an de leurs terres; ce dernier chiffre proclamait le Crésus, le millionnaire de la Cité.

Malgré sa décadence, Saint-Félix renfermait dans son enceinte ruinée, où l'on entre par trois portes, celle du cimetière ou de Toulouse, celle de Revel et celle de Castelnaudary, renfermait, dis-je, en 1807, plusieurs races princières du pays; les Séverac, descendus du fameux maréchal de France de ce nom et divisés en diverses branches; une riche, les autres luttant contre le malheur sans dégrader leur

noblesse, et toujours comme aujourd'hui, sans peur et sans reproche ; les Najac, nom connu à Toulouse et où une des rues de cette dernière ville porte ce nom ; les antiques et grands Villèle, maison dont les archives étaient peut-être les plus anciennes et les plus authentiques du Languedoc; les Varycleri, d'origine italienne, et dont la tige rattachée aux Carrares, seigneurs de Padoue, finissait par une femme qui porta dans la maison de Lamothe, des anciens sires de Langon, son sang illustre et sa fortune; les du Laurens, autre race véritablement de *nom et d'armes*; les Pujol, les de Ribes, etc.; puis, d'autres maisons moins connues dans l'histoire de la province, sans pour cela être moins respectables; les Erima, les Vigouroux, les Croux, les Falcon, les Sabathier, d'où est provenu le célèbre général du Génie de ce

nom, baron de l'Empire, commandeur de la Légion d'Honneur, etc. ; les Mauriès-Mourville, derniers seigneurs de Saint-Félix, et qui se fondent maintenant par un mariage dans la noble et vieille famille des d'Auberjon.

Parmi ces races si vénérées dans le pays ; on distinguait encore un rameau égaré des princes, comtes et ducs de Foix: ceux de ce nom, ruinés selon l'ancien usage par le service militaire ; trop indolens pour se montrer à la cour dont ils s'étaient retirés pendant les guerres de la Fronde, avaient vu décroître leur fortune de génération en génération ; soit par les dépenses forcées des garnisons, soit par le refus constant des barons de Pamiers, (c'était le nom sous lequel M. de Foix était connu), de contracter des alliances avec les parvenus du pays.

C'était une religion dans cette glorieuse famille, que le choix des femmes appelées à la perpétuer. On les cherchaient parmi les généalogies les plus pures de tout contact roturier. Les cinq derniers aînés avaient pris leurs femmes chez les Montmorenci, les Barbazan, les Villeneuve, les Thezans ; la dernière enfin appartenait aux Trencavel, autrefois vicomtes souverains de Carcassonne et aujourd'hui existant encore dans les Roger de Caux.

En 1760, le baron Albéric de Foix-Pamiers étant garde-du-corps de sa majesté le roi d'Espagne, épousa secrètement et enleva aux siens et à sa patrie, une jeune signora, descendante, par père, de Montezuma, l'empereur du Mexique, et par mère, de Fernand Cortès, le fameux vainqueur de ce monarque infortuné.

Déshéritée par son aïeul, son seul as-

cendant alors vivant ; la jeune et belle Thérèse n'apporta à son époux, qu'un sang impérial et de héros, et les vertus qui la rendirent si recommandable ; cette alliance, heureuse d'un côté par la tendre union qui en fut la suite constante, acheva , de l'autre , la ruine de cette noble maison.

En 1807 , celle-ci était composée de l'aïeule dona Thérèse, ainsi qu'on l'appelait encore; de son mari, Albéric, baron de Pamiers ; d'un frère de celui-ci, chevalier de l'ordre de Malte , connu sous le titre de grand-bailli de Morée, et des rejetons de l'hymen qui avait uni les Foix aux Montezuma.

De ce mariage, était né trois fils et quatre filles ; celles-ci, hors une, qui avait épousé par amour, en 1793 , un général de la république, M. Lodène, étaient res-

tées célibataires; et par leur haute piété, formaient une sorte de communauté religieuse sous le toît paternel. Plus bas nous ferons connaissance avec elles.

Le comte de Pamiers, fils aîné, naquit en 1761; il épousa en 1784 une de ses plus proches parentes, mademoiselle de Toulouse-Lautrec, qui selon la coutume des brus de la maison de Foix, n'y porta que son beau nom et pour dot, aussi ses qualités précieuses. Son mari, arrêté en 1792 aux Tuileries, le dix août, périt à la fin de ce mois avec les premiers royalistes que la révolution immola. Il était père alors d'un fils, le vicomte Sylvère, né en 1786, le premier janvier; et d'une fille Lucienne, venue au monde le jour même de la peur des brigands, le 5 août 1790, cette épisode la plus curieuse et la plus bizarre de cette époque de nos calamités. La comtesse de

Pamiers survécut peu à son époux, et s'en alla avec joie le rejoindre dans un meilleur monde, ne regrettant celui-ci que ses proches et ses deux enfans.

Le second fils du baron de Pamiers, ne comptait que pour nombre chez son père; jamais on ne prononçait son nom; prêtre et évêque, renommé lors de la constitution civile du clergé, il abjura plus tard son sacré caractère; ami du fatal évêque d'Autun, entraîné par lui, il était devenu révolutionnaire ardent, et après avoir paru dans les diverses assemblées nationales, jusques en 1799, sa nomination au sénat après le dix-huit brumaire, n'avait pu faire lever l'anathême paternel qui pesait sur lui.

Le vidame de Tarascon, troisième et dernier fils, occupait chez son père un rang bien autrement important, colonel

en 1789, il émigra le 17 juillet de cette funeste année avec Son Altesse Sérénissime monsieur le comte d'Artois, qui le prit pour aide-de-camp ; il le suivit d'abord, et puis le quitta par ordre de Monsieur, qui l'envoya avec des pleins pouvoirs dans la Vendée, lors de sa première et si brillante insurrection.

Le vidame de Tarascon prit sa part des exploits héroïques et chevaleresques des Bonchamp, des La Roche-Jacquelin, des Lescure, des Charrette, de Cathelineau (le Saint d'Anjou), et des autres braves de cette époque glorieuse. Après la mort de Charrette, le vidame revint auprès de son ancien maître, qui dût le céder au roi Louis XVIII ; celui-ci l'envoya comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, à Londres, en Espagne, où il reçut un accueil ami-

cal des parens de sa mère ; il eut même le bonheur de sauver la vie à un neveu de celle-là et son cousin germain, en le retirant du guet-à-pens où quatre assassins en voulaient à ses jours. Le prince de Montéléonne (Montezuma), qu'il ne vit que cette fois et dans les ténèbres encore, ayant appris son nom, lui dit le sien ; mais comme aussitôt ce prince tomba baigné dans son sang des suites de la blessure que lui avait fait un des meurtriers, et que de son côté le vidame quitta le lendemain Madrid, en conséquence de la demande expresse qu'en fit l'ambassadeur de la république française, les deux cousins ne se retrouvèrent plus.

M. de Foix, en sortant d'Espagne, alla à Naples où il prit du service. En 1802, ayant appris que le sénateur, M. de Saint-Lizier, son frère, avait obtenu sa radia-

tion, il rentra en France avec la permission du roi, et apporta dans sa famille une réputation honorable et les bienfaits de Sa Majesté Sicilienne. Il ne voulait que passer une année avec les siens ; mais avant ce temps écoulé, un ordre de Louis XVIII le fixa dans sa patrie, avec la mission secrète de présider en chef tous les comités royalistes existant dans la province de Languedoc ; il devait en diriger l'ensemble, afin d'arriver plus vite à cette contre-révolution tant espérée et qui serait encore retardée pendant plusieurs années.

## II.

### L'HÔTEL DE PAMIERS.

> Les vêtemens, les singularités, l'arrangement d'une chambre, la forme d'une maison, sont autant d'indices propres à faire connaître un homme et une époque.
> (*Recueil de Maximes.*)

L'habitation de la famille de Foix-Pamiers était à Saint-Félix, dans cette rue longue et froide qui porte le nom de rue de l'Église, elle s'élevait entre celle-là et la porte de Toulouse; sa façade, percée de cinq croisées véritables; car chaque

ouverture était divisée en quatre portions inégales, par une croix de pierre sculptée avec soin dans ses traverses et son montant; la façade, dis-je, avait dans son ensemble une physionomie remarquable d'élégance et d'antiquité.

La porte en ogive avait aux deux côtés, pour ornement, un faisceau de colonnettes grêles, qui, posées sur une seule base, soutenaient à leur tour un chapiteau unique, formé de gracieuses découpures, où se jouaient des anges à la chasse de toutes sortes d'animaux; touchante allégorie chrétienne! Au milieu de la pointe de l'arc brisé, un écusson de marbre garni de ses lambrequins, du casque ouvert et à trois quarts (celui de comte souverain), de sa couronne comtale, de sa devise : DIOU M'AJUDANT (Dieu m'aidant) et du cri de guerre : A FOUICH LOS BRABES (A Foix les braves),

montrait encore, grace à la maladresse des destructeurs républicains, ses trois glorieux pals de gueules sur un champ d'or, car on avait si soigneusement enlevé avec le ciseaux les pièces perpendiculaires; qu'au lieu de les faire disparaître, on les avait rendues plus apparentes en les entaillant en creux : de même était advenu à la couronne, à la devise et au cri, toutes ces parties ressortaient blanches et nettes, tandis que le temps avait noirci le reste du noble blason.

Deux fenêtres grillées et ornées accompagnaient la porte à chaque côté; elles étaient, ainsi que les cinq du premier étage et les cinq du second, enrichies de pyramidions, de couronnemens et de culs-de-lampes gothiques; chacune était surmontée de l'écusson des femmes entrées dans la maison de Foix; et ici, soit par

oubli ou par ignorance, le marteau jacobin n'avait pas travaillé.

A chaque angle de l'hôtel de Pamiers montait, jusqu'à six pieds au-dessus du toît, un tourillon à cinq faces; une guirlande légère en marquait aux angles chaque nervure, et une colonne mignonne, flûtée, élégante, partageait en deux parties les trois petites fenêtres qui, à chaque étage, donnaient du jour à un petit cabinet. Le haut d'une des tours était découpé et créneté, l'autre, au contraire, montait en pointe couverte d'ardoise, et sur la cîme jouait aux vents une girouette, où l'on avait tracé, à jour, les trois pals de Foix. La base des tourelles ne descendait pas sur le sol, elle était arrêtée brusquement au-dessus du rez-de chaussée; l'une représentait une large coquille, sculptée avec un goût exquis, l'autre avait pour

appui une demi-caryatide gigantesque sortant de la muraille. C'était une forme infernale, hideuse à voir, et dont on effrayait les petits enfans de la ville en manière de Croquemitaine ou de Barbe-Bleue.

La porte en cœur de chêne et ciselée sur les deux battans aurait aujourd'hui un prix énorme, si on la mettait en vente à Paris chez un marchand de curiosités. Le fameux Bachelier, cet élève de Michel-Ange, et comme son maître, artiste universel, avait entaillé dans six compartimens, avec sa main habile, la naissance, la cène, la transfiguration, la résurrection et l'ascension de notre seigneur et Dieu.

La fureur jacobine vaincue par le sentiment religieux respecta ce chef-d'œuvre, défendu encore par une vieille tradition. Un calviniste au seizième siècle, passant

armé devant cette porte, coupa d'un coup de dague la jambe d'un ange : en même temps, affirmait-on près de trois siècles après, le géant de la tourelle ayant allongé son bras, saisit celui du sacrilége, et l'abaissant avec force, lui fit trancher, à l'aide de la même dague, et au détriment de sa propre personne, le membre pareil à celui qu'il venait d'enlever.

La porte franchie et un vestibule traversé, on arrivait dans une cour étroite, humide, ayant trois croisées sur chaque face, ornées, ainsi que celles de la rue, par des dessins fantasques et des écussons. A gauche, un large et lourd escalier en pierres de taille, conduisait aux deux étages supérieurs.

Au rez-de-chaussée et dans la façade du côté du midi, était ce que l'on appelait l'appartement de cérémonie, consistant

en une immense pièce, autrefois dite salle des Gardes et aujourd'hui salle à manger, et en un salon d'une dimension à peu près pareille, décoré d'une belle et précieuse tenture de Flandre du quinzième siècle. Le meuble de bois d'ébène, était en canevas semé de fleurs; la cheminée, profonde et large, sculptée par Bachelier, resplendissait de cette magnificence d'imagination de la renaissance. Parmi la profusion de guirlandes, de cartouches, de chimères, d'arabesques admirables, on distinguait deux termes; l'un, un ange mâle, et le second une ange de l'autre sexe, dont l'expression divine et la délicatesse du ciseau luttaient avec ce que Jean Gougeon faisait de plus admirable à cette époque. Au milieu du manteau de la cheminée et dans une niche profonde, on avait placé un buste de Minerve, en bronze,

et véritablement antique, et plus haut était entaillé le blason de Foix.

Deux grands miroirs de Venise, aux cadres d'ébène, des rideaux de damas vert, un vieux tapis de Flandre, encore quelques portraits de famille et l'armure richement damasquinée du célèbre Gaston de Foix, acquise par succession, achevaient de compléter l'ameublement et la décoration de cette salle vénérable qui précédait la chambre à coucher de l'aïeul et de l'aïeule.

Enfin, on retrouvait du côté du boulevard étroit qui enceint la ville, au dessus de la plaine, les cinq croisées et les deux tourelles de la façade de la rue, avec des ornemens analogues; sauf que les petites tours avaient leurs fondemens de niveau avec ceux du reste de l'édifice, et qu'au moyen d'un escalier à vis de limaçon

et d'une porte de fer aussi en ogive on descendait hors la ville et on se trouvait dans la campagne.

Si le lecteur se plaint de la minutie de ma description des diverses parties de l'hôtel de Pamiers, je lui répondrai que mon dessein étant de peindre la vie réelle des petites villes de la province, j'ai dû commencer par mettre sous ses yeux le théâtre des actions qui vont suivre et disposer la scène de manière à suppléer au programme des spectacles, où l'on marque avec minutie chaque décoration, et la pose, et la forme exacte de tous les objets dont les acteurs auront besoin.

Je ne m'apesantirai pas autant dans le travail préliminaire que je dois compléter avant tout et dans lequel se trouve compris la maison toute neuve, toute élégante de la famille Lapeyrel, bâtie vers

1802, à la surprise et à la jalousie, non encore calmée trente-huit ans après, de la bonne bourgeoisie et de l'universalité peut-être des habitans de Saint-Félix.

Cinquante ans auparavant, et par conséquent vers 1756 ou 1757, le fils ruiné d'un *huché* ( huissier ) quitta sa ville natale (Saint-Félix) à la satisfaction générale. Digne fils de son père, et par conséquent en fort grand péril d'être pendu. Le jeune drôle, dont la naissance remontait environ à 1736, et dont la conduite équivoque ne flairait pas comme baume, s'évada nuitamment, et ne reparut plus dans le pays, à la suite d'un emprisonnement durant huit jours, auquel les consuls du lieu le condamnèrent paternellement afin de le soustraire à la colère publique.

On l'avait surpris emportant une somme assez ronde, appartenant à une sienne

tante, dont il devait hériter, il est vrai, mais qui n'était nullement disposée à l'investir par avance du fruit de ses économies. On lui fit restituer deux mille livres en écus qu'il ne put dérober à la recherche de la justice, mais cent cinquante louis en or furent par lui si bien cachés, qu'ils échappèrent à toutes les investigations.

Des amis de Poulou (Paul) Lapeyrel et ses proches parens engagèrent le seigneur du lieu à livrer le coupable au parlement de Toulouse, c'eût été l'envoyer à la mort; mais le baron de Pamiers, qui l'avait connu dans leur première adolescence, intercéda pour lui et même facilita son évasion.

Dès ce jour la trace de Paul Lapeyrel fut perdue, on sut plus tarq que son premier asile avait été au Falga, paroisse voi-

sine dont messieurs de Caffarelly étaient seigneurs, que ceux-ci, répondant au désir de leur parente, mademoiselle de Varycleri, après avoir caché, disaient-ils, pendant quatre jours, le coupable repentant, ils lui firent gagner Puy-Laurens, d'où il se rendit à Lautrec, et depuis sa sortie de ce dernier bourg, une obscurité profonde couvrit son existence.

La révolution arriva, et à l'inconcevable stupéfaction des gens de Saint-Félix, on sut qu'un notaire du lieu, M. Faure, avait reçu la procuration de Poulou Lapeyrel, pour acheter en son nom tous les biens d'émigrés ou d'église qui seraient à vendre.

Un tel acte patent de résurrection ne rendit pas ses concitoyens favorables au fils de l'ancien huissier ; on envia sa fortune, on méprisa l'usage qu'il en faisait ;

néanmoins on s'informa de lui sur nouveaux frais, on apprit que passé en Amérique, il y avait épousé une mulâtresse prodigieusement riche, que la révolte des nègres appauvrit néanmoins, tout en lui laissant encore au moins une somme de six cents mille francs. M. Lapeyrel ayant perdu sa femme, égorgée dans son habitation, retourna en France avec son fils unique, lui-même marié avec une parisienne pauvre et qu'un de ses frères avait attiré à Saint-Domingue dans l'espoir de l'y établir.

Les deux Lapeyrel, rentrés dès 1781, se firent agioteurs, fournisseurs, entrepreneurs, munitionnaires, et ceci avec tant de bonheur, qu'au dix-huit brumaire ils réalisèrent, en se retirant des affaires, un capital de cinq millions. Pourquoi, avec une telle richesse, quittèrent-ils subite-

ment Paris, où ils étaient connus sous le nom de messieurs Larondère et compagnie? pourquoi allèrent-ils s'enterrer à Saint-Félix? L'amour du pays expliqua ce fait, le vieux Lapeyrel le disait, du moins; mais on leur savait l'ame trop sèche pour admettre ce motif comme déterminant. Certaines voix prétendirent que le premier consul se ressouviendrait peut-être de certaines griveleries que, comme général Bonaparte, il n'avait pu frapper tout en les arrêtant, et qu'afin de n'avoir rien à démêler avec lui, deux hommes prudens changeaient en quelque sorte de nom et allaient s'établir à une extrémité et bien inconnue de la république.

Mais ces suppositions, ces conjectures, ne parvinrent pas à Saint-Félix, où précisément on crut au mal du pays. Il arriva

vers 1800, un agent de messieurs Lapeyrel, repartis momentanément pour Saint-Domingue, qui s'établit en leur nom à Saint-Félix, et quelque temps après leur fit construire, dans la partie de la ville située au nord, une maison belle et commode, dont la face principale était à l'extrémité du midi et sur la place; tandis que du côté opposé et donnant sur le chemin d'enceinte (le boulevard) on apercevait des fenêtres l'immense et sublime paysage encadré par les côteaux de la Garonne, les montagnes de Castre et la montagne Noire.

Le luxe élégant et sévère de l'empire orna l'intérieur de cette maison, à l'ébahissement croissant sans cesse des citoyens de Saint-Félix; ceux admis à contempler de près tant de magnificence, n'ayant pas vu mieux, il est vrai, déclarèrent que

certainement il n'y avait pas aux Tuileries une égale splendeur.

Mais cette admiration n'amena pas la bienveillance dans ceux que dévorait déjà la jalousie : de belles terres, et en grand nombre achetées autour de la ville et dans les campagnes voisines, achevèrent d'allumer une envie dévorante dans des cœurs que le malheur et la médiocrité rendaient peu bienveillans ; et le soir où la famille Lapeyrel vint s'établir dans son nouveau domicile, les enfans de la ville, stimulés par leurs parens, saluèrent d'un charivari et d'un mai dérisoire le retour de leurs opulens concitoyens.

## III

### UNE PREMIÈRE VISITE.

> La Désœuvrance et l'Ignorance, sa sœur, sont les mères de la Malignité et de la Jalousie.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

Les nouveaux habitans de Saint-Félix eurent, dans le début, quelque peine à étendre le cercle de leur relation. Peu curieux de fréquenter la petite bourgeoisie, ils formèrent dès l'abord le plan d'at-

tirer à eux, par des manières simples et convenables, les familles nobles dont leur fortune immense les rapprochait.

En conséquence, et pour débuter avec habileté, le vieux Lapeyrel, dès le surlendemain de son installation, et à deux heures de l'après-midi sonnant, sortit de sa maison, et se dirigea seul vers la rue de l'Église.

Depuis quelques jours la portion couverte de la place, où, depuis neuf heures du matin jusqu'à onze du soir, la masse fainéante et désœuvrée de messieurs les chapeaux noirs se promène, n'importe le temps, contenait une foule plus nombreuse que ci-devant; là, chacun des habitués apportait sa nouvelle, le conte qu'il avait imaginé, le mot surpris à la dérobée, ou la conjecture que l'on habillait en réalité.

Le nouveau ménage des Lapeyrel, leur nombreux domestique, leurs chevaux, leurs repas, tout était étudié et disséqué soigneusement; on savait *sous* la place ce qu'on leur avait servi à déjeûner, à dîner, la qualité et le genre des mets; l'heure à laquelle la dernière lumière avait disparu dans leur maison; où l'on conjecturait qu'une querelle vive devait avoir eu lieu, car on avait entendu des paroles échangées rapidement, grâce à une fenêtre ouverte et à l'oreille subtile de M. Roubertot, employé et receveur aux contributions directes. Madame Lacolme, la veille, et au retour de sa métairie, avait vu ouvrir et fermer dix fois tout de suite un contrevent *du derrière* des Parisiens (ainsi déjà on désignait les Lapeyrel.) Pourquoi la chose avait-elle eu lieu? cela n'avait pas été fait sans motif, et

vingt curieux en cherchaient la cause.

Un nouvel interlocuteur arriva tout essoufflé et la figure rayonnante. Celui-ci, appelé M. Dumollet, sobriquet qui lui venait d'un oubli de la nature, et qui autrement portait le nom de M. Molleau; était l'une de ces pestes publiques qui affligent chacune des petites villes. Assez malicieux, pour qu'on donnât le nom d'esprit à sa sottise, il ne s'occupait, pendant les vingt-quatre heures de la journée, qu'à dire du mal du prochain ou qu'à lui en faire. Veuf après deux ans de mariage, n'ayant pas eu de fruit de cet hymen rapide, il s'était dévoué à la haine publique, afin de nuire à chacun en détail; détesté de tous en masse, tous en particulier le caressaient, parce qu'on le redoutait.

Souffert parmi les nobles, quoique roturier, parce qu'il avait épousé une fille

de qualité, il se maintenait dans la haute société de la ville par mille bassesses et par une foule de services honteux. Souvent on proposa de l'en exclure; mais la frayeur de faire de la peine à la famille de sa défunte femme, l'avait toujours protégé. Il savait l'opinion que les gentilshommes professaient à son encontre, et il la leur rendait en détestation; mais trop vain pour rompre le premier, il cherchait, en se vautrant dans la boue, à se procurer des partisans, ou du moins des appuis.

Au moment où il entra en scène, il venait de faire la promenade obligée de tout désœuvré, le tour de la ville. Comme il passait sous l'hôtel de Pamiers, il avait aperçu le baron à la fenêtre de sa chambre; et lui, entraîné par son obséquieuse lâcheté, s'était rapproché du vieux seigneur pour lui demander comment se

portaient madame la baronne, madame la comtesse Lucienne, mesdemoiselles de Foix, le vidame de Tarascon, le vicomte de Sylvère, le valet favori Norbert, la femme de charge et duègne espagnole, dona Ursule, venue de Madrid avec sa maîtresse; et puis il s'informa du chien de chasse, du perroquet; que sais-je encore.

Satisfait sur ces points importans, il avait demandé ensuite si l'on avait vu les débarqués; et sur la réplique négative, il accourait vers ses intimes, tous les désoccupés, et leur cria, lui encore à dix pas de distance :

— Mes amis, réjouissons-nous, les Parisiens creveront de rage; les nobles se sont assemblés hier au soir chez M. le baron de Pamiers, et ont résolu unanimement que nul ne rendrait à ces gens-là (et sa main désigna la maison nouvelle-

ment bâtie) les visites qu'ils s'aviseraient de faire ; que de camouflets ils essuieront, que de déboires nous leur verrons avaler ; ils resteront seuls, les misérables. Il paraît pourtant que le vieux Lapeyrel a fait mentir le proverbe : *bien dérobé ne profite guère*, car il en a lui retiré un fort bénéfice.

La malignité de cette sorte d'épigramme excita un éclat de rire général, on battit presque des mains ; des groupes se formèrent, on répandit le mensonge de M. Molleau ; et la pensée, que les *Parisiens* seraient outragés par les premiers de la ville, chatouilla délicieusement la jalousie de ces hommes qui, peut-être, auraient fait pis, si par une telle conduite ils eussent pu atteindre à la moindre partie des biens que possédaient les deux Lapeyrel.

On était donc au moment de bonheur que je viens de signaler, lorsque tout-à-coup on vit le vieux Lapeyrel traverser les bas-côtés de la place, et se diriger, ainsi que je l'ai dit plus haut, vers la rue de l'Église. Une parure, qui, dans sa simplicité élégante, paraissait singulièrement recherchée à des gens accoutumés à porter tous les jours des vêtemens tombant en loques ou surchargés de crasse et de saleté, attira particulièrement les regards. On soupçonna qu'elle dénonçait des projets de visite, et l'on s'entredemanda où il allait.

— Entendre la messe, dit l'un. — Voir M. le curé, dit l'autre.

Et cinq ou six des plus curieux, devancés par une demi-douzaine d'enfans, de bonnes mères, s'élancèrent après lui, tel que si lui eût été un lièvre et eux des

limiers contraints à le courre ; lui, cheminait sans se retourner, et eux discouraient en continuant la quête.

— Ah! il lève la tête. — Il regarde le clocher.—Il se tourne à droite.— Oui, c'est M. le curé qu'il va visiter. — Non, il a passé le presbytère, dit Roubertot l'érudit. — Oh! il entrera par la petite porte de l'église. — Je gage qu'il va voir les E..... — Il les laisse en arrière. — C'est qu'il sort de la ville. — Tiens! il s'arrête devant l'hôtel de Pamiers. — Il y entre. — Voyez, l'audace! — Courons, messieurs, allons nous placer de manière à ce qu'il traverse nos rangs, après qu'on lui aura dit : *On n'entre pas!*

La jeune canaille, deux ou trois cerveaux brûlés s'avancent en effet; les autres, qui songent aux cent mille écus de rente de Lapeyrel, se refusent à se mon-

trer hostiles publiquement ; ils se placent sous le porche de l'église, afin de ne pas se compromettre dans leur méchanceté. Molleau est de ceux-ci.

Quelques minutes s'écoulent, et le Parisien n'est pas ressorti ; un quart d'heure vient à la suite, où pour le coup le visiteur a été admis. Molleau, insensiblement, se recule du groupe et entre dans le lieu saint, afin d'échapper aux sarcasmes auxquels certainement il sera en butte. Ceux qui sont en face de l'hôtel de Pamiers se divisent en deux bandes : l'une demeure stationnaire, pour être témoin visuel de la durée et de l'importance de la visite ; l'autre, recommençant à courir rapidement, sort par la porte de Toulouse, qui est proche, et va inspecter la retraite du Parisien, si elle a lieu par hasard du côté de la campagne.

Ces mouches bénévoles avaient à peine pris leur poste sur le boulevard, lorsqu'à l'une des fenêtres du salon de l'hôtel de Pamiers, elles virent le Baron et Lapeyrel causant ensemble, et du ton de deux hommes qui ne se querellent pas réciproquement; bientôt même, le grand-bailli de Morée et le vidame de Tarascon arrivèrent, et rien en eux non plus ne témoigna de leur désir de voir partir leur hôte.

Il y eut bien un autre crève-cœur. Une heure à peu près s'étant écoulée, la porte de la tourelle fut ouverte par le valet-de-chambre Norbert, et peu après on vit paraître les trois messieurs de Pamiers (Sylvère ce jour était à Sorèze), accompagnant le Parisien jusqu'au bas de leur terrasse. Là, le Baron et le Vidame le quittèrent; mais le grand-bailli de Morée se mit à son

côté ; et tous deux, occupés à ce qu'il parut, d'une conversation très-active, dépassèrent la porte de Castelnaudary, dite aussi des Casses, marchèrent sous les terrasses du château, et, parvenus à la haute tour, s'arrêtèrent pendant une demi-heure au moins, et en se séparant se prirent la main avec une cordialité telle, que ceux qui en furent les témoins, en ressentirent un vif dépit.

Certes, tout ceci renversait de fond en comble les allégations de Molleau. La maison de Pamiers étant la première de Saint-Félix, et ceci, sans contestation, faisait la règle à laquelle tous les gentilshommes se conformaient ; or, puisque le vieux Lapeyrel avait reçu un accueil aussi favorable, il fallait renoncer à le voir repousser ailleurs. Le groupe consterné rentra à son tour dans la ville, et chacun de

ceux qui le composaient s'en alla communiquer à ses amis et connaissances ce que l'on avait vu, le sacrifice des fiers barons de Pamiers au veau d'or.

Au coucher du soleil, quelques promeneurs, qui parcouraient le boulevard, virent M. Molleau à cheval sur sa jument blanche, que suivait un poulain, et tous trois prenant la route de Caraman. C'était dans cette petite ville, où ledit personnage avait deux sœurs et un frère établi, qu'il se réfugiait chaque fois qu'une de ses malices tournait mal, ou qu'il prêtait à son tour au ridicule.

Au demeurant, une consternation profonde régna parmi la société seconde et même dans la troisième de Saint-Félix, car les Parisiens n'avaient pas été chassés avec affront de l'hôtel des Pamiers.

## IV.

### UNE FAMILLE NOUVELLE.

> Pourquoi, chez les femmes particulièrement, la frivolité, l'inconséquence, ont-elles presque toujours la prépondérance dans les conseils où elles sont appelées ?
> (*Recueil de Maximes.*)

— *Victoire!* mon fils, *victoire éclatante!* comme on chante dans l'opéra des *Prétendus*, si tu n'aimes mieux avec moi et avec la *Caravane du Caire,* t'écrier aussi :

La victoire est à nous!

J'ai levé l'interdit dont on nous menaçait, et nous verrons dorénavant la bonne compagnie de notre ville natale et des environs. Je sors de l'hôtel de Pamiers, et j'en sors avec les honneurs de la guerre; trente espions m'ont vu en causerie intime avec ces fiers seigneurs, et de plus, et ceci sera inscrit dans les fastes de la ville, M. le grand-bailli de Morée m'a fait la conduite, depuis leur escalier de sortie sur le boulevard, jusqu'à l'angle *du Foulet* (du Folet) (1).

Auguste Lapeyrel, qui se faisait nommer, depuis son départ de Paris, Saint-

(1) La violence du vent d'autan est prodigieuse à Saint-Félix, à l'angle du boulevard qui enceint la tour du château : souvent des enfans et des personnes faites sont précipitées au bas du tertre. Quand ce malheur arrive, c'est l'acte d'un démon malicieux appelé *le Foulet*, et on a donné son nom à la place où il agit avec méchanceté.

Aurèle, pour se distinguer de son père, avait été dans la révolution trop ardent républicain, pour ne pas être joyeux d'un propos qui lui faisait luire l'espérance de se faufiler dans la bonne compagnie, il demanda les détails, que le vainqueur glorieux lui donna.

Il avait abordé le Baron avec une effusion de reconnaissance provenant du service rendu en 1757; il avait en même temps recueilli les souvenirs antécédens de leur enfance, et cela avec tant de succès, que la froideur de l'abord avait peu tardé à disparaître; ensuite, et toujours avec la même formule d'humilité, il s'était permis de rappeler un service d'argent rendu en Italie au vidame de Tarascon, lorsqu'en 1798 ils s'y étaient rencontrés à Milan. La somme avancée avait été remboursée un mois plus tard; mais le Vidame, en digne gen-

tilhomme, s'était bien gardé de nier l'obligeance; enfin, un nom jeté à l'oreille du grand-bailli de Morée, celui de son frère, Saint-Lizier l'apostat et sénateur, avait déterminé le Maltais à cette longue promenade, qui avait produit tout l'effet sur les spectateurs. Le fils et frère maudit souhaitait de rentrer en grâce. Lié avec son compatriote Lapeyrel, il l'avait chargé à son départ de voir le Maltais, avec lequel il n'était pas entièrement brouillé, et les intérêts de ce frère chéri avaient bien soutenu la démarche de l'habile ex-fournisseur.

Toutes les prévisions du vieux Lapeyrel et de ses envieux concitoyens, se réalisèrent: aussitôt qu'il eût pris pied dans le salon de messieurs de Pamiers, ceux des autres maisons nobles lui furent ouvertes; on ne l'y accueillit pas d'abord avec une dis-

tinction bien marquée ; mais il possédait l'essentiel : le droit acquis de faire des visites. Plus tard son opulence, quoiqu'il en déguisât les deux tiers, le mit en mesure d'obliger par des prêts plus ou moins forts, à plus ou moins de prolongation de dates, plusieurs des familles du premier rang. Les Pamiers eux-mêmes eurent recours à lui, et le jour où il devint leur créancier en totalité, pour une somme de trente mille francs ; ce jour-là encore, il rentra chez lui et saisissant la main de son fils :

— Saint-Aurèle, dit-il enfin, nous touchons au but : écris à ta femme de quitter Paris, il est temps qu'elle et tes trois enfans fassent leur entrée dans le monde ; tout m'a réussi et je présume qu'il y aura peu à faire pour que ton fils aîné épouse la jeune comtesse de Pamiers, et pour que ta fille Mathilde devienne la femme du

vicomte Sylvère. Alors, ceci consommé, je n'aurai plus rien à faire au monde, et mes vœux et mes projets de cinquante ans, seront exaucés et accomplis.

J'ai instruit plus haut le lecteur, que le fils de Lapeyrel, Auguste Saint-Aurèle, avait épousé à Saint-Domingue, en 1785, une Parisienne aussi jolie qu'élégante et âgée seulement de treize ans révolus. Cette union quoique précoce ne fut pas stérile, deux frères jumeaux naquirent en 1786, et en 1790, une fille combla les vœux de ses parens. Il ne faut pas ranger parmi ceux que la naissance de Mathilde rendirent heureux, sa propre mère; celle-ci au contraire de son frère et tuteur, de son mari, de son beau-père, en ressentit un désespoir amer.

Madame de Saint-Aurèle, à l'époque de son mariage, était trop jeune pour songer

à sa beauté et à l'empire qu'elle lui accordait. A quatorze ans révolus, elle avait été mère et ses jumeaux lui procurèrent un instant de jouissance pure, elle était alors innocente; le monde l'éclaira, elle y parut avec éclat; car son mari dès qu'elle fut rétablie des suites de son double enfantement, se hâta de la conduire à Paris.

Ils y arrivèrent au milieu de 1787; le père ayant laissé sa femme à Saint-Domingue, qu'elle n'avait pas voulu quitter et où elle fut massacrée plus tard. La France encore tranquille, ne s'imaginait pas être aussi près du cataclisme sans égal, qui tarderait peu à la renverser de fond en comble; on dansait, on jouissait de la vie sur le cratère du volcan prêt à faire son éruption. La fortune énorme de M. Larondère (nom que le vieux Lapeyrel

avait pris en quittant Saint-Félix), lui ouvrit ainsi qu'à sa femme les meilleures maisons de la haute finance; bientôt la bonne chère excessive que l'on faisait chez lui, le faste de sa maison, et mieux encore, la beauté de sa belle compagne, amenèrent à son logis les plus brillans seigneurs de la cour de Louis XVI.

Trois ans à peu près s'écoulèrent dans cette vie délicieuse et d'énivrement; madame Larondère avait à peine dix-huit ans lorsque sa fille vint au monde, et dès qu'elle parut, ce fut la pauvre enfant pour être haïe par sa mère. La jalousie agissant déjà sur celle-ci, elle voyait dans la nouvelle venue une rivale, qui non seulement lui disputerait les hommages, mais qui encore la contraindrait à y renoncer. Une fille vieillit d'ailleurs, beaucoup plus sa mère qu'un garçon; le collége, la car-

rière à suivre, n'importe laquelle, l'éloigne de la maison paternelle, et il ne devient pas le témoin patent de l'âge de sa mère. La fille, au contraire, quitte peu celle-là ; autrefois, on avait pour s'en débarrasser la ressource du couvent ; mais à l'époque où Mathilde naquit, les maisons religieuses disparurent, et il n'y eut pas de quelques années les pensions qui en tinrent lieu ; de sorte que la jeune fille restait sans cesse auprès de sa mère, et même mariée, ne s'en éloignait qu'à une faible distance.

Dès que sous la protection de madame Bonaparte, femme du célèbre général qui venait de conquérir l'Italie, madame Campan eût établi à Saint-Germain-en-Laye sa fameuse maison d'éducation; la petite Mathilde, âgée d'environ sept ans, y fit son entrée, et dix ans après encore, elle y était lorsque l'ordre impérieux de Saint-

Aurèle contraignit sa femme à l'en retirer pour la conduire à Saint-Félix.

Assurément, madame de Larondère, comme s'était obstinée à s'appeler madame Lapeyrel avait en réalité, passé l'époque brillante de sa jeunesse, lorsqu'en 1807, elle dut abandonner les délices de la grande ville. Née en 1773, elle entrait dans sa trente-quatre ou trente-cinquième année; et cependant le temps avait respecté sa beauté, sa jeunesse même, car à peine si on lui eût donné à l'inspection de ses traits, de sa taille, au son de sa voix, plus de vingt-quatre ans. Elle était merveilleusement belle : la fraîcheur de ses dents, la vivacité de ses yeux, l'élégance gracieuse de sa démarche, et en somme, le goût exquis de sa parure en faisaient une créature séduisante.

Elle manquait d'esprit peut-être ; mais elle y suppléait par un manége incroyable; par tous les charmes et les ressources de la coquetterie profonde, unis à ceux de la beauté ; elle était ignorante comme les femmes l'étaient à cette période de notre histoire. Cependant elle savait par cœur un grand nombre de pièces fugitives des meilleures poésies de Voltaire, de Dorat, de Léonard, de Colardeau, de Bouflers, de Parny, de Bertin et de Delille, le grand poète du temps. Fière, impérieuse, hautaine, convaincue de l'importance de la noblesse d'argent, accoutumée par ce titre, à marcher à Paris l'égale des femmes anciennement qualifiées, à les écraser même de son faste ; et au moyen de la foule attirée autour d'elle par les profusions de son luxe elle s'imaginait étendre et monter plus haut encore, cette domination

despotique, dans une bicoque, disait-elle, où grouillaient deux mille va-nu-pieds, deux mille misérables ; elle englobait dans le même dédain, et l'humble prolétaire vivant du travail journalier et le richard du lieu avec ses trente mille francs de rente.

Madame Saint-Aurèle (je lui donne le nom qu'elle portera désormais), n'ayant jamais habité la province, ignorait de tout point cette puissance irrésistible de l'opinion, qui, loin du tourbillon des opulences gigantesques, donne tant de pouvoir à la naissance et à l'hérédité d'un beau nom. Elle était à mille lieues de croire qu'elle allait trouver dans la bicoque en question, vingt-cinq familles devant lesquelles son faste s'inclinerait et parmi lesquelles elle ne serait admise que par bienveillance, et encore à la condition ta-

cite de n'y prendre que la dernière place, et quarante autres, qui, dans leur pauvreté avouée, marcheraient de pair avec elle. Chacune lui faisant entendre que si on consentait à fraterniser, c'était par égard pour *ses écus* uniquement; si bien, que si un revers possible la ruinait avec les siens, elle descendrait encore au rang des *misérables ouvriers.*

Un caractère tel que je viens de le décrire, devait être une anomalie vivante et protestante dans le pays natal de son mari; en tout autre temps il eût été probable qu'au lieu de quitter Paris pour aller s'enterrer, disait-elle, avant d'avoir expiré, elle se serait constituée en révolte ouverte et militante; mais une réflexion soudaine détermina sa docilité. Il y avait vingt ans environ qu'elle habitait Paris et ses rivales faisaient sonner à son oreille

ses trente-quatre hivers, car une femme qui avance dans son âge ne peut désigner les ans écoulés par leurs printemps. A deux cents lieues de ces rivales odieuses, on ne ferait dater la nouvelle venue que du jour de son apparition, et cette pensée qui la rajeunissait en apparence, décida madame Saint-Aurèle à se rendre vers ce tombeau lointain.

Ses fils jumeaux, ai-je dit ailleurs, l'accompagnèrent avec leur sœur Mathilde. Le dernier né des deux et que la loi désigne comme étant l'aîné néanmoins, portait le nom *distingué*, disait la mère de Théodebert. Le second, bien que le premier apparu sur notre théâtre humain, s'appelait Aristide, autre dénomination à la mode et qui lui avait été imposée ainsi que celle de son frère, vers 1796, car auparavant et sur leurs extraits de naissance,

Théodebert était inscrit sous les prénoms vulgaires de Jacques-Mathieu, et Aristide sous celle de Barthélemy-Marie.

Théodebert avait annoncé dès sa plus tendre enfance le goût de l'étude et le goût des arts ; naturellement pensif et mélancolique, il aimait la solitude, d'où il chassait l'ennui par le travail ; poète en raison de l'exaltation de son ame, il cachait ses ouvrages par modestie; courageux ainsi que le sont les cœurs élevés ; il n'aimait pas l'état militaire alors si à la mode, et bien qu'il eut une excellente vue, il s'était laissé exempter à haut prix.

Aristide rempli d'esprit, de finesse, de malice, ne possédait aucune des qualités de son frère : celui-ci était généreux, et lui, montrait déjà une avarice hideuse à son âge : envieux, menteur, méchant, il

abhorrait son frère par la raison, prétendait-il, qu'il lui avait volé son droit d'aînesse, comme si Théodebert eut été l'auteur de cet article du code Napoléon. Lâche moralement, il n'était pas cependant dépourvu de cette bravoure physique et toute brutale. Néanmoins, lui non plus, et par la seule peur que sa mort accroîtrait la fortune à venir de son frère, n'avait voulu endosser le costume de sous-lieutenant que lui aurait procuré son admission facile à l'école de Fontainebleau ; n'ayant pu être réformé, on lui avait acheté un remplaçant au prix de dix mille francs.

Ces deux êtres si divergeans en tout ce qui tient à l'ame, présentaient à l'extérieur la ressemblance exacte et si commune parmi les jumeaux, car ils avaient les mêmes traits, la même taille, ( cinq

pieds cinq pouces), les mêmes cheveux, si par une singularité particulière, l'aîné n'eût eu des yeux bleus et son puîné des noirs aussi foncés que la teinte sombre de sa belle chevelure. Tous deux avaient une physionomie attrayante, un sourire également gracieux; mais Théodebert, par le contraste de ses cheveux d'ébène et de l'azur qui adoucissait son regard, emportait le prix de la beauté, lorsque les jeunes filles après avoir examiné les deux frères, discutaient entr'elles à qui la palme serait donnée.

Accoutumé aux énivremens de la richesse, à l'importance qu'elle donne dans Paris, Aristide ne comprenait pas mieux que sa mère la position fausse et secondaire que l'opinion lui infligerait à Saint-Félix. Pendant la route il rêvait à la cour

qui l'environnait, aux flatteries dont il serait le but; nouveau sultan, il se voyait jetant le mouchoir aux *demoiselles* les plus qualifiées de *l'endroit*, les trompant toutes et calmant les pères, les frères avec quelques poignées de louis.

Celui-là ne savait pas que l'orgueil console l'homme de sa pauvreté, et qu'il est poussé si loin en province et dans les petites villes surtout, que l'amphytrion, étranger ou citoyen qui voudrait tenir table ouverte tous les jours de la semaine, ne pourrait trouver en aucune maison honorable, même dans les plus inférieures, le nombre nécessaire de parasites qu'il faut à un repas de douze ou de dix-huit couverts. Une dignité réelle et bien sentie, fera toujours refuser tout ce qui semble annoncer la reconnaissance d'un patronage humiliant. L'égalité réelle existe dans

les petites villes, le niveau pèse sur chaque caste et nul ne peut le soulever à son profit.

## V.

### LES RIVALITÉS EN PRÉSENCE.

Tout ce que la richesse pourra faire, malgré sa puissance actuelle, ce sera de soutenir la lutte avec l'illustration du sang; quant à la victoire définitive, elle restera à celle-ci. On verra plus souvent l'opulence s'allier à une maison noble et pauvre qu'on ne verra la noblesse riche prendre un mari ou une femme dans la classe financière. La noblesse a donc une valeur réelle, puisque ceux qui savent calculer la mettent en ligne de compte.

(*Recueil de Maximes.*)

Madame Saint-Aurèle, ses deux fils et sa fille étaient partis de Toulouse assez

tard et ayant suivi la ligne de poste du Bas-Languedoc, qu'ils quittèrent à Castelnaudary, ils arrivèrent à Saint-Félix vers dix heures du soir. Les ténèbres leur dérobèrent le triste coup-d'œil de l'extérieur de la ville ; ils dormaient à demi, et leur premier soin fut de chercher le repos, seulement on s'étonna de la petitesse de *l'hôtel*, et on demanda pourquoi il n'y avait ni cour ni jardin.

Il était midi lorsqu'Aristide s'éveilla le lendemain. Sa chambre donnait sur la superbe perspective du nord, et la forme imposante de ce vaste paysage qu'il voyait du haut de son lit, lui causa un moment de surprise et de jouissance rapide qui tarda peu à disparaître.

Il sonna son domestique favori, l'élégant Eloi, Parisien pur sang, et moins âgé que son maître.

— T'es-tu informé, mon garçon, à quelle heure on déjeûne ?

— Mais on dîne, monsieur, depuis dix minutes environ.

— Tu dis ?

— Que monsieur votre grand-père et monsieur votre père se sont mis à table au coup de midi, on leur a servi le potage, et j'ai su des gens de la cuisine que dans toute la ville on dîne à cette heure-ci, et qu'à sept du soir on soupe ; il y a ordre pour madame votre mère, mademoiselle votre sœur, monsieur votre frère et vous, de tenir prêt le déjeûner à une heure.

— Singulier usage, dit Aristide en lui-même, puis s'adressant au valet : — La liste des visites est-elle longue ? ces petits messieurs du lieu sont-ils tous venus ce matin ?

— Aucun n'a paru et les gens de la maison s'étonnent que vous et monsieur Théodebert n'ayez pas déjà été rendre vos devoirs aux principaux de cette ville, car ils appellent ville un amas de masures où vous ne voudriez pas loger vos chiens dans la plus apparente. Ah! monsieur, le vilain pays!

— Que dis-tu? il est superbe, regarde donc, vois quel coup-d'œil, et il montra à Eloi le spectacle magique qui se déroulait devant eux.

— Ce sont des champs, des arbres, des villages; où est le Louvre? où sont les Tuileries et le Luxembourg?

Aristide s'habilla et passa chez sa mère qui venait aussi de se lever; elle était penchée sur un canapé, et tenait, d'une main, son mouchoir et de l'autre un flacon de cristal de roche, garni d'or et rempli d'es-

sence de Portugal. Dès qu'elle vit entrer son fils :

— Aristide, dit-elle, votre père nous a conduit dans un cloaque, dans un autre monde, chez des sauvages, vains, orgueilleux et d'autant plus gonflés d'amour-propre, que la plupart meurent de faim. Tenez, continua-t-elle en poussant avec dédain une longue feuille de papier posé auprès d'elle sur une table à thé, incrustation de Florence, voilà soixante-quatre familles de leur prétendue ville et de la banlieue, chez lesquelles il faut, non que je me fasse écrire, ce qui deviendrait, dit-on, une offense impardonnable, mais où je dois aller de ma personne, et où il ne me sera permis ni de rire de leurs ridicules, ni de plaindre leur pauvreté. Oui, poursuivit la dame en s'animant, sous peine de vivre seule, entièrement seule, il faut

accomplir cette rude corvée; et encore ne pas s'attendre à ce que des nobles dames à six cents francs de rente me cèdent le pas ou le fauteuil d'honneur. Quel pays de brutes et de gens grossiers et sans usages! quant à vous, vous en ferez autant.

Aristide, non moins indigné que sa mère, partagea sa douleur et ses mécomptes; mais en résultat, il fallut se soumettre à l'exigence impérieuse des usages du lieu. Madame Saint-Aurèle, du moins, voulait faire en voiture les visites de la ville, le beau-père et l'époux s'y refusèrent par un rire négatif.

— Mais pourquoi ne pas nous servir de nos équipages? dit madame à son mari.

— Pour éviter, lui fut-il répondu, qu'on l'abîme à coups de pierres et qu'on nous siffle partout où nous passerons.

A trois heures, le vieux Lapeyrel, mon-

sieur et madame Saint-Aurèle, la jeune Mathilde et les deux frères, suivis d'un seul domestique sans livrée, sortirent de la maison par la porte de la campagne et gagnèrent les boulevards jusqu'à la porte de Toulouse, là ils rentrèrent dans la ville par la rue de l'Eglise. Ce long circuit avait eu pour but d'éviter la foule curieuse qui aurait escorté la famille, peut-être avec un accompagnement peu agréable de quolibets et de huées.

La première visite fut faite à l'hôtel de Pamiers. Le père et le fils Lapeyrel avaient à l'avance bien instruit les nouveaux arrivés de la grandeur de cette famille, de son origine princière et du rang qu'elle tenait dans Saint-Félix, dans le département de la Haute-Garonne et dans tout le Languedoc, et quand, après une heure employée à décrire les splendeurs

réelles de ces personnages, on chiffra leurs revenus entre six et huit mille francs, un cri de surprise échappa à madame Saint-Aurèle en même temps que l'aveu qu'elle ne comprenait pas l'importance positive de pareils besogneux.

Ce dernier mot fut à peine prononcé, que les deux Lapeyrel à leur tour se récrièrent; ils conjurèrent la dame de perdre ses préjugés parisiens, et ils lui déclarèrent qu'il vaudrait mieux insulter à Paris l'impératrice, que de montrer du mépris aux Pamiers dans Saint-Félix, à cause de leur médiocrité. Il fut en outre recommandé expressément aux jumeaux de faire leurs efforts pour obtenir quelque familiarité avec le vicomte Sylvère, et on déclara qu'on regarderait comme un vrai bonheur l'amitié qui pourrait s'établir entre

la jeune comtesse Lucienne et Mathilde Saint-Aurèle.

Ces propos, ces prolégomènes existant encore avec une conviction profonde, n'avaient pas laissé que de faire un impression peu commune dans l'esprit des auditeurs; si bien que ce fut avec une émotion réelle que l'on franchit le vestibule de l'hôtel de Pamiers, lieu désigné dans le pays par le mot patois : *la passado* (le passage).

Il n'y avait aucun portier pour arrêter les indiscrets et pour mentir journellement. M. Lapeyrel se dirigea vers la cuisine, et bientôt reparut accompagné du vieux Norbert qui, ayant salué respectueusement le groupe, le dévança, lui fit traverser la salle des gardes et l'annonça dans le salon.

Madame Saint-Aurèle portait une robe

de velours noir, garnie en blondes de même couleur, et un chapeau également de velours noir, orné de trois plumes blanches, costume qu'elle avait choisi à cause de sa simplicité. Mathilde était habillée d'une robe de soie *beurre frais doublé de choux*, nuance alors très à la mode; son chapeau de satin blanc supportait un léger bouquet de roses; cette parure de bon goût et d'autant plus élégante, ne faisait que mieux ressortir le charmant visage de la jeune fille. Ses frères, vêtus avec toute la coquetterie parisienne, avaient néanmoins, il faut l'avouer, quelque chose de raide et d'emprunté qui dénotait leur peu d'habitude à se rencontrer avec un certain monde, en qui la haute politesse est tellement incarnée, qu'il lui suffit d'un regard pour deviner d'abord le rang de ceux qui l'approchent.

Au moment où Norbert annonça les Lapeyrel sous leur nom primitif, voici quelle était la composition de la société réunie dans le salon de l'hôtel de Pamiers : le baron, chef du nom et d'arme; c'était un ferme vieillard à la tête fièrement élevée, à la chevelure blanche et lustrée ; une résignation sublime, une énergie de conviction en tous ses principes brillaient dans ses yeux non éteints par l'âge, mais au contraire lançant parfois des éclairs. Son corps maigre, sec et musculeux n'était pas courbé, ses mains blanches et décolorées annonçaient seules sa décrépitude par le gonflement des veines et des plis qui les couvraient.

Il portait un habit de velours couleur marron, doublé de taffetas couleur de feu et garni de boutons de filigranne d'or ; sa veste de satin à la mode du règne de

Louis XVI, était tissée, et représentait le fameux combat de la frégate la Belle-Poule, commandée par le vaillant de La Clocheterie, fait célèbre dans les gazettes du temps, et qui ouvrit la guerre entre la France et l'Angleterre, en 1778; sa culotte était de même étoffe que l'habit. Des bas de soie chinés blanc, bleu et rouille couvraient une jambe sèche et musculeuse, des souliers parés d'énormes boucles de straz achevaient le complément de la parure du respectable seigneur.

La baronne, moitié vêtue à la française et à l'espagnole, mais en couleurs sombres, réunissait une propreté exquise à une simplicité entière; mais cette absence de tout luxe, car on ne pouvait accorder à celui-ci le Saint-Esprit de diamans et la croix d'or qui pendaient à son col où un ruban noir les attachait; mais cette absence de

tout luxe n'ôtait rien à la noblesse imposante de sa physionomie encore belle malgré la vieillesse. La baronne, assise dans son fauteuil, semblait une reine sur son trône.

Ce qui prêtait à cette comparaison, c'était une espèce de cour que semblait tenir autour d'elle la famille et ses nombreux amis, ses trois demoiselles non mariées; mes demoiselles de Lavaur, de Salles, de Sainte-Gabelle (elles portaient les noms d'anciennes seigneuries de la maison) paraissaient ses dames du palais; toutes trois vêtues uniformément de blanc, ayant des coiffes simples, ornées d'un ruban violet, portaient, comme leur noble mère, un Saint-Esprit et une croix, sauf que celle-ci était plus grande et qu'une figure entière du Dieu rédempteur lui imprimait un cachet de religiosité plus entier.

Le grand-bailli de Morée était de moindre taille que le baron son frère, il portait un habit de drap bleu foncé, sa veste était de basin, sa culotte de satin noir, ses bas de soie noire, et des boucles ovales d'or attachaient ses jarretières et ses souliers. On remarquait que trois rubans, un noir, un rouge et un bleu soutenaient le cachet et la clé attachés à sa montre. Les affidés reconnaissaient dans ce choix bizarre le souvenir de sa grand'croix de Malte, de celle de commandeur, grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et de chevalier de Saint-Janvier.

Le vidame de Tarascon était complètement à la mode de 1807; il avait aussi un ruban de montre à cinq couleurs diverses, indices des cordons des ordres du Saint-Esprit, de Notre-Dame de Mont-Carmel,

de Saint-Louis, de Malte et de Sainte-Anne de Russie; c'était un homme mûr, et encore très gracieux, un reste de beau garçon, autrefois fort à la mode; diplomate habile, et maintenant occupé de chimie, ou, pour dire mieux, employant ses longues heures de loisir à distiller à l'alambic et à composer des liqueurs qui avaient une réputation d'excellence dans tout le Haut-Languedoc.

Son neveu, le vicomte Sylvère, portait un habit vert, à boutons d'argent, où toute sorte de gibier était gravé; des pantalons collans, des bottes à revers ocre, et une cravache élégante qu'il se hâta de poser dès que les nouveaux venus furent introduits dans le salon.

Sa sœur, Lucienne, titrée de comtesse, à cause de son admission fictive dans un chapitre de filles nobles, établi par le prince

Primat de la Confédération du Rhin, manquait seule à la réunion : elle était occupée en ce moment de sa classe de charité, et comme le vieux Lapeyrel l'avait nominativement demandée, on répondit que chaque jour elle consacrait quatre heures à apprendre à lire, à écrire, à compter, à coudre et à broder à six petites filles à qui la situation de leurs parens ne permettait pas de donner la moindre éducation.

Un tel emploi du temps confondit madame de Saint-Aurèle qui, en écoutant son mari et son beau-père, lui énumérer les grandeurs de la maison de Pamiers, s'était imaginée que la morgue, le dédain du peuple s'étaient installés dans ces nobles cœurs ; elle eut bien une autre surprise et une seconde dénégation de ses conjectures indiscrètes.

A peine venait-elle de s'asseoir au-

près de la baronne, que Norbert rentra et fit savoir au baron que le gros Pierre, l'un de ses métayers, demandait à lui parler.

— Quelle cérémonie fait-il donc, répondit M. de Pamiers, qu'il arrive; Norbert, portez une bouteille de vin rouge de Limoux.

Le valet disparut, et à sa place arriva un paysan en costume de travail; dès qu'il parut, Sylvère courut à sa rencontre, et se jetant à son col, l'embrassa, en lui demandant des nouvelles de sa famille; le Baron lui prit les mains et les serra dans les siennes. Le grand-bailli de Morée, s'emparant de la bouteille que Norbert apportait sur un plateau avec des verres, remplit à comble un de ceux-ci et à demi deux autres, il offrit le premier au paysan, en prit un pour lui, donna le second au vidame de Tarascon, et tous trois cho-

quèrent leur gobelet et burent à la santé de la compagnie, à laquelle on demanda si elle voulait en faire autant.

Ce préliminaire achevé, l'une des trois filles céda sa chaise au métayer, et celui-ci conta à la Baronne que sa *mouillé* (sa femme) était malade, et qu'il venait faire un appel à la pharmacie de sa bonne maîtresse, madame de Pamiers. A la nouvelle de l'indisposition de Claudine, Gros-Pierre fut entouré par toute la famille, on lui prodigua les marques d'un vif intérêt, et on le renvoya, en lui promettant que le même soir Sylvère amènerait à la *bordo* (à la ferme) le médecin de Saint-Félix, M. Pech, homme réellement de science et de vraie philosophie; car, après une vie long-temps égarée par le fatal voltairianisme, il venait d'en abjurer les erreurs, éclairé par ses propres lumières, ses réfle-

xions profondes, l'exemple et les conseils de l'abbé de Vigouroux.

Madame Saint-Aurèle ne revenait pas de cette simplicité, de cette bonhomie en dehors de tout faste, de tout désir de montrer sa suprématie; un retour sur elle-même lui offrit son cœur rempli d'autres pensées, et le sentiment de son infériorité lui rendit odieuse une famille à laquelle elle ne s'imposerait pas comme modèle à suivre.

Quant aux deux frères, ils ne témoignèrent qu'un regret, celui de n'avoir pas vu la jeune comtesse; Mathilde, seule, resta silencieuse et pensive, le vicomte Sylvère, lui, avait paru un bienheureux garçon, tel que chez madame Campan on aimait à se figurer les héros de romans modernes.

## VI.

### LA MÉTAIRIE.

L'agriculture est la première profession noble.

(*Recueil de Maximes.*)

— Quel est donc ce chien qui jappe derrière les nôtres? dit Aristide Saint-Aurèle à son frère Théodebert.

Celui-ci allait répondre, lorsque sur les bords de la rigole nourricière du canal du Languedoc, où tous les deux chassaient,

tout-à-coup leur apparut le vicomte Sylvère, qu'ils présumèrent en quête comme eux de gibier. Quelques mois s'étaient écoulés, et une sorte d'intimité, plus polie qu'affectueuse, s'établit entre ces trois jeunes gens. Dès que M. de Pamiers eût vu les deux frères loin de les attendre, il vint à eux; on se félicita de la rencontre; et Théodebert, qui recherchait avec un empressement extrême les occasions de se rapprocher des habitans de l'hôtel de Pamiers, se hâta de proposer au Vicomte de réunir leur chasse. Celui-ci répondit négativement; sa course actuelle n'était pas une partie de plaisir, il allait à la métairie de Gros-Pierre, remplir un mandat qu'il tenait de son aïeul, puis il devait revenir à Saint-Félix pour accompagner son oncle, le vidame de Tarascon, qui voulait aller rendre visite à la famille de Caffarelli.

— Puisque tels sont les projets de votre journée, permettez-moi de les partager avec mon frère; nous devons aussi une visite à ces nobles Dames, et, si vous le voulez bien, nous vous accompagnerons d'abord à votre première course, et puis de conserve nous ferons voile pour le Falgar.

Sylvère ne vit rien de désagréable dans cette proposition; il l'accepta avec sa bienveillance ordinaire, lui peut-être aussi tendant à se rallier à ces nouveaux venus, et Aristide ayant aussi donné son consentement, les quatre chiens amenés par les Saint-Aurèle furent remis aux soins d'Éloi, à qui on enjoignit de revenir à Saint-Félix et de faire disposer des chevaux pour la visite de l'après-dînée.

Les trois jeunes gens s'acheminèrent vers la métairie de Norelle; aussitôt que

les jappemens de deux ou trois matins, les cris des poules effarées qui prenaient la fuite, le gloussement des oies souvent belliqueuses, et le bruit d'un vol de pigeons, eurent annoncé la venue de personnes étrangères, surtout lorsque l'on eut reconnu Sylvère, sept à huit garçons de tout âge et trois jeunes filles accoururent vers eux. C'étaient les enfans de Gros-Pierre, les frères et sœurs de lait du Vicomte, car la bonne Claudine l'avait nourri. A la franche vivacité de l'accueil, les Saint-Aurèle connurent combien leur compagnon était aimé. Il s'avançait vers la maison, tenant par la main les deux aînés de Gros-Pierre; mais il les quitta pour prendre celle d'une paysanne, âgée d'environ dix-huit ans, et tellement belle, tellement supérieure par ses manières à ce qui l'environnait, que Théodebert, et mieux en-

core Aristide, ne purent en déguiser leur étonnement.

Malgré la simplicité de son costume, Rose Morel n'avait rien de commun et de trivial; sa taille était remplie de grace et sa physionomie charmante. Le hâle des champs avait un peu rembruni sa peau; mais loin de lui nuire, il lui avait donné une teinte chaude, vigoureuse, bien en harmonie avec des yeux noirs, doux et fendus en amande; sa bouche, fraîche, pure, était ornée de dents petites, mignonnes, et perles véritables. Les manières, d'ailleurs, de Rose, formées sur celles de son institutrice, la comtesse Lucienne, étaient plutôt celles de la ville que de la campagne. Il faut dire, pour expliquer ceci, que depuis douze ans Rose était commensale de l'hôtel de Pamiers; elle avait depuis un mois seulement rejoint la

maison paternelle, afin d'y soigner sa mère; mais celle-ci, rentrée en pleine convalescence, ne tarderait pas à rendre à Lucienne sa compagne chérie. Rose, chez ses parens, et pour ne pas se distinguer de ses sœurs et des autres de sa caste, avait repris le vêtement des femmes de la campagne, et, loin d'en être écrasée, elle lui prêtait un attrait peu commun.

Sylvère et ses compagnons furent reçus avec cordialité; en un clin d'œil on eut dressé une table, que l'on chargea d'œufs au jambon, d'une omelette aux fines herbes, de deux saucissons, de boudins, de foie de porc, d'un plat de cailles, rôties dans une feuille de vigne, et de carrés de millet [1] frits à la poële et saupoudrés de

[1] Le maïs ou blé de Turquie, désigné sous le nom de millet dans le Haut-Languedoc.

cassonade. On joignait à ces mets du raisiné, de la confiture de fruits, de la marmelade de coings, des raisins exquis, des figues délicieuses et un melon, qui, par son parfum, embauma toute la chambre.

Il fallut manger, on avait faim; aussi les refus ne furent que d'étiquette. Les deux frères aînés, Julien et André Morel, se mirent avec eux à table. Gros-Pierre était à Revel ce jour-là; mais, quoique purent dire et faire les Parisiens, la mère Claudine et ses filles restèrent debout et servirent les convives.

Aristide ne parlait pas de partir, son ame était dans ses yeux; elle ne voyait que l'incomparable Rose; il sentit, néanmoins, que la prudence lui commandait une réserve complète, et alors, faisant un appel à son adresse naturelle, il déguisa son émotion, et ne fit pas de l'opposition,

lorsque le Vicomte décida qu'il était temps de rentrer en ville.

Les huit gars, les trois jeunes filles accompagnèrent le frère de lait et le bien-aimé jusqu'à la rigole; on franchit celle-ci sur le pont *de Pego* (de Poix), sorte d'acqueduc ouvert sur lequel passe un ruisseau; là, on se fit réciproquement de tendres adieux, et Rose chargea Sylvère de ses complimens particuliers pour Lucienne.

Dès que le trio citadin se fut séparé de la tribu villageoise, Aristide, s'adressant à Sylvère, lui dit:

— Je ne suis plus étonné de vos visites fréquentes à Norelle; une fille aussi divine que la petite Rose a bien le pouvoir attractionnel de l'aimant.

A mesure qu'il parlait, le visage animé du vicomte se rembrunissait, et des éclairs

de mécontentement partirent de ses yeux; néanmoins, et toujours contenu par son urbanité parfaite, il fit la part de la légèreté de l'âge, et pensa que les jeunes gens élevés à Paris n'avaient pas les principes de ceux qui font partie de la bonne compagnie de province; en conséquence il résolut de cacher sa mauvaise humeur, et, se tournant vers Aristide :

— Monsieur, vous ignorez, je le vois, l'intimité de mes rapports avec Gros-Pierre Morel et sa famille; lui a, dans la révolution, sauvé le peu de biens qui restent à ma maison. Se dévouant pour elle au mépris des gens de bien, et dans notre pays le mépris est un supplice réel, il affecta l'exagération révolutionnaire; acquit de l'influence dans le club du canton, provoqua la vente de nos domaines, les acheta, et chaque année nous en remit

secrètement le revenu. Dès que la terreur prit fin, il se hâta, par un acte, de nous restituer ce qu'il pouvait garder. Voilà ses droits à l'estime de la maison de Pamiers. Sa femme m'a nourri ainsi que ma sœur, et nous aimons tant Claudine, que ses enfans sont nos frères chéris. J'ai trouvé dans les deux aînés, qui ont mon âge, les vertus de leur père, et dans leur société une sauve-garde contre les vices qui, dans une petite ville, font tourner presque toujours au mal les fils de ceux au-dessus du peuple. Rose est chez mon aïeul presque au même rang que ma sœur; l'amour entre elle et moi me semblerait un inceste; d'ailleurs, mes parens ne me marieraient pas volontiers avec elle, et dès-lors je ne me permettrais pas un acte qui nous déshonorerait tous. Non, monsieur, non, jamais, une mauvaise pensée n'a un

nom de Rose au mien ; mais aussi mon amitié, pour être pure, n'en est pas moins ardente, et je veillerai sur elle, et je la défendrais autant que je le ferais dans le cas très-improbable où il s'agirait de mon autre sœur Lucienne.

La longueur, la forme et le fond de cette sorte d'allocution laissèrent le loisir à Aristide de préparer sa réponse ; il comprit l'importance d'étouffer, à sa naissance, les soupçons qui s'élevaient déjà peut-être dans le cœur du vicomte. Aussi, dès que ce dernier eut achevé, lui, prenant la parole, répliqua vivement :

— En vérité, monsieur, je me sais bon gré de ma question d'étourdi, puisqu'elle me fait si bien connaître les qualités précieuses d'une famille à laquelle vous avez voué une aussi vive affection ; peut-être

pourrais-je, de concert avec mon frère, servir ces excellens Morel. Notre aïeul a, dans ce canton, deux métairies; la négligence et la paresse des bordiers (fermiers) qui les gèrent nécessitent leur renvoi; si vos deux frères de lait veulent remplacer les paysans qui partent, nous leur obtiendrons facilement la préférence sur tous autres, soit qu'ils prennent à bail les deux établissemens, soit qu'ils préfèrent n'en exploiter qu'une.

Théodebert appuya vivement l'offre de son frère, et Sylvère les remercia avec une affection remplie de franchise; il ne savait pas si les jeunes Morel pourraient accepter une telle faveur. Mais, en tous les cas, ajouta-t-il, je vous réponds, messieurs, de leur reconnaissance.

Au lieu de continuer la conversation sur ce point, Aristide, avec un manége de

vieux roué, se hâta de la transporter fort loin; il se mit à parler de Paris, de la campagne de Prusse, terminée avec tant d'éclat; et, comme il partageait la haine des siens envers Napoléon, il déplora cette continuité de succès qui affermissaient l'empire de plus en plus.

Sylvère également n'était point partisan de la dynastie impériale, néanmoins, il y avait en lui trop de nobles et de généreux sentimens; il était trop bon citoyen pour ne pas être flatté, en sa qualité de Français, de tant de victoires si complètes, si brillantes. Il en résulta que, sur ce nouveau terrain, il ne fut pas entièrement d'accord non plus avec Aristide; Théodebert, de son côté, ne savait pourquoi il désertait la cause de son frère, ou peut-être, le devinant trop, il craignait de se l'avouer à lui-même; il aimait Lucienne,

et avec une passion si exaltée, qu'il redoutait un refus de la famille illustre à laquelle il voulait s'allier.

Lucienne, du premier moment où elle apparut à Théodebert, produisit sur le cœur de ce dernier cet effet si singulier, cet entraînement si irrésistible d'où naît la sympathie, non que dès le début ce sentiment ne puisse plus être vaincu; mais comme les circonstances qui nous y ont mené nous y maintiennent, cette flamme légère d'abord s'accroît chaque jour davantage et finit par devenir un brasier ardent que les obstacles grandissent et qui dans la résistance s'accroît.

Les ascendans de Théodebert, trop habiles pour annoncer à l'avance leur projet caché, sachant d'ailleurs que presque toujours on se prononce contre le choix qui nous est imposé, attendaient du temps

des circonstances et de la beauté peu commune de Lucienne que leur fils aîné en devînt naturellement amoureux. Théodebert, de son côté, par fierté, par délicatesse, gardait le silence. Admis à une sorte de familiarité dans l'hôtel de Pamiers, où l'on appréciait sa discrétion, sa modeste réserve, il en profitait pour s'y montrer journellement.

Mais, attentif à ne pas se faire enlever par sa propre faute une distinction qu'il regardait comme une faveur précieuse; il ne rendait à la comtesse de Pamiers que ces soins vulgaires qu'on n'omet que par ignorance ou impolitesse, en revanche il était assidu à faire sa cour à la vieille baronne, ainsi qu'à ses trois filles, mesdemoiselles de Lavaur, de Salle et de Sainte-Gabelle, admis par celles-ci dans une confrérie destinée à soulager les indigens de la commune et des

environs, il s'en était fait nommer le secrétaire, et cette charge le mettait en mesure d'avoir souvent à faire avec ces saintes personnes, touchées de voir dans un jeune homme du monde, sinon beaucoup de piété, car il n'affectait pas de l'hypocrisie, mais du moins tant de charité chrétienne, car sa bourse était devenue le trésor réel de l'association.

Théodebert portait au baron des brochures et des livres qu'un commissionnaire en librairie de Paris expédiait tous les quinze jours à M. Lapeyrel ; il communiquait au vidame de Tarascon, avec une sorte de mystères, les journaux du temps autres que les *Débats* et la *Gazette de France* ; enfin il s'était rendu l'intermédiaire de la correspondance nouvellement rétablie entre le grand-bailli de Morée et son frère le sénateur. Ceci était la conséquence de

la politique habile du vieux Lapeyrel, qui avait voulu en quelque sorte allier son petit-fils aux secrets de la maison de Pamiers.

## VII.

### LE COUP DE FUSIL.

Rien n'arrive ; il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans que ce soit par l'ordre de la Providence, et pour concourir à l'un de ses décrets.

(*Recueil de Maximes.*)

On touchait à la fin de 1807, et la position des divers acteurs que nous mettons en jeu n'était pas franchement dessinée. Théodebert aimait sans doute la comtesse

Lucienne; mais, comme on l'a dit plus haut, il gardait au fond de son cœur cette tendresse déjà si puissante. Le vicomte de Pamiers, de son côté, admis à voir souvent Mathil de Saint-Aurèle, ne commençait qu'à lui rendre les armes. Aristide, périssant d'ennui, ignorant aussi l'amour de son frère, calculait les avantages de position que lui accorderait une alliance avec la première famille du département : charmé d'ailleurs de la beauté peu commune de Lucienne, il commençait à se rapprocher d'elle, sans cependant renoncer au piége que le fourbe se disposait à tendre à la jeune Rose. Sa mère périssait d'ennui, la sévérité des mœurs qui se développait autour d'elle ne lui permettait pas ces distractions de coquetterie si nombreuses à Paris ; une assiduité quelconque, un rapprochement trop familier avec un habi-

tant de Saint-Félix la placerait dans une position fausse, et néanmoins elle avait besoin de plaire, d'être aimée, et, l'avouerais-je à sa honte, sa vertu nouvelle commençait à lui peser.

Sur ces entrefaites, les Lapeyrel qui, tout en renonçant aux affaires, s'étaient conservé des rapports commerciaux avec plusieurs négocians et des intérêts majeurs dans des fournitures importantes, reçurent simultanément le double avis de Hambourg et de Milan, qu'il dépendait d'eux, sans presque rien exposer au delà de ce qu'ils avaient laissé en des mains amies, de doubler leur fortune dans l'espace de quatre mois environ.

Lapeyrel et Saint-Aurèle se consultèrent. L'avidité admise en tiers à ce conseil détermina leur résolution : encore cette fois, se dirent-ils, nous tenterons la fortune;

pourquoi la repoussser, puisqu'elle vient si brillamment à nous. Le surlendemain de cette conversation, le fils courait la poste sur la route de Paris, et le père allait en Italie, par Toulon, Nice, La Corniche, Gêne et Turin.

Leur départ que nul ne soupçonnait la veille encore, alimenta uniquement les bruits du dessous de la place. M. Molleau reparaissant, et avec son aplomb imperturbable annonça tenir *de gens bien informés* que la cour des comptes réclamait *vingt millions* à Lapeyrel, et que deux navires chargés de sucre et de café, denrées qui avaient alors une valeur exorbitante et qui appartenaient à Saint-Aurèle, venaient de faire naufrage à l'entrée du port de Marseille, que même ils encombraient.

Il n'y eut pas de maison dans Saint-Félix où l'on ne voulut entendre les détails

que M. Molleau *tenait de gens bien informés*, il fut même appelé à l'hôtel de Pamiers, où il répéta son double conte, (qui dès lors demeura comme chose assurée) la ruine totale des Parisiens. Mais deux semaines après, le grand-bailli de Morée, en allant visiter la famille Dur... ayant rencontré M. Molleau *sous la place*, en compagnie des principaux désœuvrés, lui dit en passant :

— Monsieur, votre personne bien informée ne sait ce qu'elle dit ; M. Saint-Aurèle n'a passé que vingt-quatre heures à Paris et je tiens de voix positives, qu'il a pris un passe-port et des lettres de recommandation pour Hambourg, et Sylvère mon neveu, qui arrive du Falga, a lu une dépêche du ministre de la guerre du royaume d'Italie, (le comte Auguste de Caffarelli) qui a invité à dîner M. La-

peyrel, qui donc n'est pas à repêcher à Marseille les vaisseaux naufragés.

Dès que le grand-bailli eut achevé et qu'il fut parti, M. Molleau se tournant vers le groupe qui déjà ricanait.

— Oh! par Dieu, dit-il, en voilà un qui croit m'apprendre quelque chose : s'il se fût arrêté à jaser avec nous au lieu de s'en aller tout de suite, je lui aurais communiqué ce que je tiens de personnes informées, et cela, pas plus tard que ce matin pendant la messe. C'est que l'empereur a envoyé Saint-Aurèle en Dannemarck, afin de traiter d'une négociation importante; quant au père, il est à Milan à la poursuite d'un débiteur qui, ayant fait un trou à la lune, lui a emporté onze cent mille francs.

L'aplomb de cet autre monsieur de Crac et mieux encore l'amour des nou-

veautés, donna cours à ces mensonges et la ville ne fut occupée que de l'ambassade qui illustrait, et de la perte qui faisait une brèche si énorme à la fortune et à la maison Lapeyrel.

Mais pendant que le public désœuvré de Saint-Félix s'occupait de ces dernières conjectures, diverses circonstances nouaient l'intrigue encore jusque là sans mouvement dramatique. En 1807, à Saint-Félix et peut-être bien aussi en 1840, lorsque les deux bouchers de la ville tuaient un bœuf, le meurtre était exécuté non à l'écart ou dans un lieu particulier; mais soit en pleine rue, soit sur le sol de la partie découverte de la place. Cet usage dégoûtant occasionne parfois des accidens graves, on a vu souvent des bœufs mal attachés se débattre, courir, et frapper dans leur furie, les imprudens ou

les malheureux qu'ils rencontraient sur leur passage.

Un samedi matin et afin de profiter du gain presque assuré du dimanche, l'un des bouchers avait amené un bœuf de taille colossal, garrotté avec soin et laissé néanmoins provisoirement à la garde de la bonne foi publique; ce même jour, le fils aîné du victimaire venait d'étriller rudement sous la place, un de ses camarades, sournois et vindicatif; celui-ci, relevé de la poussière où il avait été roulé et ne respirant que vengeance, aperçut l'animal destiné à une mort prochaine, qui cherchait à briser la corde de cuir épais qui le retenait attaché à un anneau; le jeune polisson, sans seconde vue de ce qui arriverait du coup qu'il médite, s'approche du bœuf, et au moyen d'un canif bien aiguisé, fend le lien si près du bord,

que deux secousses l'ont rompu ; le bœuf est libre.

Il l'a reconnu!!! un rugissement terrible annonce sa joie ; mais les deux énormes dogues, chargés en partie de sa surveillance, se lèvent et en jappant avec véhémence, s'élancent après lui pour le contenir ; l'animal que leur venue et leurs aboiemens effraie, va, vient, incertain encore, paraît indécis sur le parti qu'il doit prendre ; puis tout-à-coup d'un bond furieux, il saute au-delà du ruisseau.

Le public a vu le saut, un cri général s'élève, le bœuf s'est détaché! on fuit : d'autres au contraire, ou téméraires ou braves, marchent à lui. De nouveaux chiens viennent appuyer les premiers ; l'animal est harcelé, il essuie une grêle de pierre, on jette des bâtons à ses jambes pour le faire trébucher ; les dogues le mordent

aux oreilles, sautent sur sa croupe, alors lui s'épouvante, il ne se sent pas la force de combattre, il fuit et enfile avec une vélocité qu'active la peur, la rue de l'Église.

Dans ce moment la comtesse Lucienne, sortant de la messe, retournait suivie de *ses élèves*, à l'hôtel de Pamiers : en arrière d'elle, à dix ou douze pas tout au plus, était le bœuf furieux. Les petites filles s'éparpillent, Lucienne reste seule et perd la [illegible] au lieu de rentrer dans l'église, ce qu'elle pouvait encore, elle s'achemine vers le logis paternel; mais toute tremblante et saisie, elle fait un faux pas, trébuche et tombe... Le bœuf s'est rapproché... à la vue de la comtesse évanouie et qui porte un châle rouge, il s'arrête d'abord, souffle avec colère; bientôt devenu

plus furieux en présence de cette couleur odieuse à tous ceux de son espèce, il abaisse son col monstrueux et ses cornes vont frapper Lucienne... il va en outre la fouler sous ses pieds larges et lourds. De dix côtés on s'exclame, on frémit, un malheur est certain... en ce moment on entend la détonation d'une arme à feu, l'animal pousse un demi-mugissement, il se soulève, mais il chute par côté, une balle vient de lui briser le crâne et d'éparpiller sa cervelle ; mademoiselle de Pamiers est sauvée.

Théodebert Saint-Aurèle, revenait de la chasse au loup, sa course l'avait conduit aux environs de Vaux et de Mourvilles hautes. Le loup poursuivi ayant échappé aux libérateurs en espérance de la contrée, lui avait repris le chemin de Saint-Félix avec son frère et le vicomte Sylvère, celui-

ci les avait forcés à entrer à l'hôtel de Pamiers pour déjeûner. Ce fut en sortant, qu'en vertu d'un ordre de la Providence, Théodebert, qui par distraction avait conservé la charge dans son fusil, s'en servit si heureusement.

Sans son intervention, la mort de la comtesse devenait inévitable : lui, dès qu'il eut vu le bœuf tomber, il jetta son fusil et accourut le premier à Lucienne, qu'il releva et qu'il emporta dans ses bras non chez les Pamiers, ou une telle apparition eût fait naître trop d'épouvante ; mais dans la maison hospitalière de la famille E...

Là, des soins empressés, affectueux, ramenèrent la jeune fille à la vie ; la vieille et respectable hôtesse, dévouée depuis long-temps au service des pauvres et sa bru, aussi gracieuse que jolie, n'épar-

gnèrent rien de ce qui pouvait secourir mademoiselle de Pamiers : celle-ci ouvrait les yeux et son regard faible encore, apercevait le visage pâle et terrifié de Théodebert lorsque la chambre fut remplie de toute la famille de Pamiers.

Le délicat Théodebert avait voulu cacher aux parens de la comtesse, la première nouvelle de son danger; mais trente indiscrets avaient eu hâte de briser leur cœur. Molleau en tête de ces imbéciles, aborda le grand-bailli de Morée, qu'il rencontra dans la cour, en lui disant que sa nièce venait d'expirer d'un double supplice; froissée, foulée aux pieds par *le taureau* et sa tête brisée par une balle mal dirigée, et le méchant nomma Théodebert.

Son récit heureusement fut démenti par d'autres bouches, avides de se donner de l'importance; elles affirmèrent que le

jeune Saint-Aurèle, avait seulement vengé le trépas de Lucienne, car on voulait celle-ci décédée, sauf en la ressuscitant plus tard, d'avoir à faire naître un autre genre d'émotion.

Le baron de Pamiers, sa femme, ses filles, son fils avec Sylvère, suivirent le bailli chez les E..... tous vivant à peine dans l'excès de leur désespoir. Qu'il fut doux, le contentement opposé à une douleur si amère, lorsque la comtesse leur assura d'abord qu'elle n'était pas blessée, et lorsqu'ensuite le docteur Pech, qui lui aussi était accouru, déclara qu'il n'y avait ni contusion, ni blessure et que la frayeur seule avait été la cause de l'évanouissement.

Ce point éclairci, un second dut être traité; tous les assistans de cette scène terrible avouèrent unanimement que si mademoiselle de Pamiers était encore

en vie, elle le devait à Dieu et à Théodebert; c'était son adresse prompte, son sang-froid quand chacun perdait la tête, qui avait délivré Lucienne d'un péril aussi éminent. Sylvère le premier serra dans ses bras le jeune Saint-Aurèle en lui vouant une amitié de frère; le baron, son frère, son fils en firent autant; madame de Pamiers voulut pareillement embrasser Théodebert et mesdemoiselles de Lavaur, de Salles et de Sainte-Gabelle, n'hésitèrent pas à prendre ses mains, malgré sa résistance à les baiser et à les mouiller de larmes reconnaissantes.

Théodebert affectant une modeste sensibilité, avait besoin de toute son énergie pour dérober sa joie folle de cet événement, qu'en secret il qualifiait d'heureux; certes il leur devrait désormais la gratitude de la noble famille, et peut-être

quelque droit à la possession d'une femme qui sans lui n'existerait pas.

Lucienne osant à peine le remercier, le regardait néanmoins de manière à lui inspirer un doux espoir, et lorsqu'elle souhaita de quitter la maison hospitalière où on l'avait reçue avec un si vif intérêt, elle osa manifester d'elle-même le désir de rentrer à l'hôtel de Pamiers, appuyée sur le bras de son libérateur.

Ce vœu parut si simple, si convenable, que les siens y applaudirent. Théodebert triomphant se mit à sa droite, Sylvère à sa gauche, et précédée, environnée, suivie de ses autres parens et d'une foule nombreuse; elle passa par le chemin où l'accident avait eu lieu. L'animal venait d'en être retiré; mais le pavé et le ruisseau étaient encore souillés de sang; il fallait traverser cette place fatale, Lucienne y jeta un re-

gard d'horreur, et en même temps par un mouvement nerveux sans doute et involontaire, son bras pressa fortement celui de Théodebert.

O douce récompense de l'heureuse action du jeune homme, combien lui à son tour ressentit le contre-coup électrique de cette commotion délicieuse, tout son corps en frissonna, son front en pâlit, et à la minute d'après le sang se portant à ses joues, les colora d'un pourpre violacé; néanmoins, Théodebert quoique dans l'énivrement d'un bonheur incomparable, n'osa pas tant; il y avait de la délicatesse dans son amour véritable, rendre à son tour cette pression fortunée dont le souvenir le rendait le plus heureux des hommes.

On arriva dans le salon de l'hôtel de Pamiers qui tarda peu à se remplir des personnes des deux sexes, formant la haute

compagnie de Saint-Félix, les Puibuque, les Villèle, les Séverac, les Lamothe, les Najac, les du Laurens, les Pujol, les Mourville, les Ribes, les Reissac-des-Casses, les Caffarelli du Falga, etc.; et chacun après avoir complimenté la noble famille, venait féliciter Saint-Aurèle, le fils, de son heureuse intervention et lui certifier de la reconnaissance générale.

— C'est mon frère, répondit Sylvère.

— C'est notre petit-fils et notre neveu, ajoutèrent spontanément les autres parens de Lucienne; et celle-ci d'une voix faible ne put s'empresser de dire aussi qu'elle voulait être sa seconde sœur; c'en était trop de bonheur pour Théodebert; il succombait sous le poids de la récompense, et malgré lui, tandis que ses lèvres souriaient, ses yeux se mouillaient de grosses larmes.

Au milieu de la joie, de l'émotion uni-

verselle, un seul personnage se montrait sombre, indifférent et presque chagrin. Chaque compliment, chaque marque de reconnaissance adressés à Théodebert, frappait d'un coup de poignard le cœur d'Aristide, non qu'encore il soupçonnât l'amour de son frère pour Lucienne; mais parce qu'étant épris de celle-ci, il était envieux d'un service aussi majeur rendu à la comtesse et qu'il s'indignait de n'avoir pas été son libérateur. Il se querellait de sa prudence à décharger son arme : si des balles eussent été dans son fusil, il aurait fait feu simultanément avec Théodebert, et dès-lors partagé avec lui l'honneur de la délivrance de la comtesse. Nul du reste de l'assemblée ne fit attention à son mécontentement, et il n'eut pas besoin de recourir à la dissimulation pour dérober sa colère.

Théodebert ayant accepté le dîner très retardé ce jour-là de l'hôtel de Pamiers, Aristide refusa opiniâtrement de s'asseoir à la même table, où il n'aurait à remplir qu'un rôle secondaire ; car il prévoyait avec raison, que toutes les prévenances seraient pour l'heureux vainqueur du monstre ; il prétexta la solitude où se trouvait sa mère, et il partit peu après sans se laisser gagner par la persistance gracieuse que l'on mit, afin de le déterminer à rester.

## VIII.

### LA NUIT AVENTUREUSE.

> L'amour qui se laisse lier par la vertu est mieux attaché que celui qui tombe dans le filet du vice.
>
> *(Recueil de Maximes.)*

Après avoir gagné les autres de vitesse, afin d'être le premier à porter une mauvaise nouvelle sans fondement, à la famille de Pamiers, monsieur Molleau, s'esquiva selon son constant usage, dès que l'on

eut démenti son récit, sorte de flagellation journalière, à laquelle il était accoutumé sans qu'elle put le guérir, il se hâta de courir chez madame de Saint-Aurèle, à qui il annonça le fait qui venait d'avoir lieu.

Selon cette nouvelle version, Théodebert n'avait pas aidé à la mort de Lucienne; mais il n'avait pu empêcher que cette belle personne ne fut grièvement blessée par le bœuf, dans la rage du désespoir. Aristide qui le remplaça, rétablit la réalité de l'aventure et s'abandonnant à un enthousiasme dont il venait de calculer habilement les conséquences, manifesta un chagrin tellement exagéré de n'avoir pu être le libérateur de la chanoinesse, que sa mère, étonnée de sa chaleur et de ses larmes, amenées par force, le regarda avec étonnement et lui dit :

— Vous serez-vous laissé vaincre par l'effet de cette scène dramatique, et l'amour serait-il entré dans votre cœur à la vue du péril couru par mademoiselle de Pamiers.

— Bonne mère, répondit Aristide, en affectant un redoublement de vivacité, car en lui, la duplicité était si bien en première ligne, qu'elle empoisonnait jusques à ses sentimens vrais; bonne mère, oui, je l'avoue, je suis épris des charmes, des qualités brillantes de la jeune comtesse, et mon bonheur à venir consistera, je le jure, à lui faire porter mon nom et à devenir son époux.

— Voilà, reprit madame de Saint-Aurèle qui ne partageait pas l'engouement des hommes de sa maison, pour aucun des membres de celle de Pamiers; voilà, mon enfant, une tendresse bien ridicule

et fort désintéressée, y songez-vous, Aristide, vous aurez un jour au moins cent mille francs de rente et le double peut-être, si l'entreprise de vos parens réussit, et vous, qui pouvez épouser les plus riches partis de la capitale, renonceriez à l'accroissement de votre fortune, et cela pour satisfaire une passion éphémère, qu'un séjour de six mois à Paris ferait disparaître jusqu'en la moindre trace.

— Je me crois assez riche, dit Aristide, et depuis ma venue en province, j'ai eu le loisir d'apprécier les avantages immenses pour ceux de notre caste, qui résultent d'une alliance avec une race aussi illustre que celle de Pamiers.

Madame de Saint-Aurèle, vivement contrariée, lutta encore contre la volonté de son fils ; mais Aristide était de ses trois enfans, celui qu'elle préférait. Aussi, loin

de se maintenir dans une plus longue opposition, elle finit par céder et ce point obtenu, le jeune homme la supplia de ne pas tarder à demander en mariage et pour lui la comtesse Lucienne.

— Il est trop vrai que l'amour trouble la raison, répartit cette fois la mère; puis-je tenter une pareille démarche sans l'autorisation de votre père et de votre aïeul? Les hautains Pamiers ne s'offenseraient-ils pas d'une proposition qui ne serait que provisoire, et si Saint-Aurèle ne voulait pas de cette union, si elle déplaisait encore à votre aïeul, qu'en résulterait-il? croyez-moi, attendez leur retour et jusques-là, prenez patience.

— Attendre leur retour, s'écria le bouillant Aristide, ah! cela ne sera point, dès à présent et sans plus attendre, je vais leur écrire, leur faire part de mon délire,

je ne doute pas que leur réponse ne soit favorable.

Puis, et comme il passait dans sa chambre, afin de ne pas retarder son courrier, il revint vers sa mère, et la supplia de taire à Mathilde et à Théodebert surtout, la confidence qu'il venait de lui faire; il motiva ce mystère sur la crainte des sarcasmes et des railleries de son frère et de sa sœur en cas de non succès. Madame de Saint-Aurèle qui, au fond, n'eût pas mieux souhaité que le désappointement de son fils, s'engagea sans peine à garder un silence auquel Aristide attachait autant de prix.

Le jeune de Saint-Aurèle fit ainsi qu'il l'avait dit, le même soir Éloi montant à cheval, porta au bureau de la poste impériale de Revel deux lettres adressées,

l'une au père d'Aristide à Hambourg, l'autre à son aïeul à Milan.

Tandis que ces choses se passaient postérieurement, Théodebert ivre de joie, quitta le plus tard possible la famille à laquelle un lien solide l'attachait, il était environ onze heures du soir et au lieu de traverser la ville pour regagner directement la maison paternelle, il sortit par la porte de Toulouse et descendit sur le boulevard du midi.

Un silence profond régnait sur la nature, le calme nocturne s'étendait dans l'espace gigantesque, éclairé par cette clarté si vive, si brillante de la lune dans nos provinces méridionales. La pureté de l'air, dégagé de tout brouillard, augmentait le scintillement des étoiles et la lumière de leur reine. Malgré l'absence de tout rayon solaire et l'heure avancée, on pouvait distin-

gue rpresque aussi nettement qu'à midi, les premiers plans des campagnes voisines, une ligne brune et tranchée et peu onduleuse à son sommet, annonçait le lieu ou s'élevaient les Montagnes Noires, la plaine de Revel apparaissant, et çà et là des places très blanches, où se reflétaient avec plus de vivacité les lueurs de la lune, assignaient les endroits où étaient construites les métairies nouvellement restaurées et parées d'un manteau de plâtre éclatant.

Chaque division de champ, chaque bouquet d'arbre isolé se laissaient voir sur le revers septentrional de la colline des Casses; ce spectacle uni à la pompe étincelante du ciel, où chaque étoile rivalisait de beauté et d'éclat, inspirait à l'ame une douce rêverie. Théodebert, sous le charme de ce magnifique tableau, marchait lentement, afin de mieux en jouir.

Tout-à-coup il s'arrêta, il demeura immobile, et son attention et ses yeux se distrayant de la pompe magique qui naguère les arrêtait, ne furent plus occupés que par les sons harmonieux sortant du deuxième étage de l'hôtel de Pamiers, et que l'immobilité de toute chose apportait jusques à lui.

La fenêtre de la chambre de Lucienne était ouverte et la comtesse appuyée sur le rebord; mais tournant le dos au boulevard, chantait un cantique d'amour et de reconnaissance envers son Dieu créateur; jamais voix plus pure, plus mélodieuse ne s'était fait entendre, et Théodebert transporté, entendit et retint sans en perdre une parole, l'hymne que je vais répéter d'après la transcription que lui-même en fit sur ses tablettes.

## L'HYNME NOCTURNE.

Astres dont la vive lumière
Rayonne dans la sombre nuit ;
Lune, toi, leur reine première,
Que ton pâle éclat me séduit !
Voici l'heure où l'ame calmée,
En soulevant son voile épais,
S'élève à la voûte enflammée,
Séjour de l'éternelle paix.

Mon Dieu, ta puissance éclatante
Remplit les cieux et les déserts ;
Elle seule dressa la tente
Du vaste pavillon des airs.
Le soleil est ton ombre immense :
L'univers un point devant toi ;
Mais bien plus grand par ta clémence
Tu ne demandes que la foi.

La nature dort en silence;
Peut-être aussi qu'en ce moment
Un fantôme en courroux s'élance
Du creux glacé d'un monument.

Le crime et la vertu qui veillent
Sont par toi punis ou sauvés,
Et pour les justes qui sommeillent
D'heureux songes sont réservés.

Vierge, ma bonne et sainte mère,
Ange pur, mon constant ami,
Venez, d'une douce chimère,
Egayer mon cœur endormi.
Ecartez cette horde horrible
Qui souille les sens agités.
Qu'au jour calme une nuit paisible
Succède encor par vos bontés [1].

Théodebert charmé, aurait ressenti moitié moins de satisfaction du nouveau bonheur qui lui était accordé, s'il lui avait fallu le partager avec des indifférens; il fut heureux en entier, aucun habitant de Saint-Félix ni même des métairies voisines

[1] Mai 1839.

ne traversa le boulevard, et lorsque Lucienne eut achevé, il dut se contraindre pour ne pas applaudir, en remercîment d'une joie à laquelle rien sur la terre ne pouvait s'égaler pour lui.

Craignant même d'être aperçu, il se laissa glisser sur la pente qui séparait le chemin où il était, d'un second creusé dans le tertre, à quelques pieds au-dessous quoiqu'encore très exhaussé au-dessus du niveau de la plaine : il le suivit jusques à la porte de Castelnaudary. Il allait continuer sa route lorsqu'il entendit monter par la côte du faubourg des Moulins, deux mules qui fesaient tinter avec bruit leurs grelots : bientôt il vit deux cavaliers enveloppés chacun dans un vaste manteau de drap brun et dont la tête était coiffée d'un chapeau bas de forme, mais à rebords d'une largeur démesurée.

Le premier de ces voyageurs, éclairé par les rayons de la lune, reconnut facilement que Théodebert appartenait à une classe élevée, aussi en s'adressant à lui, il tira son sombrero espagnol et bien que s'annonçant en bon français, il employa un accent d'outre Pyrénée, pour lui demander si c'était là le lieu appelé Saint-Félix.

La réponse de Théodebert fut affirmative.

— Signor... non... monsieur, veux-je dire, reprit l'étranger, puisque vous avez été assez obligeant pour répondre à ma première demande, vous plairait-il de m'indiquer la meilleure auberge de la ville.

— La meilleure, répartit Théodebert en souriant, sera, monsieur, je le présume, peu convenablement fournie pour vous

recevoir : non que son propriétaire ne soit un parfait honnête homme et très empressé à contenter les hôtes. Le brave Jean-Louis ne demandera pas mieux que de vous bien servir ; mais vous n'êtes pas dans une ville de passage, et l'hôtellerie importante de Saint-Félix, non plus que celle des probes Tambellous, qui en tiennent la succursale, ne valent guère mieux que les Ventas de l'Arragon ou de la Castille.

— Une nuit sera bientôt passée, dit le voyageur ; demain j'espère trouver un meilleur gîte dans Saint-Félix. L'heure avancée me retient et m'empêche d'aller aussi tard réclamer l'hospitalité de la famille à laquelle je suis adressé. Va donc pour le Lion-d'Or, Carlo, poursuivit-il en se tournant vers son compagnon, tu ne seras pas fâché de retrouver en France les Ventas de notre Andalousie.

La confidence que l'étranger venait de faire à Théodebert et par laquelle il apprit qu'il ne causait pas avec un passe-volant le confirma dans son envie déjà née antérieurement d'offrir l'hospitalité pour cette nuit aux deux Espagnols. Aussi, reprenant la parole :

— Monsieur, dit-il en s'adressant toujours à celui qui seul lui avait parlé, ne préféreriez-vous pas recevoir, dans la maison de mon aïeul et de mon père, dont j'aurai le plaisir de vous faire les honneurs pendant leur absence, un lit et une chambre qui, sans vanité de ma part et sans vouloir déprécier celles du Lion-d'Or, vous conviendraient peut-être davantage.

— Grand merci de votre généreuse proposition ; elle vous assure ma reconnaissance ; mais en l'acceptant je craindrais de

déplaire à ceux de vos concitoyens auxquels je suis adressé.

— Alors, dit Théodebert, allez chez eux directement. Minuit n'a pas sonné encore ; on se couche tard dans les bonnes maisons de Saint-Félix, peut-être que dans celle-là on est encore levé, je m'offre à vous y conduire.

— Je vois bien, répliqua l'étranger, que la révolution n'a pas détruit la politesse en France ; la vôtre me touche, monsieur, et je serai heureux lorsque je vous le prouverai. La grande maison hambourgeoise établie à Cadix, où elle fait le commerce de nos draps d'Espagne, et en secret peut-être, de nos piastres : MM. Van Bloemen m'ont remis une lettre instante de recommandation pour MM. Lapeyrel, Saint-Aurèle père et fils, et c'est donc chez ceux-ci que je crains d'arriver aussi tard.

— Ma prévision sera justifiée, répondit Théodebert, sans se faire connaître pourtant, car un des maîtres de la maison qui va être honorée de votre présence n'est certainement pas couché ; veuillez me suivre, mais non en entrant dans la ville ; côtoyons-en les murs, le chemin en est meilleur ; après toutefois que vous aurez franchi ces quelques marches qui sont presque sous les pieds de vos mules.

Sans en dire plus, Théodebert descendit le premier les quatre degrés qui, du chemin de la porte de Castelnaudary, amènent au boulevard du château. Ce pas scabreux fut passé sans malencontre, grâce à la prudence incroyable des montures espagnoles, et les deux voyageurs, sans mot dire non plus, suivirent leur jeune guide.

Après qu'on eut tourné l'angle des jar-

dins du château et dépassé celui de la tour féodale du même édifice, le groupe atteignit la façade extérieure de la maison de Théodebert, celui-ci ouvrit avec un passe-partout la porte de la campagne, appela ses gens, deux domestiques accoururent; il leur dicta rapidement leur devoir, puis, revenant au voyageur principal.

— Monsieur, lui dit-il, permettez-moi de me féliciter de votre entrée dans la maison Lapeyrel-Saint-Aurèle; je suis le fils aîné et le petit-fils de ces messieurs, tous deux malheureusement sont en voyage, mais ma mère, mon frère et moi serons très heureux de vous y recevoir et de vous en rendre le séjour agréable.

## IX.

### LES TROIS CONVERSATIONS.

Il n'y a sur la terre d'égalité réelle que dans la religion ou dans l'amour.
(*Recueil de Maximes.*)

— Et vous ne voulez pas nous dire, frère Théodebert, de quel charmant recueil, ou de quelle œuvre particulière, vous avez extrait cette hymne véritablement remplie de religion et de poésie?

— Respectez ma discrétion, cher et digne frère Sylvère, fut-il répondu par l'interpellé avec le même ton de badinage amical.

— En vérité, je ne conçois pas, reprit le vicomte de Pamiers, la cause de ce mystère.

— Ne proviendrait-il pas, dit Lucienne, rompant enfin un long silence pendant lequel elle avait pâli et rougi tour à tour, de la manière larronne dont frère Théobebert se sera mis en possession de cette pièce de vers.

— Cela pourrait bien être, répartit Sylvère, et je ne serais pas surpris que le juge d'instruction de Villefranche ne lançât un mandat d'amener contre le quidam accusé par la comtesse Lucienne de Pamiers d'avoir dévalisé un certain poète sur une grande route, et que l'hymne en question serve de pièce de conviction.

— Je ne suis pas un malfaiteur, ni en vers ni en prose, mais j'ai des oreilles, j'ai dans ma poche des tablettes, et je crois que lorsque l'air apporte aux premières une pièce de poésie, je peux la transcrire sur les secondes sans crime ni délit.

Le vicomte alors s'adressant à sa sœur :

— Lucienne, ne serais-tu pas la partie plaignante? en effet, avant-hier au soir, et chacun de nous autre dans sa chambre, je t'entendis chanter... Mais vous, monsieur le détenteur de l'objet en conteste, où étiez-vous donc ?

— Sur le boulevard à contempler la lune.

— Et à saisir des vers à la volée?

— Voilà le fait : sera-ce un tort?

— Bien au contraire, vous nous avez rendu service. Lucienne était soupçonnée depuis long-temps parmi nous d'avoir une

imagination poétique; on avait surpris des barbouillages... des chefs-d'œuvre musicaux... Voyez donc, frère, cette susceptibilité d'auteur. La voilà convaincue et dorénavant elle ne nous dérobera pas des chants qui nous seront si doux à entendre.

Ici une pensée nouvelle saisit le vicomte, et, sans faire attention qu'il laissait Lucienne seule avec Théodebert, il se leva et quitta le salon. A peine en eut-il dépassé la porte, que le jeune Saint-Aurèle, se levant, vint auprès de la fenêtre où la comtesse travaillait à un métier à tapisserie, et, avec cette mine de componction menteuse que l'amant sincère sait prendre aussi bien que le plus hypocrite.

— Ma sœur m'en veut donc bien de ma double indiscrétion.

— Je vous détesterais, si je ne vous de-

vais la vie, lui fut-il répondu avec une douceur qui démentait la dureté du propos.

— Ah! mademoiselle, vous me punissez bien aujourd'hui du bonheur de tantôt.

— Le service que vous m'avez rendu...

— Est-ce à lui que je songe et dont je parle? il s'agissait de l'enivrement où votre voix me mit le même soir.

— M'épier, me voler à l'improviste, fi du mauvais garçon! et une moue charmante détruisit encore cette apparence de colère; elle jetta Théodebert dans un délire qui, le poussant à se rendre plus coupable :

— Oh! par pitié, dit-il, ne m'en veuillez pas; votre haine ferait le tourment de ma vie et ma félicité serait parfaite, si je pouvais compter sur un éternel attachement de votre part.

— Mon frère, mon frère, taisez-vous, songez où vous êtes.

— Je ne l'oublierai pas. Mon cœur est pur ; ce qu'il désire il le proclamera à haute voix ; mais puis-je tomber aux genoux de vos parens, si je ne sais pas à l'avance votre pensée à mon égard.

— Je vous dois la vie, répondit en frémissant la jeune fille, elle est donc à vous désormais.

Il fallait avoir l'ouïe d'un amant pour que les mots échappés aux lèvres de Lucienne pussent être entendus de Théodebert ; il n'en perdit pas néanmoins une seule syllabe. Ivre de prospérité, insensé de joie, il restait immobile sans parler et sans voir. La comtesse non moins émue, se penchait sur son ouvrage, car elle sentait que son visage devait être enflammé, lorsque Syl-

vère reparut, tenant à la main une feuille de papier.

— Je le tiens, je le tiens, s'écria-t-il, le brouillon de notre chef-d'œuvre ; oui, voilà bien la preuve du crime, écrite en entier par le criminel.

Son intervention vint à propos ; sa sœur dans une autre circonstance aurait peut-être été peinée de la recherche indiscrète qu'il avait été faire dans sa chambre ; mais charmée d'avoir un prétexte plausible pour rougir et pour être embarrassée, sans laisser soupçonner l'agitation de son ame, elle se mit à quereller le vicomte et à lui reprocher son indiscrétion. En effet il était coupable, car, après avoir quitté Lucienne et Saint-Aurèle, il était monté dans la chambre de celle-là et parmi les livres et les divers manuscrits qui couvraient son bureau de travail, il avait

fait la découverte de l'hymne en bel original et surchargé de corrections spirituelles et réfléchies.

Théodebert aurait par deux fois embrassé Sylvère, tant il lui était reconnaissant de l'aveu qu'il lui avait procuré pendant son absence; sa rentrée encore, lui méritait de la gratitude et le jeune amant transporté, sentait un besoin irrésistible à épancher au dehors par des démonstrations extérieures, une portion du trop plein de son ame.

Sylvère de son côté s'étonna de la gaîté folle, des paroles sans suite, des gestes rapides et non motivés qui échappaient à son ami; trop loin d'en deviner la cause, il allait la lui demander franchement lorsque l'entrée inattendue de son aïeul fit expirer la question sur ses lèvres.

Le baron de Pamiers avait toujours

montré une bienveillance particulière à l'encontre de Théodebert, il aimait sa modestie, sa réserve, ses opinions devenues royalistes depuis qu'il habitait Saint-Félix, ou plutôt à la date du jour où il avait vu Lucienne. Cette sorte d'amitié s'était nouvellement changée en tendresse paternelle, pour ce libérateur de son enfant chéri, aussi chaque fois qu'il voyait Théodebert, sa physionomie naturellement froide s'animait, grâce à un sourire et à un regard favorable qu'il adressait au jeune homme, il en fit autant cette fois; mais se hâtant d'abréger les complimens d'usage :

— Mon intrépide petit-fils, dit-il en continuant de parler, saurez-vous redresser un des mille mensonges du sieur Molleau : je sors du château, où il est venu, il prétend que votre maison donne asile à onze Espagnols, dont six grands de première classe,

arrivés à deux heures du matin, il y a deux semaines et qui ne se sont montrés que peu; ce sont, dit-il, en outre, les conjurés qui de concert avec le prince des Asturies, voulaient débarrasser leur patrie de don Godoy: découverts, ils ont pris la fuite et on enterré dans vos caves, tant en or qu'en pierreries, une somme modeste de vingt-deux millions. Il tient cela, a-t-il ajouté, d'une *personne bien informée.*

Théodebert à la suite de ce propos, eut un droit réel à se monter au ton de la gaîté et répliquant selon l'envie que le baron lui manifestait.

—Monsieur, dit-il, des négocians d'Hambourg établis à Cadix, les Wan-Bloemen, ayant à régler avec mon aïeul, de vieux comptes de fournitures faites en commun à nos armées, dans le nord de l'Europe, ont envoyé un Andaloux, leur associé, avec

son seul domestique, deux valises et deux mules les ont accompagnés, ils ne sont ici que d'avant-hier au soir, le maître don José d'y Lobranos, y Marquamara, y Sonternos, y ..... je n'en finirai pas si je répétais tous ses noms, n'est ni grand ni conspirateur, il attendra mon aïeul et mon père, et en attendant il passe son temps à l'espagnole : prier Dieu, fumer, dormir, ou ne rien faire.

— Paix, paix, méchant enfant, reprit le baron de Pamiers ; est-ce dans une maison à demi espagnole que vous devez tourner en ridicule les usages de cette grande nation ; rendez grâce à Dieu que la baronne n'ait pas entendu votre propos sacrilège ; Dieu sait si elle vous l'eût pardonné.

— Pour être coupable, répliqua Théodebert, il faudrait que je dédaignasse l'Espagne et tout au contraire, j'en aime

les habitans, entre autres mon hôte don José de Lobranos qui, bien plus âgé que moi, me comble des témoignages de son affection.

— Ne le verrons-nous pas, assurément il voudra venir s'il sait que cette maison renferme une de ses compatriotes.

— Il ne l'ignore point, dit le jeune homme; je suis trop fier, trop flatté de l'accueil dont ici on m'honore, pour que la première famille que j'ai fait connaître à cet honnête étranger, ait été autre que celle de Pamiers. La grandeur de l'origine de madame la baronne lui était familière avant qu'il ne vint. Les Montezuma et les Fernand Cortès sonnent haut dans la Péninsule Ibérique, aussi m'a-t'il paru curieux de vous être présenté; mais avant que de paraître, il a besoin de se reposer.

— Voilà bien le cachet de sa patrie : *hâte*

*toi lentement* ; l'impatience est le type français.

— Et ils ont raison, monsieur, lorsque en se hâtant ils peuvent obtenir plus vite leur introduction dans l'hôtel de Pamiers.

Un salut poli fut la réponse du baron à cette dernière phrase, puis il dit :

— Ainsi, don Lobranos n'est pas un hidalgo.

— Eh! monsieur, serait-il Espagnol, s'il n'était pas noble et encore de race de vieux chrétiens.

— Je ne disais ceci, reprit le baron, comme s'il eût craint d'avoir lâché une parole désobligeante, que dans l'espérance d'avoir à parler à quelqu'un qui aurait connu les parens de ma femme, elle, qui depuis tant d'années n'a eu qu'indirectement des nouvelles de ses proches; mes enfans, rappelez-vous que les mariages

contractés sans le consentement des deux familles, ne sont jamais sans être empoisonné au moins par de fâcheux souvenirs et bien pénibles souvent.

Ici le noble vieillard s'interrompit, ne croyant pas avoir frappé un coup aussi rude, il retentit néanmoins instantanément dans les cœurs de Lucienne et de Théodebert, et peut-être aussi dans celui de Sylvère, qui de son côté cachait, lui également, un secret dans le sien.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Julien, le fils aîné de Gros-Pierre Morel; certain d'être bien accueilli, le jeune et agréable paysan entra sans ressentir cet embarras que les petits éprouvent tropsouvent en présence des personnes de qualité; Sylvère en le voyant courut l'embrasser, Lucienne mit la main dans la sienne et le baron se hâta de lui deman-

der des nouvelles de ses parens ; elles étaient favorables : alors et du même ton d'amitié on s'informa des motifs de sa visite, qui ordinairement n'avait lieu que les dimanches. Lui, au lieu de répondre franchement hésita, et son bel œil noir plein de feu se tourna vers Théodebert, comme pour lui dire que sa présence embarrassait Julien : certes, ce fut un rude crève-cœur au jeune Saint-Aurèle, que d'avoir à sortir afin que le frère de lait des petits enfans du baron parlât plus à l'aise. Néanmoins il se soumit à cette contrariété et prenant son chapeau, il réclama la faveur de descendre sur le boulevard par la porte d'une des tourelles, son vœu lui fut accordé gracieusement ; puis en s'éloignant il annonça son retour à la soirée prochaine, c'est-à-dire à huit heures, lorsqu'à Saint-Félix on achève de souper.

Dès qu'il se fût éloigné, au grand déplaisir de Lucienne, on attendit que Julien parlât : lui alors conta que le frère de ce monsieur Parisien, qui était un véritable amateur des travaux de la campagne, lui avait proposé ainsi qu'à son cadet André, de prendre à leur compte une grosse ferme appartenant aux Lapeyrel; il la leur offrait avec de si grands avantages, que les Morel, bien qu'ils y vissent leur intérêt, n'avaient pas voulu traiter sans prendre conseil de leurs patrons naturels.

— Mais pourquoi refuser? dit le baron, si la chose est comme tu le dis, il me semble que l'on vous fait là un pont d'or.

— Ou de boue, dit machinalement Sylvère, et comme s'il n'eût voulu parler qu'à lui, son aïeul néanmoins l'avait entendu, il se tourna vers lui comme pour lui demander l'explication de son jeu de

mot ; mais il se retint et s'apercevant que le paysan n'avait pas fait attention au propos de son frère de lait, il lui dit enfin.

— Au reste, mon enfant, ceci ne peut être résolu sans qu'auparavant on y réfléchisse. Tu sais combien tous vous m'êtes cher ; j'en parlerai tantôt à mon frère et à mon fils, le vidame de Tarascon, et demain Sylvère, qui ne demande pas mieux que d'aller voir sa bonne nourrice, te portera notre décision ; maintenant rafraîchis-toi et fais les autres affaires qui t'ont amené à Saint-Félix.

Le baron entra chez sa femme, les deux jeunes gens restèrent avec Lucienne, qui s'informa si Rose ne reviendrait pas bientôt, Julien lui répondit que sa mère parlait déjà de la renvoyer et qu'elle était impatiente de rejoindre sa sœur de lait.

— Avez-vous vu force chasseurs pen-

dant la semaine passée et les jours écoulés de celle-ci? (on était au vendredi), et cette question fut faite du ton de la plus parfaite indifférence.

— Frère, répondit Julien, le grand vent n'a pas favorisé la quête ni la guette: nous avons rencontré une fois MM. du Valez avec M. le baron de Treville et de Combalzonne, ils ont traversé la pièce d'en bas; mais comme notre maître, (M. de Pamiers), nous a dit qu'ils étaient parens, aussi ne s'est-on pas fâché; après cela mais au moins quatre à cinq fois ton ami le Parisien...

— Qui? mon ami.

— Oui, le frère de celui qui était ici tout-à-l'heure, le fils de ce richard, qui pourrait acheter, s'il le voulait, toute la plaine de Revel.

— Eh bien!

— Ah! pour tout *cossu* qu'il soit, il n'est pas fier, il est venu, te dis-je, nous voir là, sans façon, comme tu ferais. Il veut que je lui apprenne la culture des terres et que Rose lui montre comment on mène ou qu'on administre, (c'est son mot), une grande métairie. Hier il donna un couteau à six lames à André, à moi, une belle poire à poudre avec une montre que je n'eusse pas pris, s'il ne m'eût assuré qu'elle n'était pas d'or; ça a un nom chroliprose, chéislororose...

— Chrysocale, dit Lucienne.

— Oui, ma sœur, c'est ça; les petits ont reçu tous six chacun, deux écus de six livres. Aux deux petites, il a fait cadeau d'un mouchoir rouge et d'un tablier de taffetas noir.

— Et a-t-il oublié Rose? demanda le vi-

comte en véritable désœuvré du *dessous* de la place.

— Ah ! celle-là n'a pas eu à se plaindre ; M. Aristide, pour payer les leçons qu'elle doit lui donner, lui a porté de Revel une robe variée de tant de couleurs, que nous n'en avons jamais vu de pareille ; puis un collier avec un Saint-Esprit qui a sur le dos une grosse pierre rouge, et enfin une croix presque aussi forte que celle de Lucienne. Ma mère qui croyait que cela devait coûter très cher refusait de le laisser prendre à Rose, mais M. Aristide lui a juré que c'était de l'argent doré ; vous verrez ces bijoux aussitôt que la sœur viendra vous joindre, ce ne será pas de sitôt, car il faut qu'elle gagne en enseignement de ménage, ce que le Parisien lui a porté avant d'avoir rien appris.

La candide Lucienne écoutait ce récit

sans en comprendre le fonds ; seulement elle était fâchée que sa sœur de lait, sa compagne chérie, eût accepté des présens offerts par un jeune homme qu'elle n'aimait pas. Sylvère, de son côté, instruit au-de-là de ce qu'il aurait voulu savoir, n'excita pas davantage le parleur Julien. Il le fit boire, et puis il le ramena jusques au bas de la côte par où l'on descendait pour aller à la métairie de Norelle.

## X.

### UN NOUVEL ACTEUR.

Plus une ame est noble, mieux la reconnaissance prend racine en elle.

(*Recueil de Maximes.*)

Le vicomte Sylvère préoccupé de tout ce qui venait de lui être dit, et fâché de s'être mis lui-même dans la nécessité de faire part de ses craintes à son aïeul, voulut profiter d'une belle après-dînée, et de

l'absence du vent qui, presque pendant les trois quarts de l'année, souffle sur Saint-Félix avec une violence sans pareille; il ne remonta point par la route de la porte de Castelnaudarry, mais tournant à droite, il descendit jusques au jardin potager, et à la maisonnette bâtie auprès, et connue dans le pays sous le nom du Tourron. Là, à cette époque encore on conservait quelques beaux arbres, des noyers vigoureux, d'élégans peupliers d'Italie, arrosés par la source abondante d'une fontaine voisine.

Là aussi, étaient de vertes et fraîches prairies dont la fertilité réjouissait l'œil. Sylvère aimait ce lieu, il buvait à la source limpide, et un livre à la main, se reposait abrité au pied d'un saule ou d'un frêne. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il était assis adossé au petit rocher dominant le

Tourron, que des voix se firent entendre à son côté ; il se détourna de l'attention qu'il prêtait à la centième lecture qu'il faisait de sa tragédie favorite, celle de Britannicus, et puis se leva précipitamment après avoir reconnu Théodebert, en la compagnie d'un étranger.

— Monsieur le vicomte de Pamiers, dit le jeune Saint-Aurèle en l'abordant et en renonçant avec bon goût à la qualification amicale, nouvellement admise entre eux, je me félicite de vous rencontrer si à propos ; voici un compatriote de madame votre grand'mère, don José de Lobranos, qui tient à honneur de lui présenter ses hommages, et qui ne sera pas fâché à l'avenir de faire connaissance avec son digne petit-fils.

Sylvère employant convenablement les expressions de son urbanité accomplie,

se réjouit à son tour de la faveur que le hasard lui procurait. Il s'énonça en termes si choisis, ses paroles furent si chaleureuses, si obligeantes, ses manières si gracieuses; que l'Espagnol ne pouvait se lasser de le regarder. Il semblait prendre un plaisir particulier à l'entendre, et il s'abandonna même à une sorte d'émotions affectueuses, qui lui gagna soudain le cœur du gentilhomme français.

Certes don Lobranos méritait cet accueil; quoiqu'âgé d'environ soixante ans il avait conservé à l'époque de la décrépitude commune, un visage spirituel, des traits fins, des yeux étincelans; sans maigreur excessive, sans embonpoint exagéré, il avait le corps droit, la taille fine, la prestance noble et la jambe admirablement bien faite. Jamais négociant n'eût son grand air, ses poses fières et chevale-

resques, son aisance à manier ses gants, son chapeau, sa canne, et à se servir de son mouchoir, riens importans et qui dans le monde complètent le type indélébile des gens de bonne compagnie.

Il ne portait plus la cape et le sombrero de voyage, vêtu entièrement à la Française, et avec autant de simplicité que d'élégance, on ne l'aurait pas pris pour un Andaloux, ce qu'il disait être, mais pour un gentilhomme d'une nos grandes villes en deçà des Pyrénées. Il soutint avec esprit la conversation qu'il ramena toujours très-habilement sur la famille de Pamiers.

— Excusez-moi, monsieur le comte, dit-il à Sylvère, si désireux d'être admis chez vos nobles parens, je souhaite en quelque sorte les connaître avant que de leur être présenté ; d'ailleurs, la plupart d'entre eux et vous aussi, êtes mes demi-com-

patriotes ; tels sont les motifs de mon indiscrète curiosité.

Lorsque le nom du vidame de Tarascon, eut frappé son oreille, il arrêta d'un geste expressif Théodebert qui parlait, et s'adressant à Sylvère :

— En voici un de votre maison, que je n'ai jamais vu sans doute, mais qui a fait du bruit à Madrid. Il y vint il y a quelques années en qualité de ministre de son roi légitime, Louis XVIII. Ses talens diplomatiques, sa haute naissance, les nombreux services qu'il venait de rendre à la cause royale, sa réputation de bravoure, lui acquirent l'estime de notre nation. Il a même donné chez nous une preuve éclatante de son courage ; vous a-t-il souvent raconté comment, la nuit même, où l'exigence de l'ambassadeur de la république française le contraignit à sortir de

Madrid et à quitter le royaume, il exposa sa propre vie pour délivrer celle d'un inconnu, et qui néanmoins était son propre parent.

Sur la réponse négative de Sylvère, l'Espagnol continua :

— Monsieur, votre oncle a autant de modestie réelle, que de qualités brillantes. Je vois qu'il met à cacher ses belles actions, le soin que tant d'autres emploiraient à les faire éclater de toutes parts. Je présume que vous serez charmé de savoir ce fait si glorieux pour lui; on me l'a répété si souvent, que j'ai dû en conserver la mémoire.

— Le vidame de Tarascon, passait à minuit dans une de ces rues étroites et périlleuses, qui avoisinent la place Major; un cliquetis d'armes frappa son oreille, il tira son épée et s'avança vers un homme

qui reculé, ou pour mieux dire, retranché dans l'enfoncement d'une porte étroite ne pouvait être ni tourné, ni pris en flanc, seul avantage qu'il avait dans son combat contre huit assassins. A l'approche de votre généreux oncle, l'un des assaillans qui le vit venir en attitude hostile lui cria de passer son chemin; qu'on n'en voulait ni à ses jours ni à sa bourse, et qu'il laissât des honnêtes gens dépêcher à l'autre monde un véritable coquin. Loin d'écouter ce conseil, le Vidame répliqua que jamais il ne croirait à l'honnêteté de huit hommes se ruant contre un seul; que le fait qui avait lieu, lui prouvait plutôt que l'homme de bien était celui qui ne se laissait pas abattre par la vue de la quantité de ses ennemis; et que les coquins étaient certainement ceux assez lâches, pour tomber tous ensemble

sur un adversaire. Cela dit, il fonça si intrépidement et avec tant de bonheur au milieu de la mêlée, que dès le début il jeta par terre deux de *mes* assaillans. Cette entrée en jeu, fut, il faut que *je* l'avoue, noblement imitée par l'Espagnol assailli. Deux autres bandits tombèrent sur le pavé et la partie commença à devenir moins inégale; mais que peut la vaillance contre le nombre? les nouveaux sicaires qui s'étaient jusque-là tenus à l'écart, et qui gardaient le bout de la rue le plus rapproché de la place Major, appelés par les blasphèmes de leurs camarades, se rapprochèrent, et leur nombre allait accabler deux dignes cavaliers, lorsque le jeune page de l'Espagnol qui avait pris le parti d'aller chercher du secours pour son maître que sa faiblesse n'aurait pu défendre, reparut heureusement accompagné d'une

foule de serviteurs du duc de Montézuma, car votre oncle défendait son propre cousin germain, le fils du frère de sa mère, mais plus âgé que lui. La vue de ce renfort détermina la retraite des assaillans; leur victime délivré eut à peine le temps de se nommer au vidame de Tarascon, et aussitôt perdant son sang par trois blessures profondes elle s'évanouit. Cette léthargie fatale dura plusieurs jours; quand elle prit fin, le duc de Montézuma apprit avec une douleur nouvelle que son parent et son libérateur n'était, non seulement plus à Madrid, mais encore qu'une politique ombrageuse d'une part, et faible de l'autre, l'avait contraint à quitter la Péninsule. Il en a, dit-on, conservé un regret qui n'est pas éteint aujourd'hui. Le bruit de ce combat, et de l'intervention chevaleresque du Vidame, tarda peu à se ré-

pandre dans les villes et les campagnes ; et plus d'un de nos poètes a composé un romancero sur ce sujet héroïque. Quant à moi, je suis charmé que des affaires de commerce m'aient amené à Saint-Félix, afin d'y faire connaître ce beau fait d'armes augmenté dans son mérite par la modestie sublime dont son auteur veut l'envelopper.

— Je ne vous cacherai pas, signor, répondit Sylvère à la fin de ce récit, que je vous ai une gratitude extrême du nouvel aliment d'estime pour mon cher oncle que je vous dois : sa vie glorieuse est parsemée de mille traits semblables, et nous ne pouvons les recueillir que de la bouche des tiers ; la sienne, toujours ouverte lorsqu'il s'agit de louer les autres, est muette à son égard. Je ne doute pas de l'accueil que mes proches vous feront, et si je ne savais pas que je ferais un chagrin réel à

ce cher Théodebert, je lui enleverais le droit de vous présenter à l'hôtel de Pamiers.

Le jeune Saint-Aurèle ne manqua pas de réclamer son titre de priorité, et Sylvère le prenant par la main, lui dit :

— Tranquillisez-vous, ce ne sera pas dans cette circonstance que je commencerai à me montrer ingrat envers vous. Oui, signor, continua-t-il en se tournant vers l'étranger : les nœuds sacrés de la reconnaissance me lient ainsi que les miens à votre hôte ; je gage que lui aussi, imitant mon oncle dans son noble silence, ne vous a pas conté, que naguère il a sauvé d'une mort inévitable et cruelle, ma sœur unique et bien-aimée.

La question qui fut faite par don José de Lobranos, amena le récit de l'événe-

ment du bœuf furieux, que Sylvère rapporta dans tous ses détails, sans s'inquiéter des signes que Théodebert lui faisait, et de son embarras pudique.

— Monsieur, dit l'Espagnol au jeune Saint-Aurèle; j'avais pour vous déjà une affection sincère, dorénavant je sentirai le besoin de votre amitié, car moi aussi je vous dois de la reconnaissance du service important que vous avez rendu à une de mes..... compatriotes.

Un regard rapide que Sylvère dirigea sur l'interlocuteur, et la finesse du sourire qui anima ses lèvres, auraient donné beaucoup à penser à un observateur attentif; mais ni don José, occupé de son compliment, ni Théodebert, cherchant à l'éluder ne s'en aperçurent, et ce fut heureux.

Cependant on avait gagné le boulevard

du château; là on se sépara, Théodebert et son hôte prirent par le chemin du *Foulet*, et le vicomte suivant celui du Midi, rentra chez lui par la porte de la tourelle. C'était l'heure du souper, il employa le temps de loisir du repas, à faire part à sa famille de la rencontre qu'il avait faite de don Lobranos.

— Ne le verrai-je pas cet enfant de ma patrie, dit la baronne émue au seul nom de l'Espagnol. Me tiendra-t-il rigueur, ainsi que ceux de mon sang.

Sylvère répondit que son nouvel ami viendrait sans doute ce soir-là, ou dans la journée suivante. En effet, vers neuf heures, et lorsque déjà la société accoutumée était réunie à l'hôtel de Pamiers, et que deux parties de boston, et une de reversie venaient d'être formées, Norbert

annonça par extraordinaire, messieurs de Saint-Aurèle et don Lobranos.

A ce nom véritablement Espagnol, la vieille baronne de Pamiers, retrouvant une forte portion de sa vigueur expirante, se souleva de son siége et faisant quelques pas en avant, se rapprocha de l'étranger, tandis qu'une larme roulait dans ses yeux presque éteints, et que sa bouche s'efforçait de sourire.

L'aspect d'une dame si noble, si vénérable, l'accueil distingué qu'elle faisait au nouveau venu, furent sans doute les causes uniques de l'émotion que lui pareillement fit éclater; il marcha vers elle d'un pas rapide, s'agenouilla presque pendant qu'il saisissait avec respect et baisait avec chaleur la main blanche et amaigrie qui lui était tendue. Ce premier acte de noble galanterie exécuté, il offrit son bras, avec

la majesté d'un véritable *Ricos hombrès*, à madame de Pamiers, et il la ramena lentement jusques au fauteuil qu'elle venait de quitter.

Le baron eut son tour ; don José lui témoigna sa vive satisfaction de faire sa connaissance ; il en dit autant au grand-bailli de Morée, et se laissa présenter à mesdemoiselles de Lavaur, de Salles, et de Sainte-Gabelle, ainsi qu'à la céleste Lucienne ; mais au milieu de ses civilités et pendant qu'il s'énonçait moins en commerçant préoccupé de ses calculs même dans le monde, qu'en gentilhomme instruit dès son bas-âge de l'importance de la politesse ; ses regards à demi-distraits cherchaient dans le salon, et sa physionomie exprimait son dépit de ne pas apercevoir l'objet de sa perquisition.

Une porte intérieure fut ouverte et le

Vidame de Tarascon, un bougeoir à la main, et qu'il venait d'éteindre, entra dans le salon ; à sa vue, une exclamation d'allégresse échappa à don José, qui cédant à un entraînement, victorieux de sa prudence, traversa rapidement la pièce pour aller à la rencontre du survenant ; qu'allait-il dire? qu'allait-il faire? il devenait le point de mire des assistans, lorsque le vicomte de Pamiers, qui ne le perdait pas de vue, le rejoignit et l'arrêta en lui disant :

— Voilà, signor, cet excellent oncle, M. le Vidame de Tarascon, dont la vie chevaleresque vous était si connue, que vous désiriez tant voir de près et dont vous m'avez raconté un trait de vaillance peu commune.

Ce propos, cette venue à l'aide si à point, ajoutèrent à la vive affection que

l'étranger ressentait déjà pour Sylvère. Sa course hâtive s'arrêta, il diminua une portion de sa vivacité, et ce fut presque d'un ton calme, qu'il fit assaut de civilité avec le nouveau venu.

Le Vidame, de son côté, ressentit ce mouvement obscur d'un instinct caché, instruit tout-à-coup par une voix mystérieuse qui illumine l'âme d'une faible lueur, non pas assez forte cependant pour qu'elle lise couramment dans le passé, et assez toutefois, pour qu'elle retrouve une portion de ses souvenirs. Le Vidame malgré lui ne put traiter en étranger celui que son neveu lui présentait. Où l'avait-il vu? où s'étaient-ils rencontrés? La chose lui paraissait certaine, mais sa mémoire infidèle ne lui rappellait plus ni le lieu, ni l'époque, ni la circonstance. La lumière surnaturelle s'éteignitmême peu après, car

l'Espagnol au lieu de faciliter une reconnaissance probable, se maintint dans la gravité froide et cérémonieuse de ceux de sa nation.

Cependant, le Vidame n'abandonna pas l'hôte des Lapeyrel, il revint à lui souvent, et enfin le contraignit à parler de l'Espagne; don José s'y prêta, mais sans familiarité et en se maintenant dans une réserve solennelle. La baronne à son tour le questionna, et en baissant la voix, lui demanda s'il avait entendu parler dans la Péninsule Ibérique des maisons de Montézuma et des Fernand Cortès.

— Ce sont, répondit-il gravement, de ces familles tellement illustrées, que nos compatriotes s'en occupent presque autant que des leurs même. Les descendans du célèbre Fernand, de ce vainqueur du Mexique, existent et jouissent de leur

splendeur légitime. Ce noble tronc est ombragé par de nombreux rameaux, et chaque branche fournira plus d'un brave. Quant aux Montézuma, les puînés de ce nom ont en quelque sorte abandonné l'Espagne ; ils habitent la Sicile et la terre ferme italique ; leur chef est en ce moment ambassadeur, à Paris, de la nouvelle cour napolitaine.

Cette nouvelle arracha un triste soupir à la baronne, à ses filles et à MM. de Pamiers. Don José sans paraître y faire attention poursuivit :

— La portion aînée de cette race impériale a été punie, dit-on, de sa rigueur ; ses rameaux sont devenus infertiles, il ne reste aujourd'hui qu'un seul Montézuma en Espagne, et c'est celui, ajouta le narrateur en renflant sa voix, celui qui doit la vie à M. le Vidame de Tarascon.

— Ah ! signor, l'air de la France est-il si pernicieux, qu'il puisse avec autant de promptitude amener à l'indiscrétion, la réserve et la gravité castillannes, se hâta de répondre à son tour le Vidame de Tarascon.

— Monsieur, répartit vivement don José, la chose dont vous vous plaignez a eu lieu le même jour, où la pétulance et la vanterie gasconne s'est changée en une modestie par trop absolue. Il peut vous convenir de taire vos belles actions; ce silence est une des qualités de l'ame réellement noble; mais celle-ci, quand, à son son tour, elle doit payer la lettre de change de la reconnaissance, n'a pas l'habitude d'en laisser faire le protêt.

Cette réplique, moitié de cavalier, moitié de négociant, ferma la bouche au Vidame, et Théodebert, Sylvère et don José pu-

rent librement raconter les détails de la rencontre nocturne à Madrid où le duc de Montézuma fut secourue si à propos par son noble cousin germain.

## XI.

### LA RENCONTRE EN VOYAGE.

> Une vieille femme, quand elle perd la modestie de son sexe, ressemble à l'araignée qui, du centre de sa toile où elle se cache, saisit au passage les moucherons.

L'incident de la présentation de l'Espagnol voyageur dans la maison de Pamiers; l'anecdote honorable qui ajoutait un si vif éclat à la réputation du seul fils qui lui

restait, firent perdre au baron le souvenir de la phrase dont il avait voulu demander l'explication à Sylvère ; celui-ci, charmé de cet oubli, attendit la question, bien déterminé à ne pas la provoquer.

Le baron également avait couvert du même voile le conseil à tenir avec les siens, pour déterminer si les jeunes Morel accepteraient la possession de la métairie offerte à si bas prix par Aristide. Ce point était trop capital pour que Sylvère le laissât lui aussi à l'écart; n'attendant pas ce que ses grands parens en décideraient, et ayant passé une partie de la nuit à réfléchir sur ce qu'il devait conseiller, il s'arrêta à un attermoiement qui lui parut propre à tout concilier.

Il ne voulait pas se brouiller avec Aristide par deux raisons majeures : la première à cause de Théodebert, la deuxième,

attendu qu'il éprouvait en lui les atteintes naissantes d'un amour dont Mathilde était le doux objet ; mais d'une autre part, il ne pouvait consentir à laisser ses frères de lait acquérir de la fortune aux dépens de la vertu et de l'honneur de leur sœur.

En conséquence, il se rendit le lendemain à Norelle, et, feignant de parler au nom du conseil de famille, il fit craindre aux Morel de prendre provisoirement un établissement aussi majeur sans l'attache décisive de MM. Lapeyrel et Saint-Aurèle. Il manifesta des craintes sur la solidité des pouvoirs, qu'Aristide avait à remplacer ses ascendans ; en conséquence, on pensait à l'hôtel de Pamiers, dit-il, que sans refuser, que sans accepter encore, la décision fût remise au retour des propriétaires réels de la métairie.

Cet avis partait d'une source trop res-

pectable pour qu'on l'éludât ou qu'on refusât de s'y conformer. Gros-Pierre, Claudine et leurs deux aînés furent d'accord que Julien, comme le plus déluré des deux frères, prendrait sur lui la réponse à faire à Aristide.

Ce point terminé, Sylvère en entama un second; la nécessité impérieuse du retour prompt de Rose à Saint-Félix. Claudine, entièrement rétablie, n'avait plus besoin de ses soins; ses deux sœurs, dont l'une avait quatorze ans et dont l'autre commençait sa seizième année, pouvait entièrement la remplacer aux soins du ménage. Son absence rendait à Lucienne beaucoup trop pénible le gouvernement de son école; Rose, sa sous-maîtresse, lui était indispensable et mille autres travaux aussi restaient en souffrance à l'hôtel de Pamiers tant qu'elle ne serait pas là pour les termi-

ner, enfin la péroraison fut décisive ; il déclara que le dimanche suivant sa sœur de lait serait ramenée par le père Morel ou Claudine, ou, à défaut de ceux-là, par Julien ou son frère André.

Le vicomte s'exprimait avec tant d'énergie, que nul n'osa opposer en obstacle à sa volonté, la nécessité prétendue de rembourser à Aristide, par un enseignement agricole ou de ménage, les présens qu'il avait faits à l'avance. Rose rougit peut-être; mais ce fut tout : en ceci encore on se soumit à la volonté de Sylvère.

Celui-ci espérant, par cette double mesure, déjouer le plan d'Aristide, sans avoir besoin de recourir à un éclat déplaisant, quitta Norelle et s'en retourna vers Saint-Félix. Il était venu en costume de chasse, son excellent épagneul le suivait. Au lieu donc de prendre la route directe, il tourna

vers la droite, tua un lièvre et deux perdrix, dans sa course aventureuse, et arriva, sans y faire attention, sur le grand chemin de Saint-Félix à Revel.

A peine, après avoir gravi le tertre, eût-il franchi la haie épaisse et vigoureuse qui borde les ravins de la route, lorsqu'il vit venir à lui, du côté de Saint-Félix, un piqueur à cheval ; il regarda en arrière de cet homme, et presqu'aussitôt la calèche, attelée de quatre chevaux, appartenant aux Lapeyrel, s'arrêta devant lui ; elle était remplie par madame de Saint-Aurèle, sa fille et une femme de chambre. Sylvère s'approcha et fit des complimens aux deux dames.

— Pensez-vous, chevalier errant, dit madame de Saint-Aurèle, que je vous laisserai passer ainsi? non, non, beau sire ; vous êtes tombé dans un piége, il y a force

à vous de vous y laisser prendre. J'ai des emplettes à faire, bien communes sans doute, mais comme à Saint-Félix on ne trouve dans les magasins les mieux fournis que du savon et de la poterie, je suis obligée d'aller à Revel. Un guide tel que vous sera trop précieux à une pavre femme abandonnée, pour qu'elle renonce à son concours. Montez donc ; je sais que cela vous privera du dîner de votre famille ; mais au retour vous aurez un couvert chez moi.

Le vicomte était trop bien élevé pour refuser une aussi bonne fortune ; il appela un paysan qui passait, lui remit son fusil, sa carnacière et, en lui glissant dans la main une pièce de douze sols, le chargea de porter le tout à l'hôtel de Pamiers et d'y faire savoir qu'il partait pour Revel et qu'il ne rentrerait qu'à la nuit.

Le superbe Brillant ne voulut pas suivre la dépouille de son maître; mais, s'élançant au devant de la calèche par ses sauts et ses jappemens joyeux, il excita la vélocité ordinaire des quatre beaux Limousins.

L'attention que Mathilde apportait à regarder la campagne voisine cacha en partie sa rougeur et l'émotion de son plaisir; sa mère ne vit rien, trop occupée elle-même de la pensée subite qui venait de la frapper.

Jusqu'à ce moment, le vicomte de Pamiers n'avait été aux yeux de la Parisienne, à demi créole, que le camarade de ses enfans; tout-à-coup elle s'avisa de l'examiner avec une attention de connaisseuse, et une fantaisie prompte à éclater, pareille à la lueur qui fuit en illuminant la nue, fit naître en elle le désir de travailler à ter-

miner une éducation qui certainement ne devait pas être complète. Jamais elle n'avait examiné aussi attentivement l'ensemble noble, fier et doux à la fois du beau jeune homme; il lui semblait qu'elle le voyait pour la première fois; elle admira donc sa chevelure noire lustrée et bouclée naturellement; la coupe agréable de son visage, si blanc, si frais, si rose à la fois; le dessin parfait de ses sourcils bruns et arqués divinement; le charme inexprimable du trait de beauté qu'il partageait avec sa sœur; celui d'un œil bleu céleste, large, grand, presque à fleur de tête et orné de cils noirs et fins; là se peignaient, ainsi que dans le jeu d'une bouche mignonne, coquette et purpurine, de nobles sentimens et de gracieuses passions. Le nez grec de Sylvère ajoutait une perfection nouvelle à cette physionomie remarquable; il

n'était pas de prince qui n'eût envié la main et le pied du Vicomte ; qui n'eût voulu posséder ses poses souples, dignes, élégantes ; la grâce empreinte en tous ses mouvemens : ce mélange de vigueur et d'abandon ; ces muscles, ces nerfs d'un Hercule, attachant les membres juveniles d'un autre Adonis.

A part tant de perfections extérieures, il y avait en toute la personne de Sylvère ce vague je ne sais quoi, cette qualité magique que l'on sent mieux qu'on ne peut la décrire ; celui-là était un jeune homme, et pourtant, même dans son sourire, et quand il cherchait le plus à paraître affable, quelque chose en lui commandait impérieusement la déférence et le respect.

Type accompli de cette race de gentilshommes, qui chaque jour s'efface, et qui,

dans le fond d'une province, dans la solitude d'un vieux château, rappelait si souvent autrefois les Richelieu, les Louvois, les Lettorière de la cour de Louis XV. Qui leur donnait cette grâce exquise, cette tournure si distinguée? qui en faisait un sylphe terrestre? c'étaient les habitudes de la bonne compagnie, l'urbanité implantée dans le cœur du plus farouche baron féodal; cette vie, dès la naissance moitié guerrière, moitié passée au service des dames; la pratique perpétuelle de la politesse, la religion en cet adage : NOBLESSE OBLIGE!!! les exemples des parens, des amis, des moindres connaissances; la volonté enfin des femmes qui ne voulaient aimer que des hommes bien élevés.

Sylvère, certes, était bien la preuve éclatante du pouvoir de tous ces moyens divers; enfant d'une petite ville, ayant à

peine entrevu Toulouse, Castelnaudary, Carcassonne, Albi, Castres, il s'était néanmoins formé à un degré si éminent, qu'il n'aurait su mieux faire, si, à Versailles, il eût pu chaque jour prendre au château royal, des leçons de belles manières et de bonne grâce.

Elevé par ses proches, eux seuls avaient été ses maîtres de langues étrangères, de danse, d'équitation et d'escrime; un vieux prêtre lui avait enseigné le latin et était parvenu à lui faire lire aussi Homère dans son bel idiome; mais Sylvère ne savait ni la musique, ni le dessin, ni l'économie politique, ni ces sciences, aujourd'hui vulgaires. Un goût passionné pour la lecture, et un choix circonscrit de bons livres lui avaient rendu familier l'histoire et la littérature ancienne et moderne; néanmoins ce n'était pas un homme brillant, et il eût été

battu par un persiffleur à la mode ; mais, en revanche, c'était, malgré sa jeunesse, un homme d'honneur, de probité et de fond, loyal, généreux, intrépide, jamais une mauvaise pensée n'avait souillé son ame, ni une passion licencieuse corrompu son cœur.

Tel était celui qu'une femme frivole, vaine, coquette, incapable d'un sentiment délicat, prenait en fantaisie d'attaquer, de séduire et de pervertir, sans s'embarrasser des suites et sans crainte des remords qui pourraient accompagner la victoire.

Dès que ce projet coupable eut été formé, une voix intérieure insinua malignement à madame de Saint-Aurèle que sa fille pourrait bien être la pierre d'achoppement contre laquelle son plan irait échouer. La jalousie naît en nous par intuition ; elle a des lumières qui lui sont propres et un microscope qui lui laisse

apercevoir ce que ceux, exempts de cette horrible maladie, ne peuvent surprendre, ni même soupçonner.

La dame déplora mentalement la mauvaise idée qu'elle avait eue de se faire accompagner par sa fille ; peu s'en fallut qu'elle la renvoyât à Saint-Félix avec la carnacière et le fusil du vicomte ; mais, ensuite, elle commença à moins être effrayée. La dissimulation est si naturelle aux jeunes cœurs ! ils ont tant de pudeur et de réserve dans leur premier amour, qu'ils mettent un art extrême, un soin constant à le taire, non à l'objet qu'on aime, et pour qui l'on ne peut avoir de secrets, mais à l'égard des indifférens. On fuit, on évite, on parle à peine à qui on rêve perpétuellement.

Ce manége si commun avait lieu dans cette calèche. Mathilde ne cessait d'exami-

ner les paysages variés qui se déroulaient autour et devant elle; jamais son regard ne cherchait celui de Sylvère; on eût dit qu'elle souffrait à savoir le vicomte auprès d'elle.

Lui la copiait de tout point; à peine s'il s'était informé de sa santé; il ne semblait voir que madame de Saint-Aurèle, et à elle seule il parlait. Les choses allèrent ainsi pendant toute la route qui fut rapidement franchie, car une seule lieue séparait Saint-Félix de Revel.

## XII.

### LA VILLE DE REVEL.

> La vie de la province est pareille à une roue qui ne cesse de tourner en un temps voulu, et où les mêmes événemens se représentent avec la même exactitude.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

Située exactement aux pieds de la Montagne-Noire et à son extrémité septentrionale, la ville de Revel est assise dans la riche plaine à qui elle a donné son nom. Son aspect n'annonce pas une cité antique, du

moins a-t-elle été reconstruite depuis un ou deux siècles tout au plus ; on n'y rencontre aucune maison à forme du moyen-âge ; ses rues sont larges et tirées au cordeau ; des eaux la nettoient et la parcourent ; elle a des fontaines, mais aucune n'attire le regard du connaisseur. Sa grande place, couverte à son centre par une colonade grossière qui en supporte le toît, est enceinte de deux ou trois côtés par des portiques sans ornement et qui, dans le pays, sont bizarrement nommées *las guirlandos* (les guirlandes).

La fertilité du sol est prodigieuse ; la ville est environnée de jardins potagers et de maisons de campagnes ; les sources de la montagne y entretiennent la vie et la fraîcheur. Cette ville, peuplée de six à sept mille ames, est riche ; on y fait beaucoup de commerce, soit avec l'Albigeois, soit

avec le Haut et le Bas-Languedoc. On vient à Revel s'approvisionner de toutes les choses nécessaires, et cela de cinq à six lieues à la ronde. Les magasins y sont bien fournis; il y a des manufactures. On cite un liquoriste célèbre dont le nom m'échappe, et qui en revanche envoie en Europe, et même au-delà, sa fameuse crême de fleur d'orange au vin de Champagne; élixir, véritablement digne des palais les plus gourmets.

Chaque samedi, un marché achalandé dans le pays remplit Revel d'une foule nombreuse; c'est le but de toutes les parties de plaisir des meilleures familles de toute la contrée, et ce marché est le nœud qui lie deux cents villes, bourgs ou villages voisins; alors les rues sont encombrées; on n'y chemine qu'avec peine; cette cohue, ce mouvement, cette diversité de

costumes, de mœurs, a un aspect piquant et animé.

Certes, madame de Saint-Aurèle était trop contraire à la vraie noblesse pour avoir choisi le samedi; elle aurait cru se dégrader en se mêlant avec la plèbe, tandis que tous les anciens seigneurs et les gentilshommes de la contrée ne manquaient pas ce rendez-vous qui les rapprochaient de leurs amis et de leurs simples connaissances.

Ce fut un jeudi que la Parisienne entra dans Revel; son piqueur, les quatre chevaux de sa calèche, les deux grands laquais montés en arrière, attirèrent une foule nombreuse de curieux devant l'illustre auberge de *la Lune*, qui depuis deux cents ans reçoit dans ses murailles l'élite des voyageurs. Les riches vêtemens de Mathilde et de sa mère attirèrent les regards, et bientôt leur nom circula de

bouche en bouche. Peut-être à Revel comme à Saint-Félix, la jalousie inspirée par le déployement fastueux de cette fortune énorme pour le lieu, se serait manifestée par quelque avanie publique, mais la présence d'un membre de la famille de Pamiers aussi considérée ici qu'ailleurs arrêta l'élan de l'envieuse malveillance.

Par un manége adroit, madame Saint-Aurèle se sépara de Mathilde qui, suivie de sa femme de chambre, d'un valet et d'un guide, dût aller seule parcourir les boutiques; sa mère avec Sylvère prit son vol d'un autre côté, le temps ne fut pas perdu. La coquette ne s'arrêtant pas aux barrières de la pudeur, et profitant de sa beauté peu commune, fit si beau jeu au candide jeune homme, que si elle ne ga-

gna pas son cœur, du moins elle égara complètement sa tête.

Je ne juge pas convenable de rapporter en détail les propos, les mines, les jeux habiles, les confidences et tous les secrets de l'art infernal de la coquetterie que madame Saint Aurèle mit en usage pour allumer dans le cœur du Vicomte une flamme, d'autant plus ardente, qu'elle s'éteindrait rapidement.

Quoiqu'il en fut, il demeura certain pour la Parisienne, lorsqu'il fallut retourner à Saint-Félix, que si d'abord le Vicomte avait songé à la jeune fille, il ne s'occuperait que de la mère dorénavant. Sylvère, enivré par les avances et la rouerie d'une femme jeune en apparence et positivement belle dans la réalité, ressentait ce frisson du désir si commun au jeune âge, et qui fait alors

faire tant de fautes et commettre tant de sottises.

On avait vanté ses succès, on lui avait supposé des bonnes fortunes, on s'était efforcé de le grandir à ses propres yeux afin de le mettre dans l'embarras de n'oser se rapetisser en présence d'une personne charmante qui manifestait une si haute opinion de lui; cette ruse de guerre est presque toujours d'un effet certain. Le plus loyal jeune homme a peur d'être moindre qu'on ne le suppose, et il accepte d'autrui ce que sa franchise n'aurait jamais voulu ni osé avancer à son avantage.

Tant que les causeries durèrent soit dans Revel, soit aux environs; la victoire fut assurée à madame Saint Aurèle; le Vicomte seul avec elle ne pouvant faire aucune comparaison, la trou-

vait charmante, l'admirait et ne voyait qu'elle; mais dès la route, et une fois rentré dans la calèche, lorsqu'il put voir la beauté si supérieure, si candide de la jeune fille, le remords descendit en lui, et lui se demanda si, avant de choisir entre ces deux femmes charmantes, il ne serait pas convenable de réfléchir et de méditer.

Il était encore dans ces dispositions lorsque la calèche s'arrêta devant la maison Lapeyrel, du côté du boulevard; là il voulait se retirer, mais la retraite lui fut interdite, la conquérante tenait à ne pas lâcher aussitôt son esclave, et elle ne lui rendit la liberté que lorsqu'elle l'eut reconduit à l'hôtel de Pamiers, où elle vint assister à la veillée: alors elle se sépara de lui, non sans l'avoir

retenu pour lui servir de sigisbé dans la visite que le lendemain elle voulait faire au château du Castelet.

Depuis le moment où l'aveu ingénu de Lucienne avait rempli le cœur de Théodebert de tant de félicités ; le bon jeune homme se sachant peu aimé de sa mère, avait tenu conseil à part lui sur ce qu'il y avait affaire dans la position où il se trouvait. Celui-là non plus ne concevait qu'avec désespoir l'attente patiente du retour de ceux dont il dépendait ; ce retour d'ailleurs était-il si positivement fixé? les délais si communs dans le cours des grandes affaires, ne retiendraient-ils pas M. Lapeyrel, plus long-temps qu'ils ne l'avaient arrêté hors de Saint-Félix? et dans cette incertitude, dans cette chance si variable, un autre époux ne serait-il pas proposé

et accepté pour Lucienne; que fallait-il donc faire afin d'éviter un pareil malheur?

La même pensée qui avait déterminé Aristide à s'adresser sur-le-champ à ses parens, décida pareillement Théodebert, qui ne savait pas que son frère l'avait gagné de course; en conséquence, lui aussi, prenant la plume, écrivit deux lettres chaleureuses et passionnées, à son père et à son aïeul. Il leur avoua la victoire remportée sur lui par la noble et belle Chanoinesse, et le désir que lui aurait de devenir son époux.

Rempli de réserve et de délicatesse, il ne laissa rien connaître de l'amour réciproque qu'il avait inspiré; mais il raconta dans tous les détails l'accident qui l'avait mis sur un si bon pied dans l'hôtel de Pamiers, il insista sur cette

vie sauvée ; sur la reconnaissance de la famille, et sur les titres de fils, de frère et de neveu qu'elle lui donnait déjà ; ils devaient presque lui répondre que sa prétention ne serait pas repoussée lorsqu'ils la dévoileraient.

Ces épitres terminées, cachetées et portées par Théodebert même, non à Revel, mais à Villefranche, dans la croyance qu'elles arriveraient plus vite à leur destination, le jeune homme se mit à calculer et à recalculer encore, combien de jours s'écouleraient avant que les réponses lui revinssent.

C'était seulement à Milan qu'il avait expédié sa correspondance ; une missive dernière de Saint-Aurèle à sa femme lui ayant annoncé que terminant, à sa pleine satisfaction, l'opération gigantesque qu'il était venu tenter à Hambourg, il repar-

tait de cette ville le lendemain, afin d'aller en Italie rejoindre son père qui avait, lui aussi, obtenu de son côté un résultat aussi avantageux.

Que serait devenu Théodebert, s'il lui eût fallu attendre que son père consultât d'Hambourg à Milan, son aïeul; et que celui-ci lui rendit le réciproque? Certes, le jeune amoureux serait mort accablé d'amour et d'impatience.

Aristide, qui avait beaucoup plutôt tenté le même ouvrage, se flattait que la réponse favorable ne tarderait pas à lui parvenir. Il patientait d'autant mieux que ses voyages fréquens à Norelle, lui procuraient une distraction que son frère n'avait pas. Habile à feindre, il était parvenu facilement à endormir la méfiance de la famille Morel, et avec non moins d'adresse, il avait su aussi troubler

le cœur de la jeune Rose. Le mot de mariage ayant été prononcé, car sans lui, la villageoise vertueuse se fût refusé à écouter son séducteur, cet appas grossier, mais brillant, obtint son succès ordinaire.

Néanmoins, avant de vaincre la pudeur de sa jolie maîtresse, Aristide comprit qu'il aurait à combattre nombre de bons principes et tous les préjugés de la campagne; mais comptant en ses ressources, il ne doutait pas de la victoire; lorsqu'un lundi matin étant venu à Norelle, on lui apprit que la veille, son *institutrice* de ménage avait quitté la métairie sous la sauve-garde de sa mère, pour aller de nouveau habiter, à Saint-Félix, l'hôtel de Pamiers.

Si au moment où cette mauvaise nouvelle lui était contée, il n'avait pas sa-

crilégement blasphêmé la Providence ; le méchant s'en dédommagea aussitôt qu'il put reprendre le chemin de la ville. Sa situation se compliquait; comment dans ce même lieu poursuivrait-il Rose, et se déclarerait-il ouvertement devant elle, le prétendant à la possession légitime de mademoiselle de Pamiers?

Tout autre aurait reculé devant cette difficulté, Aristide au contraire se flattait de la tourner ou de la vaincre. D'abord il continua son manége auprès de Rose; des lettres fréquentes, et qu'il se fesait rendre, de manière à ce qu'il n'y en eut qu'une d'engagée, et qui d'ailleurs n'étaient pas de sa main, puisqu'après les avoir composées, il les faisait transcrire par Éloi, son valet, son confident et son âme damnée; des lettres, dis-je, exaltaient l'amour de la pauvre fille, et devaient

l'amener à la dernière faute peut-être, espérait le séducteur, avant que ses ascendans lui eussent répondu.

En même temps, il se rendait de jour en jour plus assidu à l'hôtel de Pamiers, et par mille fourberies et par cent actes d'hypocrisie combinés, il cherchait à se rendre favorable les habitans de cette noble demeure, sans y parvenir, néanmoins ; toutes les préférences étaient uniquement pour son frère, il le reconnaissait, et ceci ne l'amenait qu'à mieux haïr celui-là.

## XIII.

### LE CONTRE-COUP.

L'amour détruit dans le cœur d'une femme les vertus de la mère.

Le lendemain de la course à Revel, eut lieu la visite annoncée au château du Castelet. La route ne permettait guère d'y aller en voiture; madame Saint-Aurèle partit à cheval, n'ayant à sa suite qu'un jockey, et Sylvère pour compagnon unique. Ce tête-à-tête

détruisit les bonnes résolutions nocturnes formées par le vicomte. Il s'était vivement reproché cette tendresse coupable, cet adultère réel ; la beauté simple et touchante de Mathilde lui était en outre apparu avec tous ses charmes ; et l'ame naturellement vertueuse de Sylvère penchait plutôt vers une affection, qui n'amenait ni remords ni souci, que vers celle dont les conséquences étaient incalculables.

Mais que peut un jeune homme, lorsque dans la vivacité de l'âge il lutte avec un tempérament de flamme, contre ces désirs incendiaires, qui ont en lui tant d'auxiliaires ; et que la froide raison est seule à combattre ? Vainement l'honneur, la délicatesse cherchaient à le ramener du sentier périlleux où il s'engageait ; toutes ses meilleures déterminations dis-

paraissaient devant un regard incendiaire, ou bien un geste calculé de la savante coquette.

L'attaque fut vive pendant le temps mis à franchir la distance qui sépare Saint-Félix du Castelet. Il y eut suspension d'hostilité tant que dura la visite; mais à peine se retrouva-t-on sur la route, que l'on escaramoucha avec une vivacité tellement soutenue! qu'en toute autre place le Vicomte se serait vu dans la nécessité absolue de se rendre avec armes et bagages; ce qui fut différé ne fut pas perdu.

Les visites de Sylvère se multiplièrent: les habitués du *dessous* de la place consultèrent M. Molleau, pour savoir de lui ce que le vicomte de Pamiers allait faire si souvent au logis des Lapeyrel. A cette question qui lui rendait le sceptre

du *nouvellisme*, Molleau poussa en avant ses lèvres, cligna les yeux, se frotta les mains l'une contre l'autre, puis ayant porté autour de lui un regard scrutateur, s'arrêta soudainement; ses compagnons l'imitèrent et l'enceignant de leurs personnes, firent un cercle tellement compact autour de lui, que nul autre n'eût pu l'approcher.

Cependant Molleau ne parlait pas encore; on reconnaissait au travail laborieux de son enfantement que ce qu'il allait dire aurait une haute importance et la curiosité n'en prenait que plus d'accroissement.

— Parlez, parlez, lui dirent ensemble les chefs des désœuvrés; que craignez-vous, n'avez-vous pas mis notre discrétion à l'épreuve, avons-nous jamais répété hors de nos parens, amis, connaissances et compatriotes, le cas majeur que

nous devions garder pour nous seuls. Allons, allons... Ah! vous vous taisez!...

— Je gage, ajouta le plus malin, qu'au fond, vous ne savez que dire.

Qu'il fut superbe et foudroyant le sourire de conviction en sa force par lequel Molleau répliqua d'abord au receveur des contributions Roubertot, qui avait osé lui tenir ce langage ; l'éloquence du regard qui ne fut pas moindre. Enfin, trouvant la compagnie disposée merveilleusement, il lui dit à voix basse :

—Avant peu, messieurs, il se passera de grandes choses ; les Lapeyrel voulant décrasser leur famille et procurer à leur or un éclat de meilleur aloi, ont acheté à la maison de Pamiers, et au prix de deux cent mille livres, devant servir de dot à mademoiselle de Lavaur, qui se marie aussi; premièrement, la main du vicomte

Sylvère qui épousera la jeune Mathilde, et celle de la comtesse Lucienne, dont on fera la femme de *Théoberton*. De plus, mademoiselle de Salles, la seconde des filles du baron de Pamiers, consent à porter le nom du vieux Lapeyrel. La plus jeune, mademoiselle de Sainte-Gabelle, entre en religion au couvent des Dames-de-Malte, à Toulouse; et l'aînée avec ses deux cent mille livres, devinez, messieurs, de qui elle va partager la couche ?

Les noms de dix ou douze vieux gentilshommes ou riches garçons de l'arrondissement tombèrent sur Molleau dru comme grêle; lui ferme, et à chaque nom prononcé, répondait : vous n'y êtes pas. Et quand tous eurent jeté leur langue aux chiens, selon l'expression proverbiale, lui reprit triomphalement :

— Elle épouse le marchand espagnol ; et je tiens *tout ceci d'une personne bien informée.*

Un cri uniforme de surprise échappé aux auditeurs ayant retenti, amena *sous* la place, une foule de désœuvrés qui se promenaient au dehors; il fallut confier ceci à chacun sous le sceau du secret; et la discrétion fut si bien observée, qu'une heure après, dans Saint-Félix et dans ses trois faubourgs, la nouvelle se répandit de ces mariages incertains, et au moins très extraordinaires.

D'une autre part, cette révélation expliqua en quelque sorte les assiduités de l'Espagnol chez les Pamiers ; on ne le voyait que dans cette maison, ou à l'église, dont il était un des fidèles assidus, ou se promenant autour de la ville avec Mathilde Saint Aurèle.

Dès le matin de son entrée à Saint-Félix, don José avait manifesté pour cette jeune personne une amitié paternelle ; à l'entendre, elle lui rappelait avec une ressemblance désespérante une femme qu'il avait aimée éperdûment. Il aurait pu prouvé ce qu'il avançait, si dans son voyage récent de Cadix en France, on ne lui eût volé dans une auberge, le portrait de cette dame avec sa garniture de diamans. Depuis qu'il avait vu Mathilde, il avait écrit chez lui pour qu'on lui expédiât une répétition de ce même portrait, dont il possédait diverses copies dans ses maisons en Espagne.

Un matin où Aristide s'était transporté au marché de Revel, on le vit revenir à bride abattue. La velocité de sa course fut telle que le violent élan donné à son cheval, empêcha celui-ci de tourner

brusquement à gauche pour gagner le derrière de la maison, selon la coutume des Lapeyrel, qui évitait tout fracas propre à l'alimentation de la curiosité publique ; il vint par la place ; le choc précipité des fers sur le pavé inégal de la ville, annonçant un aliment à la curiosité de tous, fit ouvrir simultanément toutes les fenêtres de la rue du château, depuis la porte de Toulouse, jusque fort au-dessus de celle-ci. Le jeune homme mit pied à terre comme en se précipitant et sans s'embarrasser de sa monture ; car aucun valet n'étant là, pour la recevoir : il courut au salon... Sa mère était absente... où était-elle? ce fut sa demande à chacun des siens ; on lui apprit qu'en la compagnie de Mathilde, de don Lobranos et du vicomte de Pamiers, elle se chauffait aux

rayons du soleil sur le boulevard du Midi. (On avait passé de l'an 1807 à 1808.) Loin de prendre patience jusqu'à sa rentrée, il se hâta d'aller rejoindre sa mère au lieu indiqué, et afin d'abréger la distance, il traversa indiscrétement le rez-de-chaussée de la maison de M. de L... qui avait aussi une porte ouverte sur le boulevard ; là, du haut du perron qui la précédait, il aperçut en effet madame Saint Aurèle en pleine conversation avec Sylvère, tandis que Mathilde et don José marchaient en avant.

La rapidité de sa marche eut bientôt amené Aristide auprès de sa mère ; et en l'abordant il dit au vicomte de Pamiers qu'il le priait de l'excuser, si, pour ce moment, il l'obligeait à lui céder sa compagne, mais qu'il portait à celle-ci une nouvelle

qu'il ne pouvait retarder la communication.

— Et vous êtes à votre tour insupportable, Aristide; j'aime à croire que mon mari, que votre aïeul, ne sont morts ni malades, et hors ce cas, je ne vois pas ce qui motive votre brusquerie et cette sorte d'incivilité que vous faites à monsieur de Pamiers.

— Je suis convaincu, répondit le jeune Saint-Aurèle, que le Vicomte a l'esprit trop bien fait pour m'en vouloir de ma brusquerie; je dis plus, je suis assuré que lorsqu'il recevra sa part de l'affaire qu'il m'importe de vous communiquer, il m'approuvera et me remerciera de même.

— En attendant la lumière qui me produira cet effet, dit galamment Sylvère, ne vous flattez pas que dans ma retraite forcée je ne vous en veuille. Voici le bien

inestimable dont vous me privez, et je ne peux prévoir l'indemnité qui m'en dédommagera, dites-vous ?

Il achève, salue gracieusement, et malgré le regard de douleur et de flamme qu'on lui adresse, il s'en va rejoindre Mathilde et don Lobranos, au grand déplaisir de madame Saint-Aurèle qui, plus fâchée encore de ceci, dit aigrement à son fils :

— Votre ridicule folie augmente donc au lieu de diminuer? car je gage que votre empressement à me parler prend sa source dans une réponse favorable à votre demande que vous venez de recevoir d'Hambourg ou de Milan.

— Vous avez deviné, répliqua Aristide, non intimidé par l'impatience de sa mère. Mon père a reçu ma lettre une heure avant son départ des bords de l'Elbe, et

c'est de Milan qu'il me répond en son nom et en celui de notre aïeul.

— Et il consent à ce beau mariage?

— Voici sa lettre; prenez-en lecture, je vous en conjure.

Et il lui tendit sa missive ; mais sa mère la repoussant avec dédain :

— La nouvelle ne me charme pas tant déjà, pour que je sois impatiente d'en apprendre la confirmation par moi-même; si c'est pour vous un besoin irrésistible que d'en faire une dixième lecture peut-être, depuis Revel jusques-ici, je consens à vous ouïr, car aussi, sans doute, daigne-t-on me tracer la conduite que je dois suivre en tout ceci.

Aristide ne pouvant comprendre le dépit de sa mère, et s'en tourmentant peu d'une autre part, ouvrit la lettre, et lut ce qui va suivre :

« Mon père et moi, cher Aristide,
» avons reçu avec surprise et sans déplai-
» sir, toutefois, l'aveu que vous faites à
» l'un et à l'autre de votre amour pour la
» comtesse de Pamiers, et la communica-
» tion de votre désir ardent de l'épouser.
» Peut-être mon père et moi aurions mieux
» aimé un autre mariage pour vous, et je ne
» vous cache pas que, tous deux, nous
» destinions en secret Théodebert à l'hon-
» neur de cette alliance. Mais puisque son
» cœur ne lui parle point en faveur d'une
» aussi belle et noble demoiselle, nous
» ressentons une joie infinie que ce soit
» vous qui vouliez la posséder. Recevez
» donc notre consentement, qu'a précédé
« pour votre félicité complète celui de vo-
» tre mère, ainsi que vous nous le dites;
» remerciez-la pour nous. Maintenant que
» le principal vous est accordé, je vous

» demande de la patience ; ne brusquez
» rien; laissez-nous revenir ; notre retour
» aura lieu quinze jours après la réception
» de la présente. Souffrez que votre aïeul
» vous présente appuyé sur la double co-
» lonne de deux cent mille livres de ren-
» te que vous aurez pour votre part, car
» nous vous apportons à tous une fortune
» prodigieuse... etc. »

Des détails particuliers suivaient ces phrases, et un *post-scriptum* de la main du grand-père répétait les mêmes choses, mais exigeait plus fortement le même délai.

## XIV.

### CONFLIT DES PASSIONS.

Il est rare que les sentimens de la nature ne s'effacent pas dans les ames vulgaires, devant l'enivrement de l'amour physique.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? dit madame Saint-Aurèle à son fils, et en affectant un surcroît de mauvaise humeur; je me flatte que, reconnaissant de la fai-

blesse de vos proches, vous patienterez jusqu'à leur retour. Quant à moi, je vous déclare que je me refuserai à toute demande anticipée.

— Quoi, ma mère! et cette lettre à la main vous ne voudrez pas venir auprès de la baronne de Pamiers, afin que notre empressement soit agréable à cette famille ?

— Je vous le répète, je ne ferai pas un pas, sans votre père ou votre aïeul... Qu'est-ce que deux semaines?

— Ce sont deux années. Allons, bonne mère, soyez un peu complaisante.

— Bonne mère, chère mère, maman... Que vos expressions sentent la province! Ne pourriez-vous me nommer autrement? Les fils bien élevés, en parlant à leur mère, emploient un mot plus respectueux et de meilleur goût, celui de MADAME : est-il

nécessaire d'apprendre aux étrangers que vous êtes né de moi ?

— Qu'à cela ne tienne, répartit Aristide en riant; vous ne serez désormais pour moi que madame de Saint-Aurèle ; mais, en revanche, cédez à ma prière et profitez de cette occasion pour faire naître à madame de Pamiers l'idée, qui, je sais, serait agréable à mon père, d'une double alliance entre les deux familles ; car je ne doute pas que mon aïeul surtout ne rêve depuis long-temps un mariage entre ma sœur et le vicomte Sylvère.

Le coup inattendu qui frappa madame de Saint-Aurèle fut porté si rapidement, qu'elle n'eut pas le loisir de faire un appel à sa prudence. Aussitôt que son fils eut terminé sa phrase, elle se dégagea vivement de son bras, se recula, et avec une voix tremblante de colère, s'écria :

— Quel est donc ce vertige qui trouble votre raison? n'est-ce pas assez qu'un des miens entre dans cette famille odieuse? faudra-t-il que Mathilde soit sacrifiée, soit ensevelie à tout jamais dans ce pays abominable? Pauvre enfant! le plus sot orgueil conspire à te rendre malheureuse! mais compte sur moi pour te défendre; je ne te laisserai pas égorger ainsi.

Jamais madame de Saint-Aurèle n'avait manifesté tant de tendresse pour sa fille; souvent les frères de celle-ci avaient souffert des duretés de leur mère envers elle; or, cette conduite de toute la vie, si tranchée avec ce développement spontané d'une amitié excessive, confondit Aristide, qui, d'abord, en chercha la cause et ne la trouva pas. Fâché néanmoins d'avoir élevé cette tempête, il crut l'apaiser en assurant que Mathilde ne regarderait pas

avec effroi un mariage qui l'unirait à Sylvère, qu'elle avait des goûts simples, que d'ailleurs la grande fortune qu'elle aurait pourrait lui donner le droit d'insister à aller passer tous les ans six mois d'hiver à Paris.

— Enfin, madame, dit-il encore, puisque votre affection maternelle s'alarme tant sur l'avenir de notre sœur, apprenez que je la crois très disposée, si on la marie au vicomte de Pamiers, à joindre le don de son cœur à celui de sa main ; sachez aussi que j'ai deviné d'une autre part l'amour délicat de Sylvère pour votre fille.

— Vous en avez menti, monsieur ; vous calomniez un homme d'honneur qui a trop de bon goût, d'ailleurs, pour s'attacher à une petite fille sans tournure, sotte, insignifiante... Ah ! j'en apprends de belles sur son compte ! Quoi ! elle aime, elle

fait la coquette, elle devance le choix de ses parens!... L'impertinente! mais j'y mettrai bon ordre. Je ne souffrirai pas qu'elle nous déshonore, et, dès demain, je vais la mener chez les dames Feuillantines de Toulouse.

Une passion dévergondée respirait dans cette réplique furibonde; ce renversement inconcevable de la tendresse, mise à jour précédemment pour Mathilde, avec cette sorte de haine sans mesure qui venait de lui succéder tout-à-coup, formaient un contraste trop frappant pour qu'il échappât à l'habile jeune homme; il lui éclairait sur-le-champ ce qui d'abord lui avait paru un problème si difficile à résoudre.

Quelle que fût l'indifférence d'Aristide pour la partie des bonnes mœurs, cependant, et en cette occurrence, il ne vit pas sans dégoût et même sans horreur le cou-

pable entraînement de sa mère. Dès lors sans doute il renonça à la démarche qu'il voulait lui faire faire ; mais en même temps il se détermina à sauver l'honneur de sa famille et à secourir malgré elle la femme imprudente qui se faisait un jeu du lien conjugal. Ceci arrêté en lui, il se rapprocha de sa mère, et, la contraignant presque à reprendre son bras.

— Madame, dit-il, modérez-vous : nous ne sommes pas seuls, on nous regarde, et voilà ce mauvais Molleau qui, je le gage, va tenter avant la nuit trente mensonges sur le mouvement de mauvaise humeur auquel vous vous êtes livrée. L'avez-vous réfléchi ? où est le crime de ma sœur ? est-elle coupable d'avoir, comme vous, comme nous également, reconnu le mérite du Vicomte, et ceci, d'autant plus à propos, qu'elle s'est conformée sans le savoir à la volonté irré-

vocablement arrêtée de mes deux ascendans. Je sais, et à leur retour ils vous le confirmeront, que leur premier but, en venant se fixer à Saint-Félix, a été de donner Mathilde au Vicomte. Je crains, s'il faut vous le dire, que votre opposition à ce mariage ne puisse l'emporter sur l'opiniâtre volonté de M. Lapeyrel.

Madame de Saint-Aurèle, qui avait été au premier moment emportée par sa jalousie, tarda peu à reconnaître qu'elle venait de faire une école : comment, en effet, expliquer convenablement cette colère à l'égard d'une chose si simple ? ne devait-elle pas craindre qu'en y persistant elle n'éclairât son fils sur un point qui devait rester enveloppé à ses yeux dans une nuit profonde ? D'une autre part son cœur était péniblement froissé par la révolution qui lui était faite, que Sylvère rendait en secret à Ma-

thilde la tendre affection que celle-ci ressentait pour lui. Ces deux émotions puissantes luttaient en elle et toutes les deux dictèrent la réponse.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois m'assurer du peu d'égard que l'on me témoigne dans ma famille. Ainsi, sans m'en prévenir, on dispose de la main de ma fille, on l'enlève à mon autorité, et elle et mes autres enfans s'unissent pour briser le joug. Je ne crois pas avoir mérité cet outrage et du moins, pendant l'absence de mes seigneurs et maîtres, dois-je veiller à ce que ma fille ne commette aucune imprudence, et ne compromette pas sa réputation. Vous m'applaudirez, je pense, dans le fait de séparation absolue que je vais établir entre elle et le vicomte de Pamiers; votre père et mon beau-père, à leur retour, ordonneront, et je me sou-

mettrai; mais je crains que leur projet sournois ne se dissipe en fumée. M. Sylvère, j'en ai le pressentiment, n'épousera jamais ma fille.

A peine la dame avait achevé ces derniers mots que, se mettant presque à courir, elle atteignit don José de Lobranos, Mathilde, et le Vicomte qui la devançait.

— Monsieur de Pamiers, dit-elle, mon fils a terminé sa confidence, et il m'a demandé de rentrer dans la ville; je me sens au contraire en disposition de me promener encore. Si vous le voulez bien, nous laisserons notre hôte, ma fille et Aristide, reprendre le chemin de la maison.

— Mais, ma mère, répondit Aristide en regardant à sa montre, le dîner nous attend; il est cinq heures, et je sais que M. le Vicomte doit accompagner son grand-

oncle chez un de leurs amis communs.

Le ton singulier qui fut mis par cette phrase d'obstacle au projet de madame Saint-Aurèle qui voulait avoir un éclaircissement, avec le jeune homme qu'elle égarait si fatalement alors, parut si extraordinaire à la femme coupable, qu'elle craignit d'avoir laissé deviner son secret; aussi, loin de persister dans l'accomplissement de son désir, elle céda à la violence de l'heure, et, rongeant son frein, laissa partir Sylvère et s'en revint avec les autres, sans néanmoins se mêler à leur conversation.

Aristide ne s'était pas trompé dans l'observation de prudence qu'il avait faite à sa mère touchant Molleau; celui-ci suivit le groupe sans l'aborder, jusque sous le portique de la place, s'arrêta dans ce der-

nier lieu, où il rencontra le rassemblement ordinaire des habitués.

— Messieurs, s'empressa-t-il de leur dire aussitôt qu'il les eût rejoint; nous sommes à la veille de voir des scènes étranges troubler l'heureuse paix dont jouit notre ville; il se passe des choses incroyables dans celle-ci; sans ma conviction profonde en votre discrétion, je ne pourrais me résoudre à vous faire part de ce que j'ai..... non, de ce que je tiens de personnes bien informées. Je vous contais, il y a quelque temps, les projets de mariage qui devaient décrasser nos Parisiens aux dépens de l'illustration de MM. de Pamiers; eh bien, tout est rompu; Saint-Aurèle a trouvé dans le nord de l'Allemagne, un prince ruiné de la confédération du Rhin qui épousera la petite Mathilde avec la dot de cinq cent mille francs de rente, et en même

temps, le vieux Lapeyrel accceptait pour son petit-fils aîné, la fille d'un maréchal d'empire qui a la promesse d'une place de sénateur pour son beau-père. Il a donc fallu rompre avec les Pamiers ; ceux-ci ont répondu par une lettre tellement arrogante que les Parisiens l'ont envoyée à madame Saint-Aurèle; son fils Aristide la lui a remise tantôt à la promenade ; la dame après en avoir pris lecture, a été arracher sa fille des bras du vicomte Sylvère et on a ramené la jeune personne toute en larmes; demain il y aura un duel entre le vicomte et les deux Lapeyrel fils, qui combattront l'un après l'autre.

Cette nouvelle encore moins croyable que celle qu'elle détruisait en partie, n'en eut que plus de valeur, chacun se dispersa, et fut dans les maisons où il était le plus intime, communiquer le récit de Molleau

en l'embellissant de détails si variés selon l'imagination des narrateurs, que lorsque la nouvelle parvint aux dernières mâsures du faubourg, il était certain que le jour suivant les quatre messieurs de Pamiers combattraient dans le cimetière avec les quatre Lapeyrel, bien que deux de ceux-ci fussent encore absens.

La haute société de Saint-Félix fut émue ce même soir, non qu'elle acceptât tout ce qu'on lui rapportait, mais elle en adoptait une bonne partie, et le duel du lendemain irritait des vanités qui trouvaient mauvais que le vicomte de Pamiers prêtât le collet aux arrières-petits-fils d'un huissier; ce qui donna plus d'apparence de réalité aux menteries de Molleau fut que ce soir-là il n'y eut pas de réception à l'hôtel de Pamiers; la baronne se trouvant indisposée et mesdemoiselles ses filles de-

vant le lendemain s'approcher de la sainte table, la porte fut close.

Le lendemain, dès le point du jour, la majeure portion de la population du lieu se porta en foule aux alentours de la porte de Toulouse et du cimetière. Au midi encore des badauds faisaient le pied de grûe, car le bruit se répandit que le duel était remis à l'après-dîner.

Vers dix heures, des amis intimes vinrent faire une visite intéressée, qui au baron, qui au grand-bailli de Morée, qui au Vidame de Tarascon; deux jeunes nobles entrèrent chez Sylvère et s'étonnèrent de le voir en robe de chambre s'amusant à tourner un vase d'ivoire qu'il destinait à son aïeul.

Cette famille jouissait d'une telle considération que les moins bien élevés de la ville n'osèrent pas apprendre à aucun de ses

membres les bruits qui circulaient dès la veille au soir, à peine s'il leur en revînt quelque chose par le vieux Norbert; et comme rien ne motivait de pareilles extravagances, ils n'y firent aucune attention.

A cinq heures, on vit le vicomte traverser la ville; des espions qui le guettaient donnèrent sur tout point le signal de son passage; si bien qu'en une minute chaque fenêtre fut garnie des curieux. On le vit entrer chez les Lapeyrel où il était invité à dîner, et plus tard toute la famille, moins Mathilde *qui était incommodée*, alla, et du meilleur accord du monde, se promener autour de la ville.

Comme ils rentraient encore tous ensemble par la porte de Revel, ils rencontrèrent M. Molleau, monté sur sa jument poulinière, qui s'en allait passer quelques jours

à Caraman, selon son constant usage, ai-je dit ailleurs, chaque fois qu'un démenti trop rapide était donné à certaines de ces histoires fabuleuses; il était poursuivi dans sa retraite, forcé par une foule de petits garçons, et tous le huant lui demandaient s'il allait chercher des nouvelles plus véridiques chez *ces personnes bien informées* qui le portaient à mystifier tout un pays.

## XV.

### UN FRÈRE ET UN AMI.

> Il y en a qui, dans une lutte quelconque, espéreraient arriver plutôt au cœur d'un ami qu'à celui du plus proche parent.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

Il n'y avait aucune intimité entre les deux frères Saint-Aurèle, trop de divergence existait dans leur caractère, cependant les dehors étaient affectueux et ils ne manquaient pas, l'un envers l'autre,

de ces formes de bonne compagnie dont alors peu de personnes de qualité ou seulement riches s'écartaient. Entre des frères plus unis, Aristide n'aurait pas fait un mystère à Théodebert de la démarche auprès de leurs parents et de la réponse favorable qui leur avait été faite.

Théodebert ignorait donc ce qui devait briser son cœur; il restait seulement en butte à une inquiétude légère, celle qui naissait de la manière dont on répondrait de Milan à sa demande amoureuse. Tout le portait à espérer le consentement qui le rendrait heureux ; néanmoins une passion n'est jamais tranquille et il lui tardait que son inquiétude fût dissipée par consentement formel à ses désirs.

Lui aussi, et comme avait déjà fait Aristide, ne manquait pas les jours de courrier d'aller à Revel afin de devancer de

quelques heures la minute où le porteur des dépêches lui remettrait celle à son adresse. Il était donc à Revel, le 17 février 1808, lorsque le directeur de la poste répondit à sa demande empressée par le don d'une lettre timbrée *regno d'Italiâ* (royaume d'Italie). Un instinct secret, une injonction mystérieuse lui interdirent de rompre soudainement le cachet; il remonta à cheval, sortit de la ville et parvenu dans la campagne, mit pied à terre en commandant à son domestique de l'attendre un moment et il alla s'asseoir sur une pelouse voisine ombragée par des ormes géants.

Son cœur battait d'une étrange sorte, tandis que ses yeux examinaient ce papier qui contenait le destin de sa vie. Deux fois il s'arrêta prêt à le connaître et il ne comprenait pas ce qui le retenait ainsi;

enfin, d'une main tremblante, il déchira l'enveloppe et lut jusqu'au bout ce que lui mandait son aïeul.

« Mon cher et malheureux enfant, tu » ne douteras pas, j'espère, du chagrin » cruel que me fait éprouver la nécessité » du refus que je t'adresse. Infortuné, » pourquoi as-tu tardé autant à te dévoi- » ler, pourquoi reculer un aveu qui nous » aurait comblé de joie; car ton pauvre » père partage mon vif chagrin. Depuis » plusieurs années, nous ne rêvions que » ton mariage avec la comtesse Lucienne, » il entrait dans tous nos plans de féli- » cité à venir, et dire que la chose ne » puisse plus être, et cela par ta faute, par » la nôtre aussi de ne t'avoir pas fait part » de notre intention, brise notre cœur » autant que notre refus forcé déchirera » le tien.

» Un autre t'a devancé, un autre a ob-
» tenu notre consentement et ce rival
» heureux, c'est Aristide, il nous a écrit
» le premier, il nous a fait part de son
» désir de posséder mademoiselle de Pa-
» miers, il nous a laissé entrevoir qu'il ne
» lui déplaisait pas. Que pouvions-nous
» faire ? Nous souhaitions ardemment cet
» hymen, tu ne te déclarais pas ; lui ma-
» nifestait son envie, pouvions-nous sup-
» poser ce qui est, pouvions-nous d'ail-
» leurs, refuser celui qui a parlé le pre-
» mier ? Vois notre position et pardonne-
» nous. Tu dois maintenant connaître
» ton malheur. Il y a quatre jours que
» ton frère a reçu notre réponse et notre
» consentement. Résous-toi à un cruel sa-
» crifice, nous venons à ton aide ; ce fa-
» tal incident nous ramènera plus tôt que
» nous ne le pensions à Saint-Félix où nous

» arriverons deux fois vingt-quatre heu-
» res après cette lettre, afin de pleurer
» avec toi et de t'offrir nos tendres con-
» solations. Si l'opulence guérissait de tels
» maux, nous pourrions te satisfaire ; car
» nous rapportons à notre famille trois
» fois plus de biens que nous n'en avions
» précédemment... etc. »

Chaque mot, chaque phrase de cette lettre désespérante enfonçait un nouveau fer aigu et ardent au fond de la poitrine de l'infortuné Théodebert, d'abord, il ne put se soulager par son recours aux larmes, car ses yeux restèrent secs. Un instant il crut qu'il en finirait avec la vie, à tel point sa faiblesse était excessive, et il se réjouissait de cet anéantissement prochain; mais bientôt une flamme corrosive par sa violence le brûla, le dévora et lui rendit avec l'existence le sentiment

de sa funeste position. Il jetta un regard sur son avenir, il resta consterné à la vue des tourmens qu'il lui réservait; tantôt, dans sa rage furieuse, il accusait le ciel, ses ascendans, son frère, Lucienne même; tantôt c'était contre lui seul qu'il tournait son ressentiment.

En effet, qui devait-il accuser? où étaient les coupables? étaient-ce ses parens, en pleine ignorance des dispositions de son cœur? était-ce son frère à qui lui-même avait soigneusement dérobé son amour? était-ce enfin la comtesse, elle qui l'aimait; qui le lui avait dit, et lui, Théodebert, croyait encore à cet amour, malgré la phrase qui se rapportait à celle d'Aristide, et qui ne devait être qu'un propos avancé pour mieux déterminer les parens à consentir à son mariage, puisqueses sentimens étaient partagés.

Et maintenant que dire, que faire, comment se démêler d'une situation pareille, pouvait-il compter sur la délicatesse d'Aristide; celui qui aimait Lucienne était-il capable de la céder à autrui, lui-même ferait-il un tel sacrifice s'il lui était demandé? non, sans doute, et dès-lors que pouvait-il attendre de son frère? c'était là néanmoins son seul espoir, il se flattait aussi d'intéresser sa mère; mais parfois se rappellant la préférence qu'elle avait toujours accordée à Aristide, changerait-elle? et dans l'acte le plus important de la vie passerait-elle au parti du fils qu'elle chérissait le moins?

Toutes ces pensées et une foule d'autres l'occupèrent bien long-temps, il ne se serait pas même encore retiré de sa rêverie profonde, si son domestique lassé de l'attendre sur le grand chemin ne fût venu vers

lui en feignant de l'inquiétude et manifestant la crainte qu'il ne se trouvât gravement incommodé. Cet incident le ramenant au positif de la vie, il se leva et témoigna une vive impatience de gagner Saint-Félix.

La vivacité avec laquelle il éperonna son cheval lui eut fait rapidement franchir la distance; il évita d'arriver par la ville, tant il lui semblait que tout le monde devait reconnaître sur son visage les tortures intérieures qui pesaient sur son cœur; il choisit l'entrée extérieure, celle des boulevards; et évitant de se faire voir à aucun de ses proches, il courut dans sa chambre; et en y pénétrant une nouvelle explosion de sa douleur ouvrit enfin un cours à ses larmes; et se laissant tomber sur un lit de repos, se mit à sanglotter amèrement, tout entier à son infortune, et il avait perdu momentanément l'usage de la vue et de l'ouïe, car il

ne voyait et n'entendait pas. Une autre émotion le retira de cette crise léthargique, en se sentant prendre les mains, tandis qu'une voix émue lui disait doucement :

— Qu'avez-vous, frère, quelle cause cruelle vous plonge dans un pareil état ?

— Est-ce vous, Sylvère? s'écria Théodebert impétueusement, vous, mon ami, ah ! oui, mon ami, et le seul peut-être que j'aie au monde.

— Vous n'en avez pas du moins qui ait plus de désir de vous soulager. Je connais trop bien votre âme pour présumer que des peines vulgaires la dominent. Vos chagrins viennent de plus haut. Avez-vous reçu de Milan de fâcheuses nouvelles.

— Ah! oui, de bien fâcheuses, d'épouvantables !

— La vie ou la liberté de vos parents seraient-elles menacées?

— Aucunement.

— Que leur est-il donc arrivé?

— Rien.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez reçu?...

— L'arrêt de mon supplice, celui de ma mort.

— Expliquez-vous et contez sur moi autant que vous contez sur vous-même.

— Prenez garde, vicomte, à cet engagement; je peux le mettre à une rude épreuve.

—N'importe, Théodebert, quelle qu'elle soit, mon amitié forte en sortira victorieuse.

— Eh bien! répondit le jeune Saint-Aurèle en donnant à Sylvère la lettre qu'il venait de recevoir de son aïeul. Apprenez à la

fois l'excès de ma présomption et le châtiment terrible qui en est la suite, si ce que vous allez lire excite votre mécontentement, ne m'en veuillez qu'à demi, il me serait trop amer de vous perdre aussi dans cette fatale journée.

Le vicomte de Pamiers dont ces paroles piquèrent la curiosité ne refusa pas la marque de confiance qui lui était donnée et il lut attentivement la missive du vieux Lapeyrel.

Ce n'était pas la première fois que lui-même aurait songé à la possibilité d'une double alliance entre les deux familles, bien qu'il fit la part des obstacles qui s'y opposeraient ; d'une part, la fierté héraldique de ses parents et l'orgueil des Lapeyrel enté sur leurs richesses immenses. Lorsqu'il vit que de ce côté on accédait à un plan semblable, il sentit redoubler son émotion, car il se voyait plus rapproché

qu'auparavant de Mathilde, mais en même temps une des vipères du remords le piqua au cœur douloureusement. Sa folie ne mettait-elle pas un obstacle invincible à union qui devenait probable.

Ce que j'énonce fut son premier sentiment; le second naquit du choix que le hasard semblait avoir fait pour lui donner, en qualité de beau-frère, un homme qu'il n'aimait pas à la place de celui auquel le liaient à jamais son amitié et sa reconnaissance; enfin sa susceptibilité se trouva singulièrement blessée du passage de la lettre où M. Lapeyrel disait qu'Aristide lui avait laissé *entrevoir*, *ainsi qu'à son fils, qu'il n'était pas indifférent à Lucienne.*

Loin de manifester son dépit de cette dernière partie, il ne s'arrêta qu'au point capital, et embrassant Théodebert toujours inconsolable, il lui dit :

— Je vous plains, je me mets à votre place et souffre ce que vous souffrez. Votre situation est pénible et fâcheuse sans doute; mais est-elle désespérée? J'ignore les intentions de mon aïeul et de mes autres parens relativement à ma sœur; je ne sais s'ils lui ont choisi un époux, je ne le crois pas. D'une autre part, je vous affirme que si leur parole d'honneur n'est pas engagée à une autre famille et qu'ils eussent à choisir entre votre frère et vous, ce serait sur vous seul que ce choix s'arrêterait, oui, sur vous, à moins que toutefois, comme votre frère le prétend, Lucienne lui eût accordé une préférence, que, si elle existe, la délicatesse aurait dû taire.

— Que vous me faites de bien, Sylvère, que vous me rendez heureux dans mon malheur, non, mademoiselle de Pamiers

n'a pour lui aucun sentiment de préférence. Elle a trop de vertu pour engager à un autre ce dont elle a déjà disposé.

— Vous dites...

— Ah! Sylvère, répondit Théodebert en se précipitant impétueusement dans les bras du vicomte, je suis un lâche, un infâme! je viens de trahir un secret confié à mon honneur ; mais pouvais-je le garder quand un autre se flatte ; mon ami, mon père, pardonnez-moi, si dans mon désir de m'allier à votre illustre famille, j'ai voulu savoir avant toute démarche, si ma recherche serait approuvée ou repoussée de votre adorable, de votre vertueuse sœur, Loin de moi toute pensée de souiller son âme. J'ai agi en amant, je l'avoue, mais sans séduction, croyez-le bien.

A la suite de cette exorde si bien faite pour retenir l'auditeur. Le jeune Saint-

Aurèle rappella d'abord à Sylvère l'anecdote de l'hymne copiée et acheva de lui rapporter mot pour mot le dialogue qui avait eu lieu entre lui et Lucienne pendant le temps que le vicomte avait employé à rechercher dans les papiers de sa sœur l'original de ce fragment de poésie.

Le narrateur véhément fut écouté avec une attention bienveillante. L'amitié vraie ne manque pas d'indulgence, d'ailleurs, Sylvère qui se savait moins pur que Théodebert aurait regardé comme duplicité toute querelle envers celui bien moins coupable qu'il ne l'était soi-même. Lors donc que Théodebert eût achevé, le vicomte en lui rendant les baisers fraternels qu'il en avait reçus, lui confirma sa concession de pleine amnistie et lui jura solennellement qu'à part sa sœur nul des siens ne connaîtrait la préférence qui lui

était accordée, qu'au moment où cette révélation déterminerait peut-être un consentement encore suspendu. Puis poursuivant :

— Je ne peux prendre envers vous d'autres engagemens, mes parens jusqu'ici ont peu aimé ce que dans les maisons nobles on appelle des mésalliances. Voyez avec quel soin on évite le nom de celle de mes tantes qui a épousé le général Lorène, cependant, si une exception était faite, croyez qu'elle le serait en votre faveur; quant à votre frère, jamais il n'épousera Lucienne; je vous avouerai franchement qu'il n'a pas réussi à l'hôtel de Pamiers; on lui dispute les qualités qu'on vous accorde, vous saviez ma partialité pour vous. Eh bien! elle est dépassée par celle dont vous honorent mesdemoiselles de Lavaur, de Salles et de Sainte-Gabelle;

Le grand-bailli de Morée ne jure que par vous, vous êtes le Benjamin des vidames de Tarascon et croyez que mon aïeul et ma grand'mère n'oublieront jamais qu'ils vous doivent la vie de Lucienne. Ah! mon ami, vous devez conserver de l'espérance... tandis que moi... Théodebert, vous n'êtes pas le plus à plaindre de nous deux.

Sylvère en achevant ces paroles mystérieuses s'assit sur le lit de repos auprès de son ami, leurs mains enlacées et un instant de silence régna entr'eux.

## XVI.

### UNE TENDRESSE FRATERNELLE.

> Toute querelle de famille se termine par une rupture éclatante; plus le sang rapproche, mieux l'intérêt ou la passion ont de facilité à désunir les cœurs.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

— Frère, dit Théodebert sortant le premier de sa rêverie, je voudrais vous comprendre, je voudrais que vous réalisassiez les châteaux en Espagne que l'on bâtit depuis long-temps dans ma famille. Ce-

lui d'un double mariage entre nos deux maisons.

Sylvère, au lieu de répondre, serra convulsivement la main de son ami qui reposait dans la sienne et le silence précédent recommença, mais le jeune Saint-Aurèle avait trop le désir de se donner irrévocablement un tel allié pour qu'il renonçât au but qu'il poursuivait ; aussi peu après reprenant la parole :

— Il est vrai que les perfections de la comtesse de Pamiers nuisent à toutes les autres femmes et je conviens que Mathilde....

— Est une ange et sa digne sœur, celle qui rendrait les miens heureux et moi aussi... mais en suis-je digne.

On heurta légèrement à la porte de la chambre.

— Entrez, cria Théodebert de mauvaise humeur contre l'indiscret qui venait

se jetter au travers d'une conversation bien intéressante.

Mathilde parut : elle tenait à la main plusieurs volumes ; ses joues s'allumèrent aussitôt que son regard eût reconnu le vicomte ; lui, se leva précipitamment et salua la gente vierge avec sa bonne grâce accoutumée.

— Je te dérange, Théodebert, dit Mathilde... je venais te rendre tes livres... je reviendrai.

— Oui, ma chère, répondit celui-ci ; tous les habitans de ce monde qui auraient paru à ta place m'eussent en effet dérangé; mais toi, jamais, et moins encore aujourd'hui.

Et le frère, lui aussi se levant, fut prendre sa sœur et l'amena vis-à-vis de la cheminée.

— Mathilde, lui dit-il alors, comment

expliquerais-tu les propos d'un homme qui t'éleverait au troisième ciel et qui pour ne pas te rencontrer irait se cacher dans les entrailles de la terre?

— Je dirais que je ne lui plais pas, et elle pâlit.

— Que répondra monsieur le Vicomte pour sa justification, se mit à dire le même interlocuteur?

— Que vous êtes un traître, répartit Sylvère et une mauvaise langue qui torturez le sens de ce qu'on vous a dit.

— Bon! j'en ai ma part; eh bien! monsieur que je calomnie, vous plairait-il de répéter ce que vous disiez?

—Mon frère, répondit d'abord Mathilde, pourquoi forcer monsieur à me faire de la peine, car je tiens, je l'avoue, à sa bonne opinion de moi.

— N'importe, puisque je le vois là,

je veux qu'il s'explique, eh bien! Sylvère, vous disiez...

— Que mademoiselle mérite un trône, que son heureux époux n'aura rien à souhaiter, que par elle la félicité la plus douce entrera dans une famille...

Il s'interrompit et une rougeur ardente couvrit son front; puis, d'une voix étouffée, et en se prosternant aux genoux de la jeune fille:

— Oh! mademoiselle, dit-il, pardonnez aux mille sentimens qui se combattent dans mon cœur; naguère j'aurais pu vous l'offrir digne de vous, maintenant je suis un misérable qui n'est pas digne du bonheur et qui traînera désormais sa vie dans les angoisses du repentir et du remords.

— Que dites-vous, Sylvère, quelle vapeur vous égare, mon Dieu! était-ce là ce que je voulais vous contraindre à dire,

répondit Théodebert en proie, lui aussi, à une vive agitation, vous êtes incompréhensible, vous criminel, vous si honorable, si vertueux, voyez dans quel état vous placez Mathilde.

Celle-ci en effet anéantie par les paroles étranges échappées au vicomte s'était laissée tomber sur un fauteuil posé par hasard derrière elle et là, vaincue par son amour elle pleurait sans songer à faire un appel à sa fierté.

— Mais parlez, parlez donc, expliquez-vous, persistait à dire l'impatient Théodebert.

— Cela m'est impossible, murmura Sylvère d'une voix éteinte, il y a des positions où le silence qui tue est néanmoins un devoir. Je suis dans ce cas; je vous en conjure, épargnez-moi tous deux, je comprends avec désespoir la prospérité à la-

quelle je pouvais atteindre. Mon ame appartient à mademoiselle et lui appartiendra toujours, mais je ne lui présenterai jamais une main qu'elle repousserait avec indignation, si une funeste lumière l'éclairait en ce moment.

Il achève, se relève et sort de la chambre avec précipitation, laissant le frère et la sœur dans un découragement et une surprise plus faciles à concevoir qu'à décrire. Dès que le bruit de ses pas eut cessé de se faire entendre, Mathilde poussant un soupir pencha la tête et s'évanouit. Théodebert n'osant appeler personne à son aide s'empressa par ses soins tendres de faire cesser cet état alarmant, remerciant le ciel toutefois que des visites venues de deux châteaux des environs retinssent sa mère, et ne lui permissent pas d'être témoin d'une scène pareille.

Enfin Mathilde ouvrit les yeux, des larmes coulèrent en abondance, son frère la serrant dans ses bras avec une affection tendre et consternée, la conjurait de se vaincre, de reprendre du courage, que la situation de Sylvère n'était pas naturelle, que lui Théodebert répondait de la faire cesser. La jeune fille, avec une candeur parfaite, avoua son amour et combien il deviendrait la cause du bonheur ou du malheur de son existence; un peu plus calme, sans être moins agitée, elle reprit le chemin de sa chambre.

Lorsque Théodebert eut à son tour diminué son émotion et vaincu en lui pareillement sa part d'inquiétude violente, il se rendit dans l'appartement de sa mère où il y avait, comme je l'ai dit, nombreuse compagnie. Aristide venait d'y entrer, ce fut devant lui et publiquement qu'il an-

prochain retour de son aïeul et de son père.

— Et qui vous a rendu si savant sur ce qui concerne vos proches, lui dit sa mère avec aigreur, car elle ressentait une vive contrariété de ce retour inattendu que le matin encore elle espérait voir retardé.

— Mon aïeul m'a écrit, répliqua Théodebert, et j'ai été chercher la lettre à Revel.

— Où l'avez-vous, dit la mère, la compagnie me permettra de la parcourir.

— Je l'ai perdue à mon retour, répartit le jeune homme qui voulant rester encore maître de son secret, avait préparé ce mensonge à l'avance.

Il endura héroïquement le reproche d'étourderie qu'on ne manqua pas de lui adresser et pendant ce temps, il examinait l'impression que produisait sur son frère la révélation du retour de ses parents. La joie rapide qui rayonna sur le

front d'Aristide ne témoigna que trop de la satisfaction que lui faisait éprouver cette nouvelle. Il parut réfléchir, puis s'approchant de Théodebert, il lui dit à voix basse :

— Lorsque nous serons débarrassés de ces nobles hobereaux, j'ai à te faire une confidence, promets-moi de ne pas sortir avant que je t'aie parlé.

Théodebert n'eut pas la force de lui répondre, il se contenta de faire un signe affirmatif, et satisfait d'ailleurs d'avoir le temps de se préparer à la confidence que son frère lui réservait, il revint se mêler à la conversation.

Mais les étrangers ne partirent pas ; ils avaient formé le projet de coucher à Saint-Félix et au désappointement universel de toute la famille Saint-Aurèle, elle dut renoncer à la liberté jusqu'à minuit où

chacun se détermina à aller chercher le sommeil.

Théodebert fut plus peiné que tous les siens; il aurait voulu rejoindre le vicomte de Pamiers, afin de se faire expliquer ce que la scène de tantôt avait de mystérieux et il se vit retenu par les rigueurs inflexibles de l'étiquette de province. Ses hôtes ne lui auraient pas pardonné une disparution de plus d'une heure. Le renversement de ses espérances, la rivalité établie entre lui et son frère, la frayeur de perdre Lucienne le tinrent éveillé pendant presque toute la nuit entière.

Mathilde non plus ne rencontra pas le sommeil. Elle était encore trop vivement frappée de l'aveu bizarre que le vicomte lui avait fait de sa tendresse et de la barrière non moins encore extraordinaire que lui-même venait de mettre entr'eux deux dans

ce moment. Madame de Saint-Aurèle ne fut pas moins tourmentée que ses enfans ; le retour de son mari la désolait, elle aurait voulu qu'il prolongeât son voyage, et d'une autre part diverses circonstances et des contre-temps venus à point nommé s'étaient opposés à ce qu'elle eut avec Sylvère une explication que sa jalousie disait indispensable.

Il n'était pas huit heures du matin, lorsque Théodebert qui venait de s'assoupir fut réveillé par le bruit que fit Aristide en pénétrant dans sa chambre. Les regards de Théodebert s'ouvrirent languissamment et un frisson rapide parcourut son corps à l'aspect de celui que son amour lui montrait moins en frère qu'en ennemi.

— Pardonne-moi, dit le survenant, si je t'éveille, mais je ne peux sans manquer

à la tendresse fraternelle remettre à plus tard une confidence à laquelle, certes, tu ne t'attends pas; nous allons avoir encore nos hôtes jusqu'à je ne sais quelle heure. Nos ascendans arrivent demain, tu serais en droit de te plaindre de moi; si je leur laissais à te confier ce secret; je me marie... devine avec qui?

Et je ne suis pas sorcier et comme je ne vois ici aucun parti qui te convienne, je n'irais pas le chercher dans le reste de la France.

Malgré la promesse instante que Théodebert s'était fait de ne rien laisser échapper qui pût laisser voir à son frère qu'il n'ignorait rien de son projet, il ne put lui répondre avec cette pleine indifférence; et l'aigreur involontaire dont sa répartie fut semée résonna désagréablement dans le cœur d'Aristide, piqué d'ailleurs et à

tort de ce que son frère n'arrêtait pas ses investigations dans Saint-Félix, c'était lui faire entendre qu'il ne le trouvait pas digne de l'hymen de Lucienne. Le mécontentement que lui aussi en ressentît se manifesta dans sa réponse.

— Penses-tu donc que je n'ai pas des yeux et que depuis mon arrivée à Saint-Félix, je ne me sois pas aperçu du trésor précieux que cette ville renferme; que toi ne t'en sois pas occupé, soit; mais, grâce à mon heureuse étoile, j'ai eu de meilleurs yeux que les tiens et c'est la comtesse de Pamiers que mon aïeul va demander en mariage, je l'ai prévenue ainsi que mon père, de mon désir et tous deux ont accédé à ma prière. Que te semble de ceci? On dirait, à voir ton indifférence, que ce choix n'est pas de ton goût.

Théodebert ne s'était pas imaginé

qu'une réponse fût aussi difficile à faire; il ne se sentait pas le courage de mentir en complimentant son frère, et en même temps, il hésitait à faire l'aveu de sa réalité, et songea que dans cette position le seul rôle à jouer serait celui de se montrer piqué du retard mis à lui communiquer l'affaire, et se tenant sur ce point de défense il répondit vivement :

— Au retard que tu as mis à m'apprendre la chose, je vois que tu n'as voulu ni de mon approbation, ni me distinguer du public; demain nos parens arrivent et tu ne pouvais plus garder ton secret.

— J'avoue qu'en ceci j'ai eu tort peut-être; mais mon père me recommandait de la discrétion, de la prudence.

— Et tu m'as rangé dans la classe de ceux qui en manquent, je t'en remercie.

— Oh ! Théodebert, je ne t'aurais pas cru autant susceptible, si je suis coupable, pardonne-moi, et la chose avouée, que je sache ton opinion sur ce que je t'ai conté.

— Puisque tu y tiens, mon frère, je te la communiquerai, mais tu voudrais bien à ton tour prendre patience et attendre ma réponse autant de temps que tu en as mis à retarder la question.

— A ton aise, répartit Aristide, lui aussi blessé du mécontentement de son frère, je souhaite seulement que cette susceptibilité ne cache pas quelque chose de plus important.

Ces mots dits, cette dernière flèche lancée, il se retira et en sortant de la chambre, il referma la porte violemment.

Sylvère en se séparant de Théodebert et de Mathilde quitta la maison Lapeyrel

par la porte du boulevard ; il avait à peine fait quelques pas, qu'il fut abordé par don Lobranos. Celui-ci qu'il aurait voulu éviter, dit en l'abordant :

— Vous n'êtes pas bien, monsieur le vicomte, vos traits sont égarés, auriez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle ; je suis homme d'âge et de bon conseil, j'ai voué aux vôtres une affection sincère, soyez confiant avec moi, vous vous en trouverez bien.

Dans son premier mouvement, Sylvère allait céder à ce besoin irrésistible de s'épancher dans le sein d'autrui que toutes les grandes douleurs éprouvent, mais la réflexion l'arrêta ; son air était si particulier, il avait besoin de tant de mystère qu'il ne pouvait être confié à qui que ce soit ; aussi il se hâta de répondre que le noble étranger se méprenait, (car tout Espagnol est Hidalgo), que sans doute

il avait du chagrin, non pas précisément pour lui, et que son émotion actuelle provenait des inquiétudes d'un ami.

— Qu'il en soit ainsi, reprit don José, et vous en serez moins à plaindre, mais comme vous sortiez d'une maison qui renferme une pierre bien précieuse; je m'imaginais que vous en aviez apprécié la valeur.

Malgré ses efforts, Sylvère rougit et ceci n'échappa point aux yeux d'aigle de son compagnon qu'il poursuivait.

— Oui, monsieur, mademoiselle Mathilde est une créature accomplie, si vous pouviez comme moi la voir à tout moment, vous lui rendriez une entière justice, elle a autant de vertus qu'elle est belle.

— Croyez, monsieur, répartit Sylvère avec vivacité, que votre opinion sur son compte est la mienne.

— Non, jeune homme, vous ne pouviez l'estimer à son prix réel; c'est un ange, elle me rappelle en outre des traits chéris, elle occupe mon cœur depuis que je l'ai vue, non pas en amant, ce qui serait ridicule à mon âge, mais en parent et mieux encore en père tendre; j'attends sous peu de jours le portrait d'une femme; hélas! elle n'est plus de ce monde, et quand vous aurez vu son visage, vous conviendrez avec moi que mademoiselle Mathilde est sa parfaite image... Pourquoi n'épouseriez-vous pas cette charmante créature, je présume que ses parens ne vous la refuseraient pas. Elle manque, il est vrai, de naissance, mais ses qualités brillantes et l'énormité de sa dot...

— Monsieur, dit le vicomte d'un ton grave, je suis résolu à ne pas me marier, et il quitta brusquemcnt don Lobranos.

## XVII.

### CE QUE DISENT LES CARTES.

> Il y a dans la nature beaucoup plus de sympathies et de mystères que la science ne sait y voir, et que nie la philosophie ignorante, orgueilleuse et aveugle.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

Le vicomte de Pamiers, en rentrant à l'hôtel, trouva Lucienne seule dans le salon; son aïeule s'était enfermée avec sa bonne duègne Ursule, qui, arrière-petite fille d'une Juive, avait hérité de cette bran-

che de ses ancêtres d'un talent mystérieux, elle savait lire l'avenir dans un jeu de cartes, et prédire surtout aux jeunes gens et aux jeunes filles quels mariage ils feraient. Le hasard avait paru prendre plaisir à l'appuyer dans tant de circonstances, que sa réputation en grandissait chaque jour, et cette après-midi la voyait occupée à une opération de ce genre, sa maîtresse assistant; ce fut ce que Lucienne dit à son frère.

Mesdemoiselles de Lavaur, de Salles et de Sainte-Gabelle se livraient à leurs exercices pieux quotidiens; le baron et son frère étaient en cours de visites, et enfin le Vidame soumettait aux opérations de l'alembic une liqueur nouvelle. Cette solitude déplaisait à la comtesse; aussi dès que Sylvère reparut, elle battit

des mains en signe de joie, et tout aussitôt lui dit :

— Oh ! cher frère ! quel heureux vent t'amène ? Arrache-moi à ma retraite par trop complète, je serais charmée de faire avec toi le tour de la ville.

Un désir de Lucienne devenait une satisfaction pour le vicomte lorsqu'il pouvait le satisfaire. La proposition faite fut bientôt acceptée, et tous deux passèrent de la demi-obscurité de l'hôtel à cette heure, au jour brillant encore de la campagne. Ce fut en descendant l'escalier qui amenait au boulevard que la comtesse s'aperçut à son tour que les yeux de Sylvère étaient encore trempés de larmes. Aussitôt sa tendre affection la rendit curieuse ; elle pressa vivement le vicomte de lui faire lire dans ses chagrins.

— Le veux-tu absolument, chère amie ?

dit-il ; ne crains-tu pas d'y entrer pour quelque chose?

— Moi, dit-elle, moi, et comment cela pourrait-il être?

— As-tu toujours en moi pleine confiance, ne m'as-tu jamais caché aucun de tes secrets ?

— En ai-je? répondit-elle, et en même temps elle inclina vers la terre son joli front, car elle sentait qu'il se colorait d'une rougeur pudique.

—Plût à Dieu qu'en effet tu n'en eusses pas, nous serions tous plus heureux... Je viens de quitter un ami bien souffrant, bien à plaindre, car il est à la veille de se voir ravir son plus riche trésor; devines-tu, ma sœur, qui se prépare à te demander en mariage ?

— A moi, mon Dieu! à moi, s'écria Lucienne consternée et déjà toute trem-

blante, je ne voudrais pas me marier... du moins encore ; et de qui suis-je menacée ?

— Du frère de notre ami et de ton libérateur, de M. Aristide Saint-Aurèle.

— Soutiens-moi, Sylvère, ou faisons mieux, asseyons-nous sur le tertre, je suis trop faible pour continuer à marcher.

Le Vicomte s'empressa d'aider sa sœur à prendre place sur le bord gazonné du boulevard, et là tous les deux gardèrent un assez long silence ; enfin Lucienne le rompant, se mit à dire ?

— Comment est-il possible que ce soit lui ?

Sylvère, à ces mots, raconta textuellement tout ce qu'il venait d'apprendre, comment Théodebert, moins avantageux, s'était laissé gagner de vitesse par Aristide ; comment celui-ci avait obtenu sans peine un consentement que les Lapeyrel réser-

vaient d'abord pour leur fils aîné; il insista sur leur regret, mais il ne cacha pas qu'ils arrivaient le surlendemain pour faire, le plus tôt possible, la demande de Lucienne en faveur d'Aristide.

— Prévois-tu la réponse de nos parens? dit la jeune fille toute palpitante.

— Rassure-toi, Lucienne, ce sera un refus.

— Le crois-tu, Sylvère? Oh! oui, cela sera; si nous nous trompions, j'en mourrais peut-être.

— En es-tu déjà là, ma sœur?

— Eh! pourrai-je lui dérober cette vie qui est devenue sa propriété? car, enfin, je la lui dois? Mais on refuse son frère.

— Ils ne se ressemblent pas; d'ailleurs les qualités de Théodebert, le service qu'il t'a rendu, notre reconnaissance, la partialité des siens en sa faveur, la préférence

secrète que les siens lui accordent rendent sa position meilleure, surtout si nous laissons, en outre, agir le temps.

Lucienne était trop malheureuse pour admettre dès l'abord ces consolations ; l'ame de ceux qui aiment est bizarre ; croyez que chaque fois où il y aura dans elle autant de motifs pour se tranquilliser, qu'il y en aura pour en prendre un chagrin violent, ce sera de ce côté qu'elle penchera, soit involontairement, soit par préférence ; on croirait qu'elle éprouve de la satisfaction à se persécuter, et que ce qui la rassurerait lui soit chose presque indifférente.

Ainsi fit la comtesse de Pamiers vivement tourmentée ; elle ramena sur son visage le voile blanc de son chapeau, et cessant de parler, elle se mit à se nourrir de sa douleur. Cependant, si elle eût été

raisonnable, si elle eût voulu réfléchir, elle aurait reconnu qu'il y avait peu de chances favorables aux prétentions isolées d'Aristide, hormis celle de son opulence, et celle-ci ne serait pas exclusivement déterminante chez ses parens.

Enfin elle se détermina à quitter la promenade, sa faiblesse momentanée ne lui laissant pas la force de poursuivre son chemin ; comme ils rentrèrent, le bon Norbert remit au vicomte une lettre venant de la maison Saint-Aurèle, et que le jockei Éloi venait d'apporter. Le cachet en cire d'or portait pour devise une cassolette, d'où s'élevait une planche. Ces mots étaient gravés à l'entour : *Pour ceux que j'aime.*

Sylvère ne connaissait ni l'écriture ni le sceau, et s'imaginant que la missive lui était adressée par Théodebert, ne se re-

tira pas à l'écart, et presque devant toute la famille, se mit à lire ce billet; mais à mesure qu'il avançait dans sa lecture, lui-même, par un mouvement calculé, se retirait en arrière des spectateurs, tandis qu'il cherchait à vaincre la vive émotion qui s'emparait de lui. Cette agitation soudaine fut à moitié aperçue par le grand-bailli de Morée, qui machinalement demanda à son petit-neveu ce qui se passait chez les Saint-Aurèle.

Cette question si vulgaire augmenta la rougeur répandue déjà sur le visage de Sylvère, qui d'abord balbutia des mots inintelligibles, et puis tout-à-coup, et comme frappé d'une inspiration heureuse, il se mit à dire avec promptitude :

— L'ami Théodebert m'annonce le retour inopiné de ses proches qui arrivent après demain.

— Quoi! aussitôt; mais on ne les attendait pas avant plusieurs semaines.

Cette nouvelle ainsi lancée occupa trop, et le grand-bailli et les autres auditeurs, pour que nul de ceux-là s'occupât de Sylvère. Le moindre événement en opposition avec le cours ordinaire d'une vie perpétuellement uniforme prend dans une petite ville une physionomie importante, et auquel on attribue toujours quelque chose digne de remarque et une face mystérieuse. Cette arrivée inattendue de deux concitoyens, bien que Molleau ne fût point là, donna néanmoins naissance à une foule de conjectures, qui, par leur étrangeté, s'éloignaient à qui mieux mieux de la réalité simple.

Lucienne seule vit que cette lettre renfermait autre chose que ce que le vicomte avait dit, car celui-ci se maintint perpé-

tuellement dans une rêverie sombre; on aurait dit qu'un combat était livré dans les abîmes de son cœur. La jeune vierge, déjà vivement alarmée, faisait-elle aussi travailler son imagination; la lettre devait être de Théodebert et contenir un surcroît de mauvaises nouvelles.

Timide, craintive à la fois, Lucienne redoutant que la société réunie chez son aïeul ne lût tout entière à livre ouvert dans son ame, n'osait pas aller vers son frère pour lui demander ce qui se passait, ce qui devenait assez sinistre pour ajouter à son inquiétude de tantôt; cette pénible position, cette incertitude mille fois plus cruelle que la réalité la plus désespérante pesaient de tout leur poids sur Lucienne.

La Providence vint à son secours; la baronne de Pamiers, qui n'avait pas fait encore son apparition dans la salle com-

mune, entra enfin, tandis que don Lobranos venait, lui aussi, mais de l'extérieur. Profitant avec prestesse du double mouvement qui résulta de cet incident, Lucienne courut vers l'embrâsure de la fenêtre où son frère s'était retiré, et lui dit, en joignant les mains comme pour donner plus de force à sa prière :

— Au nom de Dieu, ne me cache pas le nouveau malheur dont je suis menacée.

— Quel malheur, dit Sylvère avec cette surprise distraite d'un homme que l'on arrache inopinément à ce qui occupe toutes ses facultés, et qui répond sans avoir compris ce qu'il a machinalement entendu.

— Cette lettre, reprit Lucienne, cette lettre...

— Eh bien !

— Pourquoi Théode.... M. Saint-Aurèle te l'a-t-il adressée?

—Rassure-toi, mon amie, répliqua enfin le vicomte qui revenait à lui; ce qui te trouble est pour toi chose insignifiante, il n'y est aucunement question de toi, et je te jure, sur l'honneur de notre maison, que le billet ne me vient pas de notre nouveau frère, il m'est personnel, oui, il ne doit intéresser que moi seul.

— Mais il te fait souffrir, et dès-lors...

— Tu t'es méprise sur le sens caché du jeu de ma physionomie, et tu as vu de la douleur, où, je te l'assure, il n'y a que de l'étonnement.

Après une réponse empreinte de la solennité d'un serment dont Lucienne connaissait l'importance, celle-là ne dut plus garder en elle le nouveau souci qui la dévorait, elle se rapprocha de son aïeule, qui

la baisant tendrement au front, lui demanda de faire approcher son frère.

Le vicomte venait de rejoindre l'Espagnol, qui ayant ouï la mission que la comtesse venait de remplir, accompagna Sylvère auprès de la baronne.

— Madame, dit-il en l'abordant, est-ce un secret que vous avez à communiquer à M. votre petit-fils? Dans ce cas, je retarderai le plaisir de vous faire ma cour.

— Non, non, cher compatriote, répondit la noble descendante des empereurs du Mexique, je n'ai rien de caché à discuter avec Sylvère, et vous n'êtes pas de trop dans ce que j'ai à lui conter.

Et poursuivant et s'adressant à don José déjà assis auprès d'elle, tandis que le vicomte, debout derrière le fauteuil de son aïeule, osait à peine poser une main res-

pectueuse sur le dos de celui-là, la vieille dame dit :

— En quittant l'Espagne, en y laissant tout ce qui devait m'y attacher, en renonçant aux miens et à ma part dans leur fortune, j'amenai pourtant avec moi une humble créature, un vrai trésor de dévoûment et de fidélité, ma bonne et pieuse Ursule, duègne en delà des Pyrénées, ma femme de chambre en deçà ; son attachement à moi et aux membres de la maison de Pamiers semble croître avec son âge.

Don José la félicita sur un pareil trésor, Sylvère ajouta à l'éloge d'Ursule, et la baronne reprit :

— Tout n'est pas parfait en ce monde, et il y a quelque peu de sang judaïque dans les veines de ma camériste, il en advient qu'elle possède en partie la science cabalistique, et que parfois ses paroles ont

eu un accomplissement prodigieux, mon cher enfant (et ceci fut dit au vicomte); savez-vous ce que les cartes, consultées avec art, lui ont fait voir cette après-dînée? votre mariage avec une fille de mon nom; oui, vous épouserez une Espagnole et une Montésuma encore.

Malgré tout ce que la raison avait à répondre à cette allégation extraordinaire, le cœur du vicomte en fut violemment frappé. Cette perspective d'hymen était si contraire à celle qu'il prenait plaisir à contempler, qu'elle lui déplut excessivement. D'ailleurs, il faut l'avouer, Sylvère, malgré sa perspicacité naturelle, avait sa part de cette superstition si commune aux peuples du Midi; dès son enfance il avait appris à respecter les sorts lancés par Ursule, et, non moins que les autres, il avait vu avec surprise ses prophéties se réaliser aussi, et

dans l'occurrence, il en ressentit un surcroît d'émotion et de chagrin, il était placé de manière à dérober la vue de son visage à la baronne, tandis qu'au contraire l'Espagnol pouvait y lire pleinement; or celui-ci, qui soupçonnait Sylvère épris de Mathilde, et que confirma en cette idée la pâleur subite qui couvrit ses joues, en eut deux fois pitié, et ne put s'empêcher de venir à son secours.

— Ah! madame, dit-il, je ne doute pas de la lucidité extraordinaire de votre caméristé, je crois qu'elle possède ce que les Écossais appelaient la *leçon de vue;* mais, en cette circonstance particulière, Dieu s'est complu à lui donner un cruel démenti. Les Montézuma, de Naples, n'ont pas de filles, et celui de Madrid n'a même pas d'enfant. Le malheur a pesé sur lui en punition sans doute du tort de ses ascen-

dans envers vous. Il est seul... oui, seul, et avec lui s'éteindra la branche aînée d'une race vraiment auguste.

Et don José employa toute son énergie à refouler dans sa poitrine des soupirs qui voulaient s'en échapper, et à nettoyer ses yeux des larmes qui s'y présentaient en foule ; car il se voyait sous l'investigation ardue des regards curieux et bienveillans de Sylvère. La baronne, piquée involontairement de la cruauté mise à détruire une illusion remplie de douceurs, se mit à dire avec moins de bienveillance que de coutume :

—Je suis surprise, signor, de vous voir tout-à-coup si bien instruit de l'état actuel de ma famille, vous qui depuis votre arrivée à Saint-Félix n'avez cessé de me dire que vous ne la connaissiez que de nom.

— Et en cela, madame, j'ai fait une faute, mes premières réponses furent dictées par le désir ardent de ne rien vous apprendre de désagréable ; car vous devez souffrir en apprenant ce qui m'est échappé ; je ne sais comment votre unique neveu reste isolé sur la terre.

— Ah! vous le connaissiez, et cela plus encore que vous ne le dites, répartit la vieille et noble dame, en prenant une des mains de don Lobranos dans les siennes et en les pressant amicalement, pourquoi me l'avoir caché? Il me sera si doux d'en apprendre des nouvelles ; songez, don José, que voici la première fois, depuis cinquante ans passés, que je peux prononcer son nom à quelqu'un qui puisse me répondre. Ainsi donc, il ne me reste que lui, et il me haît et il conserve une

fatale rancune envers une tante qu'il connaissait à peine, et qui certes ne lui a jamais fait de mal.

## XVIII.

### UNE SECONDE SOIRÉE.

Dès que l'amour s'introduit dans l'ame, même la plus pure, il y amène avec lui le mensonge et la dissimulation.

(*Recueil de Maximes.*)

Tandis que la baronne exprimait avec tant d'expansion la vivacité de l'attachement qu'elle portait au seul débris de sa famille, celui à qui elle s'adressait redoublait de force et de fermeté pour dominer les sen-

sations de son ame. Feignant de baiser ces mains qui lui étaient tendues avec tant de bonhomie, il s'en fit un voile pour échapper à l'instinct de la dame et aux yeux scrutateurs du vicomte ; lorsqu'il releva sa tête, il était parvenu à remporter une pleine victoire, et maître à peu près de lui-même, il répondit :

— Qu'en effet il connaissait beaucoup le duc prince de Montézuma ; que celui-ci était moins coupable envers sa tante et ses parens de France que ceux-ci pouvaient le croire ; trop jeune, quand celle-là quitta l'Espagne pour ne pas en perdre facilement le souvenir ; nul depuis ne fit renaître en lui ce souvenir ; car ni son père, ni son aïeul, ni aucun des siens ne lui en parlèrent ; et il aurait toujours ignoré l'existence de sa parente la plus proche, si à la mort de son père il n'avait

trouvé dans les papiers de la succession les lettres du baron et de la baronne de Pamiers, non encore décachetées. Il les lut, et alors il sut qu'il n'était pas entièrement seul; mais il n'avait fait cette découverte que dans le Nouveau-Monde, au Pérou, où il se trouvait alors, et ce n'était que peu avant la venue en France de don José que lui-même était rentré en Espagne. Don José ajouta que lorsque ses affaires durent l'amener à Saint-Félix, le duc de Montézuma, auquel il en donna connaissance, le chargea spécialement de prendre sur sa tante et sur la maison de Pamiers tous les renseignemens propres à les faire connaître, et que s'ils étaient heureux, le referaient en quelque sorte des chagrins qui pesaient sur lui.

— Il n'est donc pas heureux? répliqua la baronne. Ainsi le ver de la douleur

ronge aussi bien les cœurs des grands que celui des misérables, car je ne pense pas que sa fortune soit détruite.

— Bien au contraire, madame, répartit don José, votre neveu est le seigneur le plus riche de l'Espagne, et néanmoins il se dit le plus infortuné.

—Connaissez-vous donc l'histoire de ses malheurs?

— Je la tiens de lui-même.

— Ah! bon compatriote, dit alors la baronne, venez demain dîner avec nous, et à la suite vous nous raconterez les événemens de la vie de mon neveu.

— Ce sera mettre à une rude épreuve l'amitié que je lui porte que de me contraindre à me rappeler ses malheurs. Cependant je ne vous refuserai pas ce que vous me demandez, et demain je serai à vos ordres.

— A ces derniers mots, la baronne, joyeuse, entama une série de questions touchant l'Espagne, qu'elle ne discontinua qu'au moment où la société se sépara. Alors l'antichambre était remplie de domestiques des deux sexes, chacun armé d'un fallot de toile ou de la lanterne obligée qui devaient servir à éclairer le retour des habitués.

Le premier qui sortit du salon fut le vicomte; la scène, dont il avait été le témoin, et qui s'était passée entre son aïeule et don Lobranos, avait momentanément suspendu sa préoccupation extrême. Un soupçon né en lui dès le jour où don José se montra à lui près de la fontaine du Tournon venait de se développer, et fournissait ample matière à ses conjectures. Un seul mot, un seul l'ayant mis sur la voie, il venait tout à l'heure d'y ren-

trer avec plus de certitude ; mais néanmoins, respectant un secret dont il ne lui appartenait pas de connaître la cause, il se promit plus que jamais de le garder en soi jusqu'au moment où, sans mériter de reproches, il pourrait le confier à ses parens.

La compagnie s'était donc retirée, et il ne restait dans le salon que don José qui fût étranger, lui-même allait partir lorsque le baron, à qui sa femme avait déjà raconté ce qu'elle avait ravi à l'Espagnol, jetant les yeux sur le cartel, se récria sur l'heure peu avancée à laquelle la société était sortie.

— Il n'est que onze heures, dit-il... puis tout-à-coup et frappé par une idée soudaine, il arrêta soudain don Lobranos qui cherchait son chapeau, et en même temps, s'adressant à sa femme :

— Ma chère amie, puisque nous sommes encore loin de minuit, pourquoi sans préjudice du dîner que le signor voudra toujours accepter pour demain, ne profiterions-nous pas de ce moment que mes chers concitoyens nous laissent. Savons-nous si demain on ne nous interrompra pas. L'usage n'est pas à Saint-Félix de faire fermer la porte d'une maison. Que don Lobranos aie la complaisance de nous instruire sur-le-champ des faits que nous sommes si curieux d'apprendre.

Dès que le noble vieillard eût énoncé ce désir, il devint celui de toute la famille.

La baronne y mit particulièrement une telle instance à obtenir de l'Espagnol cet acte de complaisance, que celui-ci ne pût s'y refuser. Voilà l'aïeul, l'aïeule, le grand-bailli de Moret, le vidame de Tarascon, mesdemoiselles de Lavaur, de Salles et

de Pamiers, la comtesse Lucienne qui tous prenant un siége environnent le narrateur. Ce fut à cet instant que le Vidame, s'apercevant le premier de l'absence de Sylvère, traversa le salon et appelant Norbert, lui enjoignit d'aller prévenir le vicomte de quitter sa chambre et de descendre au plus vîte.

Le valet répondit que monsieur le vicomte venait au moment même de quitter la maison. Ces paroles que tous les parens entendirent les étonnèrent à demi. Souvent dans la belle saison Sylvère fesait avec les jeunes gens du lieu des promenades nocturnes, mais à la fin de février elles n'étaient guère en usage ; déjà on s'entre-demandait quels pouvaient être les motifs de cette sortie extraordinaire, quand Lucienne domptant sa timidité, et néanmoins cherchant à dissimuler son embar-

ras se mit à dire que selon toute apparence, à en juger par un propos que son frère lui avait tenu, celui-ci devait avoir été se concerter avec MM. Saint-Aurèle au sujet d'une surprise agréable, d'une manière de petite fête, par laquelle ils voulaient célébrer le retour inopiné de leurs ascendans.

On était si tranquille sur la conduite du vicomte; Saint-Félix offrait si peu de péril pour les mœurs; que l'on accepta pleinement l'explication donnée à sa sortie par Lucienne, et l'on regretta seulement qu'il ne put assister à un récit qui promettait d'être si intéressant.

Ce point conclu, le silence profond qui régna dans la salle annonça à don Lobranos l'attention de ses auditeurs; lui, cachant d'abord son visage dans ses mains comme pour faire dans le recueillement un appel

à sa mémoire, resta une ou deux minutes dans cette position solennelle ; puis enfin, prenant la parole, il commença un récit qui, par avance, intéressait déjà vivement ceux rassemblés pour l'entendre.

## XIX.

### COMME IL Y AVAIT QUELQUES PÈRES.

> Le mariage est un habit. Celui qui le porte a seul le droit d'en choisir l'étoffe, la couleur et la coupe. Le conseil est tout au plus permis.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

« Grâce à Dieu, je n'ai nul besoin de faire connaître ici la grandeur de la maison de Montézuma, une partie de son sang coule dans les veines de celle non moins illustre de Foix-Pamiers, et tout ce que je dirai à ce sujet serait inutile.

Je me contenterai de rappeller au souvenir de tous et particulièrement de la très-noble baronne, que le duc et prince son père n'avait que deux enfans; le duc de la Véra-Crux, son fils aîné, et elle respectable et belle signora.

» Le duc de la Véra-Crux marié dès longtemps avant que sa sœur quittât l'Espagne, avait de son mariage plusieurs enfans; tous périrent postérieurement, hors un seul, le marquis de Tlascala, son fils aîné. Son père lui aussi paya, vers 1780, son tribut à la nature et le laissa unique héritier de sa fortune colossale et de ses quatre grandesses.

» Si le Senhor défunt avait un caractère ferme, une ténacité invincible, s'il était entier dans ses volontés et inébranlable dans ses résolutions, certes il n'égalait pas en passions dures le caractère indomptable

de son fils et héritier. Le duc de la Vera-Crux aimait et haïssait avec la même violence ; jamais son opinion ne ploya devant celle d'autrui, et vainement lorsqu'il avait rompu avec un parent ou un ami, celui-ci aurait tenté de rentrer dans ses bonnes grâces ; implacable, il poursuivait la vengeance avec une activité désespérante.

» Il m'en coûte beaucoup de vous montrer sous des couleurs aussi sombres votre proche parent, mais vous-même avez vu sa persistance à élever un mur d'airain entre sa sœur et lui ; cette sœur dont il ne voulut pas lire les lettres et qu'il ne nomma pas dans son testament, bien qu'il lui fit tort de la fortune qu'il a retenu contre toute justice.

» Ah ! croyez bien pourtant que, hors de ce salon, je m'exprimerais en d'autres termes sur son compte ; que je serais le pre-

mier à faire son éloge complet en face des étrangers, mais il a été si cruel envers sa sœur, si barbare pour son fils unique dont il a brisé toute la vie, que je ne peux me retenir de le présenter tel qu'il a été devant ses plus proches parens.

» A la mort de son père, il cessa de porter le nom de duc de la Vera-Crux, il prit celui de prince de Montézuma. Son fils le duc actuel continua de porter le nom de marquis de Tlascala. Lorsque ce dernier atteignit sa vingtième année, son père le retira de l'université de Salamanque où il l'avait tenu pendant dix ans, et l'ayant fait venir devant lui sans l'embrasser dans cette entrevue, non plus qu'il ne l'avait fait dans ses très rares et très courts voyages à l'université ; il lui dit :

« — Marquis, vous allez pendant cinq ans visiter les principales cours de l'Europe,

vous en passerez un à Paris, un en Angleterre, un à Saint-Pétersbourg, un en Prusse, et un à Vienne; étudiez la politique de ces divers cabinets, distinguez-vous par l'honorable gravité, apanage de notre grande nation. Ne traînez pas votre nom augnste dans des maisons de jeu et dans d'autres encore pires; surtout, ne formez aucunes liaisons de cœur, car votremain est déjà promise; d'ailleurs je jure par Saint-Jacques de Compostelle et Saint-Ignace de Loyola que je vous préférerais mort que marié avec une autre femme qu'une Espagnole : vous partirez demain.

» A l'heure indiquée, le marquis de Tlascala, se mit en route, son cortège était celui d'un très puissant Hidalgo, un comte titré de Castille était non son gouverneur en titre, mais néanmoins son régulateur suprême. Un aumônier, deux gentilshom-

mes, un médecin, un chirurgien, quatre écuyers, six pages nobles, quatre premiers valets de chambre, un intendant, un trésorier, un majordome, douze laquais achevaient de composer sa suite. Sa dépense de chaque mois était fixée à six cent mille réaux (cent cinquante mille francs.)

» C'était assez pour être assuré d'obtenir partout, même en Angleterre, une réception brillante. Le marquis se lia particulièrement à Paris avec la famille de Hauteville, tige glorieuse des rois Normands, de Sicile et de Naples, des princes souverains d'Antioches, etc. Il quitta Versailles avec regret; Louis XV y régnait et madame de Pompadour venait de mourir.

» Je ne le suivrai pas dans ses séjours à Londres, en Russie, à Berlin et en Autriche. Il sut partout se faire estimer, il emporta des regrets et les souverains même, entr'autres le grand Frédéric, Catherine II

et la vertueuse Marie-Thérèse le comblèrent de leurs faveurs. La première de ces deux impératrices lui donna le collier du grand ordre Saint-André et la seconde lui promit sans sa demande l'ordre de la Croix-Etoilée pour sa femme ou ses femmes, s'il devait en avoir plusieurs, et pour la fille aînée de l'une de ses unions.

» Les cinq années étaient sur le point d'expirer, votre neveu se disposait à rentrer en Espagne, lorsqu'il reçut de son père la lettre que voici et que ma mémoire a conservé tant elle me paraît singulière:

« Senhor, il ne convient pas que vous
» finissiez vos voyages avant que vous
» ayez fait votre cour aux souverains d'I-
» talie. Employez un an à parcourir Ve-
» nise, Milan, Turin, Parme, Modène,
» Florence, Rome et Naples.

» Vous arriverez à Madrid le 1er de janvier 1781, et le 2 février, jour de la fête de la Purification de la très-sainte Vierge, vous épouserez dona Cécile des Ponce de Léon y Sandovoly Surmiento y Gusman. Faites faire vos habits à Paris, choisissez à Gênes des fleurs destinées à votre future. Faites venir vos voitures de Flandre et des harnachemens de Londres.

» Bonjour, Votre Pere. »

» Ce fut de cette manière que le marquis de Tlascala apprit que son sort était fixé. Il ne concevait pas encore qu'une résistance fut possible aux volontés de son père et il se soumit à ce mariage; cependant il voulut connaître plus intimement sa future et il s'adressa pour ceci à don Estévan Ponce de Léon, son camarade de col-

lége, son meilleur ami et propre frère de dona Cécile, il lui écrivit; la réponse ne se fit pas attendre; sa briéveté l'emporta encore sur celle du prince Montézuma.

« Fernand, tu es donc destiné à m'avoir » deux fois pour frère; je me flatte que, lors- » que tu auras vu Cécile, tu ne voudrais pas » d'autres qu'elle; mais, malheureux que tu » es, en te portant toutes les perfections hu- » maines, tu ne posséderas pas son cœur, » pourtant rassure-toi, car ton rival pré- » féré est un cadavre, don Pablo Benavente » est mort depuis un an.

» Ton ami. »

» Cette lettre fatale fut suivie d'une seconde, don Fernand, devenu prolixe en étant moins sous le poids de la douleur,

apprit à votre neveu que sa sœur avait aimé d'un amour d'enfance son cousin germain don Pablo Benavente, les pères de la senhora et ceux du caballero (chevalier), s'opposèrent à leur union, le jeune homme dans son désespoir alla se faire recevoir à Malte, et, peu de temps après, il avait volontairement cherché la mort dans un combat naval contre une galère turque.

» Dès cette communication, vous devez croire que le marquis de Tlascala éprouva une répugnance naturelle à s'unir avec dona Cécile; mais comment refuser d'accomplir un engagement contracté par son père; il en eut tant d'épouvante qu'il se laissa conduire à l'autel où sa prétendue fut, littéralement, traînée, et ce fut en versant des torrens de larmes, qu'elle prononça le *oui* qui la liait sans retour.

» Lorsque les deux époux se trouvèrent seuls dans la chambre nuptiale la marquise de Tlascala, se jetant aux genoux de son mari, lui redit tout ce qu'il savait déjà, et faisant ensuite un appel à sa délicatesse et à son honneur, le conjura de ne voir en elle que sa sœur.

» — J'ai juré, continua-t-elle, une fidélité inviolable à mon cousin, et jamais je ne consentirai à céder à un autre ce que sa vertu respecta.

» Elle allait poursuivre et menacer de se donner la mort, si son mari prétendait aux droits de l'époux, mais lui ne lui en laissa pas le temps, il la releva avec respect et lui jura, en présence de Dieu, qu'elle ne serait désormais que sa sœur chérie, il tint parole malgré la véritable fureur de son père désespéré de ne pas voir naître des héritiers de son nom.

» Cette position si cruelle durait depuis quatre ans lorsque le marquis de Tlascala, ne pouvant plus vivre avec son père qui, chaque jour, recommençait ses violences pour l'amener enfin à devenir l'époux réel de sa femme, quitta subitement Madrid, du consentement de celle-ci, et gagna les Pyrénées; tandis qu'il les franchissait pour entrer en France, la marquise, sous le prétexte spécieux d'une vie plus régulière pendant l'absence de son mari, abandonna pareillement la casa Montézuma et entra comme pensionnaire au monastère de N.....

» Dona Cécile, dont la douleur profonde s'accroissait au lieu de diminuer par l'effet ordinaire du temps, s'abandonna aux plus rudes austérités de la vie monastique, abîma son tempérament, et traîna dans une torture permanente les trois der-

nières années qu'elle vécut encore dans ce bas monde ; elle expira vers le printemps de 1781.

» Le marquis préférait le séjour de Paris et de Versailles, à celui de toutes les autres capitales qu'il avait visitées, aussi en renonçant à l'Espagne, ce fut vers ces lieux qu'il courut habiter, et son premier soin fut à la recherche de ses anciennes connaissances, et parmi celles où on lui témoigna une joie sincère de son retour, il distingua la famille de Hauteville.

» Quand il était venu à Paris, en 1765, le chef de cette maison avait eu d'un premier mariage, contracté avec une demoiselle de Montmorenci, une fille alors âgée de douze ans ; sa beauté, son aimable caractère, la faisaient déjà remarquer ; et le marquis de Tlascala, qui avait eu l'occasion de la voir

à diverses reprises, à la grille de l'abbaye de Pantémont où elle était élevée.

» Assurément le marquis, à son départ de Paris, lorsqu'il continua son voyage, n'était pas amoureux de Mademoiselle de Hauteville, cependant elle ne s'effaça pas de sa mémoire ; souvent, et dans les neuf années qui s'écoulèrent, il se surprit à penser à elle, et se la figura augmentant en charmes et en qualités supérieures, elle entra pour beaucoup dans la résolution qui le ramena à Paris, sans que toutefois il crut à un autre sentiment en lui qu'à celui de la curiosité.

» Mais cette passion, déjà semée dans le cœur du marquis, se développa rapidement, lorsqu'au lieu de l'adolescente à peine sortie de l'enfance, il vit une admirable jeune fille dans toute la fraîcheur de son printemps, la *belle Hélène*, ainsi

que tous la nommaient, faisait les honneurs de la maison de son père depuis que celui-ci avait perdu aussi sa seconde femme.

» Un mois ne s'était pas écoulé, depuis le jour où votre neveu avait été présenté à la belle Hélène, que déjà il s'épouvanta de la disposition de son âme, elle était remplie de l'image de Mademoiselle de Hauteville, et elle comprenait, que, dorénavant son bonheur ou son malheur dépendrait de cette admirable personne, en même temps il lui revint le funeste souvenir de sa situation réelle, époux sans mariage, une femme déjà portait son nom, et lui déshonorerait toutes celles à qui il adresserait son hommage.

» Attaché par des nœuds indissolubles, il voyait son infortune; d'ailleurs, serait il libre, n'aurait-il pas encore à lutter contre

l'inflexible volonté de son père, qui ne cessait de se prononcer contre tout hymen conclu avec une femme étrangère; il est vrai que cette dernière barrière à franchir lui paraissait moins inabordable; n'avait-il pas sacrifié ces plus belles années à son aveugle obéissance? ne serait-il pas temps qu'à son tour il se contentât?

» Mais, par malheur, la question n'était pas réduite à ce point, une plus terrible lui commandait, sa femme vivait, et lui comme elle était sous le joug d'un affreux esclavage; que fallait-il faire? mourir sans doute, lèntement et en dehors; cacher sous une physionomie décevante, une horrible torture. Il comprenait que la moindre manifestation de sa flamme, si elle était connue, le bannirait sans retour de chez les Hauteville, et lui, aurait préféré le supplice d'un siècle de durée, à l'amertume d'un éloi-

gnement qui le rendrait étranger à la belle Hélène.

» Le sacrifice atroce par sa durée, auquel le marquis de Tlascala se soumit pour ne pas perdre de vue son idole, tarda peu à miner sa santé; elle s'affaiblissait de saisons en saisons, et ses ravages ne pouvaient plus être dissimulés, néanmoins, à force d'énergie, d'empire de soi-même, de fermeté héroïque, si le mal devint visible, du moins, sa cause demeura ignorée, elle put être soustraite à la perspicacité des yeux les plus clairvoyans, hors toutefois à deux seuls, et à ceux les plus dangereux peut-être; oui, mademoiselle de Hauteville devina une passion qui la dévorait elle-même, elle n'avait pu voir le marquis sans le chérir à son tour.

» Oui, madame la baronne, votre neveu était aimé, et telle était la vertu de cette

ange, à laquelle il portait son hommage, que lui ne put jamais soupçonner ce fortuné retour. Hélène, de son côté, souffrait des tourmens sans remède, elle aussi, s'épouvantait d'une tendresse adultère, mais, du moins, ce crime disparaîtrait dans son cercueil sans avoir vu le jour.

» Ainsi, trois années s'écoulèrent, et je ne veux pas insister sur toutes les souffrances que ces deux cœurs éprouvent sur les incidens qui firent craindre au marquis qu'un mariage très convenable ne lui enlevât Hélène, et à celle-ci, qui lui inspirèrent les accès de la jalousie : une semaine entière ne suffirait pas à les raconter. »

## XX.

### OU EST LE BONHEUR.

> Les passions, dans le cœur de l'homme, y sont en guerre ouverte avec la raison, la sagesse et l'amour.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

« L'intimité de la liaison, qui attachait le marquis de Tlascala aux de Hauteville, jetait trop d'éclat pour qu'à Madrid, elle ne fût pas connue, aussi lorsque le trépas eut terminé la pénible existence de l'in-

consolable Cécile, le prince Montézuma crut ne pouvoir mieux s'adresser qu'au chef de cette maison, pour communiquer à son fils la rupture définitive de ses liens; d'une autre part, le marquis, afin de se préparer les voies qui diminueraient le blâme de la découverte de son amour, avait confié, sous le sceau du secret, au comte de Hauteville, et son indifférence complète pour sa femme et la tendresse toujours vivante que celle-là portait à son amant expiré ; cette préparation est nécessaire pour justifier dans les diverses parties la scène que j'ai à vous décrire.

» Un soir que le comte de Hauteville, ses deux fils et ses trois filles, étaient seuls dans son salon avec l'intime don Fernand, marquis de Tlascala, un Hidalgo, attaché à l'ambassade d'Espagne, et que l'écuyer de la maison introduit en cérémonie, lui ap-

porta un paquet cacheté en noir dont il demanda un reçu.

» Je ne sais qui fut plus surpris de cet incident, ou du comte ou du marquis, le cœur de celui-ci se mit à battre par instinct, et ses yeux s'attachèrent sur la dépêche mystérieuse qui devait le regarder, se figura-t-il, sans hésitation; M. de Hauteville, de son côté, brisa les cachets et parmi diverses lettres qu'ils scellaient, ouvrit celle portant particulièrement son adresse; la signature qu'il chercha d'abord, et puis les premiers mots qu'il lut, lui firent faire un mouvement de surprise douloureuse, il s'arrêta un moment, puis reprit; et quand il eut fini, il s'éloigna des siens et venant droit au marquis, se plaça vis-à-vis lui, et d'une voix fortement émue :

» — Notre ami, dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, car l'annonce

d'une mort n'est jamais indifférente.

»— Qu'ai-je perdu, demanda votre neveu, car ce ne peut-être mon père, je reconnais son écriture dans la lettre que vous tenez, quelle personne de ma famille.....

» — Ayez du courage, vos liens sont rompus, la marquise de Tlascala a cessé de vivre.

» Votre neveu, débordé par un mouvement involontaire d'une horrible joie, en fut tellement humilié, qu'après l'avoir vaincu, il allait cacher son visage dans ses mains, afin de dérober aux assistans les larmes vertueuses qui prenaient naissance dans ses réflexions, lorsqu'un cri aigu, parti non loin de lui, absorba toute son attention.

» Le comte, troublé de ce qu'il avait à dire, avait parlé à voix basse et tellement, que la belle Hélène, assise auprès d'une

fenêtre ouverte, ne l'entendit pas d'abord, impatiente de savoir quelle était cette nouvelle qui paraissait importante, elle appela sa plus jeune sœur, qui se trouvait à côté de leur père, et lui demanda ce que celui-ci avait, mais lorsque sans préparation aucune la mort de la marquise frappa son oreille, le cœur en ressentit un contre-coup si violent, que sans savoir pourquoi, un cri terrible lui échappa; c'était sans doute une imprudence, mais qui peut être assuré de soi dans un pareil moment, néanmoins, peut-être encore, on aurait attribué son cri à l'affection amicale qu'elle portait à Fernand, ainsi que le reste de sa famille, si une nouvelle manifestation de ce qu'elle éprouvait n'eut désillé tous les yeux.

» Le marquis, malgré son envie extrême de ne pas remettre à plus l'aveu de ses

sentimens secrets, venait de comprendre combien une telle déclaration le rendrait blâmable, et en conséquence il se déterminait à sortir, bien résolu d'écrire, le soir même, au vicomte, lorsque celui-ci le retenant, lui remit d'abord les autres lettres renfermées dans l'enveloppe générale, et qui étaient pour lui, et en même temps à lui.

» — Malgré l'amertume du coup qui vous frappe, ne quittez pas si vite vos amis et recevez d'abord leurs consolations, puisqu'au chagrin que leur fait ressentir la mort de madame la marquise, ils ont à y joindre celui de vous perdre si promptement.

» — Comment, me perdre, répondit Fernand avec vivacité, j'espère ne pas quitter Paris aussi vite.

» — Vous vous trompez, l'ordre supé-

rieur de votre père vous rappelle, car il est impatient de vous offrir un dédommagement à votre malheur.

» — Que voulez-vous dire, Monsieur, demanda le marquis impétueusement; et en même temps mademoiselle de Hauteville, soupçonnant que ces nouvelles paroles cachaient un funeste secret, s'approchait de son père avec plus de précipitation, peut-être, que de convenance.

» — Ce que je veux dire, mon cher marquis, vous allez le savoir, permettez-moi de vous dire ce que me mande votre père, tout en supprimant les phrases polies et d'usage du commencement et de la fin.

« Je supplie donc votre excellence de
» prendre la triste tâche d'annoncer à
» mon malheureux fils le décès de sa

» femme bien aimée, expirée ce matin
» et en odeur de sainteté, au monastère
» de N..... Adoucissez-lui le premier
» choc de cette funeste nouvelle, mais
» engagez-le, en même temps, à ne pas
» retarder son retour de plus de vingt-
» quatre heures, car la seconde femme
» que je lui destine part avec son
» père..... »

» Un autre cri, non moins aigu, partit du cœur de mademoiselle de Hauteville, à l'annonce de ce mariage si pressé et communiqué avec si peu de délicatesse ; en même temps, soit augmentation de douleurs, soit honte de l'aveu involontaire de sa faiblesse, elle se laissa tomber sur le parquet, de toute sa hauteur, et lorsque ses sœurs éperdues la soulevèrent elle était évanouie.

» A la vue de la chute de celle qu'il adorait, le marquis, bien qu'il fût ivre de joie, en raison de cette manière, non équivoque, de lui déclarer un amour égal au sien, se précipita vers celle qu'il aderait, et sans le souvenir du lieu ou il était, la transporta sur une ottomane, l'y déposa, et s'agenouillant devant elle, se mit à baiser sa main glacée et à la couvrir des larmes inspirées, à la fois, par la douleur et une félicité pure.

» Ces diverses choses survinrent si rapidement que la stupéfaction, que l'immobilité de MM. de Hauteville furent leurs premiers sentimens, mais revenant bientôt à la situation naturelle, les deux jeunes seuhors s'approchèrent du marquis et ensemble lui demanderent raison de sa conduite et de son crime.

» —Et de quoi m'accusez-vous, mes amis,

leur dit-il en se relevant et sans s'éloigner d'Hélène, toujours sans connaissance, sera-ce de mon supplice de trois longues années, de mon silence douloureux, de mon respect inviolable. Qui a pu deviner cet amour que maintenant je fais gloire de proclamer? Personne ; ni par propos, ni par gestes, ni par regards, ni par lettres, ni par aucun acte, je ne l'ai avoué à celle qui l'a fait naître. Dieu qui connaît la pureté de mon ame sait que voici la première fois que ma bouche le proclame, et non dans une intimité blâmable, mais en présence de tous les proches de mademoiselle de Hauteville.

» Ce discours dont je ne vous répète que la substance, fut bien autrement long et véhément. Le bon droit, la raison étaient évidemment du côté du marquis que messieurs de Hauteville fils gardèrent le si-

lence. Quand il fut achevé, le père seul parla, il fit observer à votre neveu qu'il n'était pas maître de disposer de son avenir, puisque le prince de Montézuma lui destinait une autre femme.

» A ces mots, le marquis se récria, il prétendit que son père avait perdu tout son pouvoir par son mariage, que chez toutes les nations modernes son émancipation était positive, qu'il était investi d'une pleine indépendance et qu'il en profiterait, déclarant qu'il ne sortirait plus de Paris qu'avec le titre acquis de mari de mademoiselle de Hauteville, que la fortune de sa mère et les substitutions de son aïeul le rendaient assez riche pour ne pas avoir à craindre une vengeance impuissante, car son père ne possédait que peu de biens libres, tous les siens formaient un majorat à perpétuité.

» Tout ceci ne se disait pas en présence de mademoiselle de Hauteville que ses sœurs avaient amenée dans sa chambre. Le marquis plus libre en son absence plaida sa cause plus éloquemment, il était ivre de bonheur et sans doute le ciel depuis le punit de son insensibilité avec laquelle il apprit la fin de l'infortunée Cécile. Il parla avec tant d'énergie, il prouva si bien son innocence et tout à la fois son ravissement de la découverte précieuse qu'il venait de faire, que tout ce qui s'était passé fut mis sur le compte du hasard et sur la promptitude avec laquelle monsieur de Hauteville avait rempli le mandat du prince de Montézuma. Le marquis obtint la permission d'écrire dès le lendemain à mademoiselle de Hauteville; mais en même temps, il dut consentir à ce que ce mariage ne fût célébré qu'au bout de

l'an du trépas de la marquise; un profond secret couvrirait jusqu'à cette époque le projet d'alliance. Et ce temps, espère-t-on, serait suffisant pour obtenir le consentement du prince à une union qui l'apparenterait avec une maison qui comptait des rois dans sa généalogie, comme lui avait un empereur dans la sienne. Le marquis seul gardait au fond de son cœur la triste assurance de la résistance invincible que son père opposerait à ses souhaits.

» Ses deux beaux-frères prochains l'accompagnèrent en témoignage non équivoque de rapatriement et ils ne se séparèrent pas sans s'être renouvelés leur amitié parfaite. Le marquis était trop agité pour que la nuit suivante pût être donnée au prochain; il l'employa tout entière à écrire au prince son père et à sa fiancée, vous devinez ce qu'il manda à celle-ci.

» Au prince il rappelait sa soumission à un premier hymen, lorsque par avance il était assuré de n'y trouver jamais le bonheur, que néanmoins il s'était rendu à sa volonté paternelle; maintenant n'était-il plus en droit de réclamer une condescendance à laquelle il attachait le repos de son avenir. Il disait un mot de la grandeur des Hauteville, des qualités de sa future, en faisant observer que sa mère était une Montmorency, enfin il tentait par toutes sortes de voies d'amener à ses fins la volonté d'un vieillard inébranlable.

» Il avait bien jugé son père, la réponse qu'il en reçut fut un refus sec et sans réplique. Le prince enjoignait à son fils de rentrer en Espagne et d'y contracter l'alliance qu'il lui avait préparée. Dès ce moment la guerre éclata dans cette famille. Le père tenta de mettre le roi d'Es-

pagne dans son parti. Le monarque, au contraire lui dit : que la neutralité qu'il garderait au désavantage du marquis lui serait reprochée par sa conscience.

» Le prince, au désespoir de ce propos, essaya de dénaturer ses biens. Le roi inflexible ne le lui permit pas. Il chercha à circonvenir Louis XVI. La protection éclairée de Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII pour les vrais royalistes fit encore manquer cette trame, alors il outragea follement le comte de Hauteville et celui-ci se mourait. Cette injure impuissante tomba sur un cercueil; du moins, il eut la joie de savoir que mon mariage serait retardé d'un an encore; il ne s'arrêta pas là mais j'envelopperai du silence une dernière tentative qui ne doit pas être révélée à sa fille.

» Ce fut donc en 1789, et sous les tristes auspices du commencement de la ré-

volution française, que votre neveu parut aux pieds des autels pour contracter une union maudite par son père. La messe fut célébrée à la paroisse de Saint-Sulpice et dans la chapelle où l'on voit le mausolée du curé Languet, ce qui fut pris à mauvaise augure. Ce fut un grand-vicaire de l'évêque de Meaux, M. l'abbé de Saint-Liziers, qui donna la bénédiction nuptiale aux tendres époux... »

Ici le narrateur fut interrompu par le baron de Pamiers, qui s'écria :

— Parbleu, monsieur, je ne m'étonne plus si, comme vous le faites pressentir, ce mariage fut malheureux ; pouvait-il en être autrement lorsqu'il avait été pestiféré par un si mauvais prêtre. Ce que je vous dis doit vous surprendre : c'était mon fils.

— Il vit encore, dit doucement la baronne en soupirant.

— Il est mort pour nous tous, répartit son époux... Allons, don José, pardonnez-moi cette interruption, votre récit a réveillé une douleur que je n'ai pu dominer.

Trop homme du monde pour prolonger cette situation pénible par des excuses inutiles, l'Espagnol poursuivit :

« Il me reste peu de choses à vous apprendre, je serai d'ailleurs d'autant plus bref, que je partage sincèrement le chagrin que ressent encore votre neveu après tant d'années. Peu après la conclusion de cet hymen auquel le prince Montézuma avait mis tous les obstacles imaginables, jusqu'à se transporter lui-même à Paris afin de même diriger les ressorts qu'il faisait jouer; après, dis-je, cette conclusion, la nouvelle marquise de Tlascala devint grosse.

» On était en 1790, la révolution poursuivait son cours dévastateur, les méchans

dominaient, et la canaille devenait redoutable ; votre neveu, désirant s'éloigner d'une pareille arène, avait résolu de passer en Angleterre immédiatement après la délivrance de sa femme. Ce moment bienheureux arriva, et il fut père pour la première fois. Avec quelle douce joie il embrassa sa fille bien-aimée, sa petite Hélène chérie, car il ne voulut lui donner d'autre nom que celui de sa mère. Il passa à son col le cordon de l'ordre de la Croix-Étoilée, que l'impératrice Marie-Thérèse lui avait donné, ainsi que je vous l'ai dit, et qui para la cérémonie de son baptême.

» J'étais à Paris, j'assistai à cet acte solennel qui lie une ame à la grande famille chrétienne, j'avais pris ma part de la félicité du marquis et de sa femme ; quatre jours s'écoulèrent, et il me pria de me charger du soin de lui louer une maison à

Londres, où il comptait aller s'établir aussitôt que la mère et l'enfant seraient assez affermies dans leur santé pour supporter les fatigues de la route, et quatre jours s'écoulèrent ainsi.

» Au matin du cinquième, il n'existait plus rien de cet échafaudage de prospérité. Pendant la nuit lugubre, la jeune enfant avait été enlevée de son berceau sans que la nourrice, à laquelle on avait fait prendre une telle dose d'opium, que sa vie en fut en danger, pût s'apercevoir de ce crime abominable. La mère infortunée en eut la première nouvelle par l'imprudence de sa femme de chambre de service; elle en ressentit une telle commotion, que le soir venu elle n'était qu'un cadavre insensible.

» Depuis lors a disparu sans retour la trace de votre petite-nièce; vainement son père se multiplia pour parvenir à ses ra-

visseurs où il croyait apercevoir une faible lueur. Il ne rencontrait que des ténèbres épaisses. Son père, qu'il rejoignit, son père a juré jusqu'à l'heure de sa mort, qu'il n'avait aucune connaissance de ce que sa petite-fille était devenue. Il avoua bien qu'il l'avait fait enlever, mais il n'a cessé de soutenir, et même en recevant le viatique à ses derniers momens, que lui-même, dès ce jour, il ne revit plus son agent, n'en entendit plus parler, et que la trace en était irrévocablement perdue.

» Depuis 1790, l'infortuné marquis de Tlascala, aujourd'hui duc de Montézuma, a parcouru l'Europe sans relâche, demandant partout sa fille et n'obtenant pour réponse que le silence affreux de la mort. »

FIN DU TOME PREMIER.

Fontainebleau, imprim. de E. Jacquin.